

LA  
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants



VINGT-SEPTIÈME ANNÉE

1887



VEVEY  
F. GUIGNARD, ANCIENS-MOULINS, 13

---

VEVY. — IMPRIMERIE ALPH. RECORDON

---

# LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE

---

## Quel heureux nouvel-an pour moi.

Mes chers jeunes amis, je ne saurais mieux commencer cette nouvelle année avec vous, qu'en plaçant sous vos yeux un récit que je viens de lire.

C'était la veille d'un nouvel-an. Les ombres du soir tombaient rapidement sur la ville que recouvrait un épais manteau de neige. Les longues files de becs de gaz s'allumaient successivement, tandis que suspendus aux arbres des promenades étincelaient de délicats cristaux de glace. On entendait au milieu du murmure vivant de la ville, des voix d'hommes, de femmes et d'enfants sortant de la foule qui remplissait les rues. Ça et là des connaissances en se rencontrant se saluaient de la formule ordinaire : « Bonne année ; » des amis s'arrêtaient pour échanger une cordiale poignée de mains ; de joyeux enfants regagnaient leur demeure les bras chargés de cadeaux que des parents et des amis leur avaient donnés, et les cloches de l'antique cathédrale lançaient dans les airs leurs volées graves et sonores.

C'est une époque sérieuse que la veille du nouvel-an. Les précieux moments de trois cent soixante-quatre longues journées ont roulé sans bruit ; quelques heures encore et l'année aura fini son cours. Qu'avons-nous fait durant ce temps que Dieu nous a donné ?

Au milieu de la ville affairée, si remplie de vie et d'entrain, il y avait une personne qui ne devait plus se mêler, ici-bas, à la foule. Les pas autrefois si légers d'Alice B. ne devaient plus franchir le seuil de la tranquille chambre où elle était couchée. Quand nous entrâmes auprès d'elle, un coup d'œil nous suffit pour voir sur les traits dévastés de son aimable figure, qu'un autre visiteur allait bientôt pénétrer dans la chambre silencieuse ; sa venue prochaine était ressentie avec douleur par chacun des membres de la famille d'Alice. Même dans la chambre des enfants, des regards furtifs et étranges étaient parfois jetés sur l'arbre de Noël encore debout dans un coin. A travers le voile de mousseline qui le couvrait on pouvait voir briller les jouets, les oranges et les noix dorées suspendus à ses branches ; mais, ce soir-là, les enfants pensaient peu à ces trésors ; ils se rappelaient l'un l'autre à voix basse qu'ils avaient dit « adieu » à tante Alice qui disait qu'elle allait « voir Dieu. »

Durant ces dernières semaines de faiblesse croissante et de douleurs, la pensée était-elle venue à la jeune fille mourante que la nouvelle année pourrait se lever pour d'autres, mais non pas pour elle ? Oui, elle le savait.

— Oh ! Effie, disait Alice à sa sœur chérie qui veillait auprès d'elle, si cette maladie était venue il y a un an, je serais morte et sans espérance ! Alors j'étais une pécheresse loin de Dieu, mais maintenant j'ai été rapprochée de Lui par le sang de Jésus. Son



sang m'a rendue propre pour sa présence ; je le verrai cette nuit. Oh ! quel nouvel-an pour moi !

— Alice, ma chérie, dit sa sœur en tournant vers elle ses yeux remplis de larmes, tout est-il paix et repos pour toi ?

Un regard de surprise passa dans les yeux de la jeune mourante, puis elle répondit d'une voix tremblante d'émotion et de joie : « Comment en serait-il autrement, Effie ? L'œuvre qui purifie mon âme ne dépend pas de moi, mais du Seigneur Jésus lui-même. La seule part que j'y ai eue, ce sont mes péchés, et ils ont tous été ôtés par son précieux sang. Jésus ! mon cher Sauveur ! Cette nuit même je le verrai ! Quel heureux nouvel-an pour moi ! »

Sa voix faiblit, sa tête retomba, ses yeux se fermèrent et une respiration haletante souleva sa poitrine. Une heure encore de mortelle agonie et sa fin était là. Le câble d'argent se détachait et le vase d'or se rompait. Avec un faible cri de triomphe : « Je le vois ! mon Jésus ! » son esprit bienheureux entra dans la présence sans voile de son Sauveur. Dix-sept étés à peine avaient passé sur sa jeune tête, quand la

mort y imprima son sceau. Mais le Seigneur, dans sa grâce, lui avait révélé la vertu de son sang qui purifie, et elle s'était reposée avec foi sur la parole de Dieu qui vit et demeure éternellement. L'ancienne année s'était enfuie, l'aurore de la nouvelle se levait, mais la terre avec ses joies et ses douleurs, avec ses saisons et ses temps muables, avait passé pour Alice B. La blanche neige allait recouvrir le tertre gazonné sous lequel reposaient ses restes, mais son âme rachetée, plus blanche et plus pure, était entrée dans ce pays duquel il est dit que Dieu et l'Agneau en sont le temple.

Cher jeune lecteur de ce simple récit, peux-tu dire avec Alice : « Mes péchés ont tous été ôtés par le sang de Jésus ? » Si ce sont les vraies paroles de ton cœur, tu peux aussi dire comme elle en entrant dans cette nouvelle période du temps ici-bas : « Oh ! quel heureux nouvel-an pour moi ! » Tu es plus près du ciel. Mais si tu ne peux pas le dire, si en regardant en arrière vers l'année écoulée tu es obligé de faire cette triste confession : « La moisson est passée, l'été est fini et je ne suis pas sauvé, » ah ! pourquoi ne viens-tu pas sans tarder à Jésus ? Ne sais-tu pas qu'avant la fin de l'année qui a commencé, tu peux être comme Alice B. couché dans le froid sépulcre ? Ne veux-tu pas que de cette année 1887, tu puisses dater ta nouvelle naissance, ta naissance pour le ciel ?

Maintenant que la nouvelle année a brillé pour toi, te disant la merveilleuse patience et l'amour de Dieu envers un monde coupable, envers toi-même, écoute la voix du Sauveur te dire : « Quand vos péchés seraient comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige, » et encore : « Je ne mettrai pas dehors celui qui vient à moi ! »

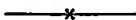
Chers jeunes lecteurs, des cœurs qui vous aiment vous auront fait peut-être plus d'un don, mais quel

don pourrait valoir celui que Dieu vous offre dans son amour : « Le don de grâce de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur. » Acceptez-le ce don merveilleux et, soit que vous délogiez pour être avec le Seigneur, soit que vous restiez ici-bas pour le servir, vous goûterez la paix et la joie qui remplissaient le cœur d'Alice lorsqu'elle disait : « Quel heureux nouvel-an pour moi ! Je vais le voir, mon précieux Sauveur ! »

Je termine ici mes premières lignes de cette année, chers jeunes amis, avec le vœu ardent que nous nous retrouvions autour du trône de Dieu et de l'Agneau, quand, pour nous tous, le temps aura fini son cours.

Votre ami affectionné

A. L.



## Entretiens sur le livre de Josué

### I. — DIEU CONFIRME JOSUÉ DANS SA CHARGE ET L'ENCOURAGE

(Chapitre I.)

LA MÈRE. — Nous commencerons ce soir le livre de Josué, ma chère Sophie. Veux-tu en lire le premier chapitre.

SOPHIE (après avoir lu). — Je suis bien aise, maman, que nous continuions cette belle histoire du peuple d'Israël. Il devait se sentir heureux d'être enfin arrivé au terme de son long voyage et sur le point d'entrer dans le bon pays promis.

LA MÈRE. — Se trouver là était pour les Israélites une preuve de la fidélité de Dieu. Combien, en jetant un regard en arrière, ils auraient dû se sentir reconnaissants envers leur Dieu qui les avait conduits, supportés et gardés dans le désert, avec tant de soin et de patience. Moïse, ce fidèle serviteur de Dieu, les avait guidés jusque-là, mais il était mort ; alors, comme nous l'avons vu, l'Éternel leur avait donné un autre conducteur, Josué, pour les introduire en Canaan. Te rappelles-tu quelque chose de l'histoire de Josué ?

SOPHIE. — Oui, maman. Quand les Hamalékites vinrent attaquer les enfants d'Israël dans le désert, Moïse ordonna à Josué de les combattre ; ensuite, il fut l'un des douze espions envoyés pour examiner le pays de Canaan, et lui et Caleb furent les seuls qui n'eurent pas peur des géants et qui encouragèrent le peuple à entrer hardiment dans le pays (1). Aussi ne moururent-ils pas dans le désert comme les autres.

LA MÈRE. — Ce sont là, en effet, deux faits importants de sa vie ; ils nous montrent d'avance, pour ainsi dire, ce à quoi Dieu le destinait. Mais il était aussi serviteur de Moïse. Il monta avec lui sur la montagne de Sinaï, quand Dieu donna à Moïse le modèle du tabernacle et les tables de la loi. Il descendit avec lui après que les Israélites eurent fait le veau d'or, et se retira avec lui hors du camp dans le pavillon que Moïse avait dressé et où l'Éternel manifestait sa présence (2).

SOPHIE. — Ainsi Josué vivait dans une grande intimité avec Moïse. Il devait être heureux auprès d'un maître si doux et si bon.

LA MÈRE. — Oui, et tu as lu au commencement

(1) Exode XVII; Nombres XIII, XIV. — (2) Exode XXXII, XXXIII.



du chapitre, que Dieu rappelle son service : « Josué, fils de Nun, qui avait servi Moïse. » Josué était jeune en comparaison de Moïse, et Dieu le formait dans la compagnie de son serviteur âgé pour l'œuvre qu'il aurait à accomplir après lui. C'est ainsi que plus tard, Timothée fut aussi préparé par les enseignements de l'apôtre Paul (1). L'œuvre de Josué était la continuation et comme le couronnement de celle de Moïse. Celui-ci avait été le libérateur du peuple, son législateur et son médiateur auprès de Dieu ; Josué devait être le chef qui conduirait le peuple dans ses combats pour prendre possession du pays de la promesse, et ainsi achever ce que Dieu avait commencé pour Israël.

SOPHIE. — Sais-tu, maman, la pensée qui me vient ? Il me semble que Moïse représente le Seigneur Jésus qui nous délivre de l'esclavage de Satan ; Il est notre grand Libérateur. Et Josué représente Jésus nous introduisant dans le ciel. Car Canaan représente le ciel, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. Jésus est notre Libérateur qui nous affranchit de l'esclavage du péché, de Satan et du monde, et il est aussi notre Médiateur (2). Il est le chef de notre salut ; c'est Lui qui nous introduira au ciel où il a préparé la place. Mais Canaan représente autre chose que le ciel où nous serons un jour avec Jésus, de même que le Jourdain représente autre chose que la mort du corps.

SOPHIE. — Que figure donc Canaan ?

LA MÈRE. — Pour te l'expliquer, je te poserai une question. Quand les Israélites furent dans le pays de Canaan, est-ce qu'ils jouirent aussitôt du repos ?

SOPHIE. — Non, maman ; le pays était plein d'ennemis qu'ils durent combattre.

(1) 2 Timothée I, 13 ; II, 1-7 ; III, 14.

(2) 1 Timothée II, 4-6.

LA MÈRE. — Ainsi, pour arriver à jouir de chaque pouce de terrain, il fallait d'abord s'en emparer; y mettre le pied, comme il est dit: « Je vous ai donné tout lieu où vous aurez mis la plante de votre pied; » et par conséquent il fallait en chasser celui qui l'occupait. Quand nous serons dans le ciel, aurons-nous à combattre?

SOPHIE. — Oh! non, maman; tout sera paix et repos.

LA MÈRE. — Canaan ne représente donc pas le ciel, mais les bénédictions que nous avons en Christ, notre précieux Sauveur, dans les lieux célestes où il se trouve. Satan voudrait, par ses ruses et ses efforts, nous empêcher d'en jouir et nous avons à combattre contre lui (1) pour saisir ce que Dieu nous a donné en Christ. Dans cette lutte, le Seigneur Jésus, qui a vaincu Satan, est avec nous par la puissance de son Esprit.

SOPHIE. — J'aimerais bien savoir, chère maman, quelles sont ces bénédictions que nous avons dans les lieux célestes.

LA MÈRE. — L'apôtre Paul nous les fait connaître dans le premier chapitre de l'épître aux Éphésiens. Lis-en les versets 3 à 7.

SOPHIE (*après avoir lu*). — Je crois comprendre un peu, ma chère maman, mais je serai bien aise que tu m'expliques ces versets.

LA MÈRE. — L'apôtre nous dit que Dieu a pensé à nous bénir même avant la fondation du monde. Dans son amour, il voulait que nous fussions saints et sans tache; comment sans cela aurions-nous pu être heureux dans sa présence? Son bon plaisir était aussi de nous adopter pour être ses enfants, et dans l'immensité de sa grâce, de nous rendre agréa-

(1) Éphésiens VI, 10-12.

bles devant Lui comme l'est son Bien-aimé, Jésus. Mais en nous-mêmes nous n'avons aucune de ces choses ; nous ne sommes ni saints, ni sans tache, ni dignes d'être enfants de Dieu, ni agréables devant ses yeux. Dieu nous donne toutes ces choses en Christ qui les possède, et par Christ en qui nous avons la rédemption par son sang, la rémission de nos péchés par pure grâce.

SOPHIE. — Je comprends, maman. Et comme Christ est dans le ciel, nos bénédictions sont là, dans les lieux célestes. Quel bonheur ! personne ne peut nous les prendre.

LA MÈRE. — Non, Sophie ; celles des Israélites pouvaient se flétrir et se perdre, mais non point les nôtres. Maintenant, continuons notre chapitre. Le verset 4 nous dit quelles devaient être les frontières des enfants d'Israël.

SOPHIE. — Oui, maman, et j'ai remarqué qu'elles sont bien plus étendues que le pays de Canaan, puisqu'elles vont jusqu'à l'Euphrate.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie, mais c'était ce que Dieu avait promis à Abraham (1) et ce qu'il avait répété à Moïse (2). Israël aurait joui de l'accomplissement de cette parole, s'il avait été fidèle. Elle ne sera maintenant réalisée que sous le règne de Christ (3). Alors aussi les chrétiens auront encore plus que les bénédictions dans les lieux célestes, ils hériteront de toutes choses avec Christ (4). Voyons maintenant comment Dieu encourage Josué pour la grande tâche qui lui était proposée. Il avait bien besoin d'être soutenu et dirigé, et Dieu ne lui manque pas.

(1) Genèse XV, 18. — (2) Deutéronome XI, 22-24.

(3) Psaume LXXII. Ce Psaume se rapporte à Salomon, type de Christ en qui seul il aura sa pleine réalisation. (Voyez les vers. 7, 8, 11 etc.). — (4) Éphésiens I, 10, 11.

SOPHIE. — En effet, maman, Dieu lui promet d'être avec lui, comme il avait été avec Moïse, et Josué avait vu comment, durant quarante ans, l'Éternel s'était tenu auprès de son serviteur et l'avait gardé et fortifié au milieu des plus grandes difficultés.

LA MÈRE. — Et tout serviteur et tout enfant de Dieu peut compter sur cette même assistance. Dieu dit à chacun des siens : « Je ne t'abandonnerai pas et je ne te laisserai point (1). » L'apôtre Paul disait, quand il était prisonnier à Rome : « Dans ma première défense, personne n'a été avec moi, mais tous m'ont abandonné ; mais le Seigneur s'est tenu près de moi et m'a fortifié (2). » Nous pouvons tous dire : « Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? » (3) Comme on est fort quand on sait que l'on a avec soi Dieu, le Tout-Puissant, le Dieu qui nous aime ! C'est ce qui, dans tous les temps, a soutenu les témoins de Dieu dans leurs luttes. « Celui qui est en nous est plus fort que celui qui est dans le monde (4). »

SOPHIE. — C'est pourquoi Dieu dit à Josué : Fortifie-toi et te renforce, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et il nous dit aussi : « Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force (5). » Nous n'avons aucune force par nous-mêmes. Si nous voulons combattre avec notre propre force, nous sommes bientôt vaincus, comme le pauvre Pierre ; mais dans le Seigneur, nous avons la puissance pour vaincre tous nos ennemis. « Nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés (6). »

(1) Hébreux XIII, 5 ; comparez Genèse XXVIII, 15.

(2) 2 Timothée IV, 16, 17. — (3) Romains VIII, 31.

(4) 1 Jean IV, 4. — (5) Éphésiens VI, 10.

(6) Romains VIII, 37.

SOPHIE. — Cela me rappelle la chère petite qui disait : « Va-t'en, Satan ; Jésus est avec moi. » Je désire beaucoup faire toujours comme elle.

LA MÈRE. — Josué n'avait pas seulement besoin de force, mais aussi de direction, et Dieu lui avait donné un guide certain : c'était sa parole, la loi de Moïse. Il avait à la lire et à la méditer constamment ; c'était elle qui devait régler ses paroles et ses actions, en tout il devait obéir à cette parole. C'est ainsi qu'il prospérerait en tout ce qu'il ferait, car tout va bien quand c'est Dieu qui nous conduit. Notre force consiste à obéir.

SOPHIE. — Nous avons le même guide que Josué et même plus, n'est-ce pas, chère maman.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; il nous est recommandé que « la parole de Christ habite en nous richement (1), » et cela ne peut avoir lieu que si nous la lisons et la méditons, demandant à Dieu de nous la faire comprendre. Ensuite, nous devons nous souvenir de l'exhortation de l'apôtre Jacques : « Mettez en pratique la parole et ne l'écoutez pas seulement (2). » Dieu déclare bienheureux celui qui prend plaisir en la loi de l'Éternel, qui y médite jour et nuit ; tout ce qu'il fera prospérera (3). C'est ainsi qu'a marché notre précieux Sauveur. Ainsi, quand nous cherchons notre force auprès de Dieu, dans la confiance qu'il est avec nous, et que nous nous laissons guider par sa parole, tout va bien ; notre chemin est plein de lumière et de sécurité.

SOPHIE. — Je désire beaucoup me souvenir de ce que tu viens de me dire, maman. Souvent je me sens bien ignorante de la volonté de Dieu et bien faible pour obéir, mais tu viens de me montrer ce que j'ai à faire.

(1) Colossiens III, 16. — (2) Jacques I, 22.

(3) Psaume I, 1-3.

LA MÈRE. — « Ne t'ai-je pas commandé ? » dit Dieu à Josué. C'est une grande force et un grand encouragement quand nous savons que nous faisons ce que Dieu nous a commandé. Ce peut être une chose difficile, pénible pour la chair, mais c'est ce que Dieu nous a dit de faire et nous n'avons rien à craindre.

SOPHIE. — Oh ! je comprends bien, maman. J'ai lu justement aujourd'hui l'histoire du jeune Willie qui n'eut pas peur dans une circonstance bien difficile. Je veux te la dire. Il était apprenti dans un grand chantier où l'on construisait les vaisseaux, et il y avait là beaucoup d'ouvriers qui ne craignaient pas Dieu et qui prenaient souvent son nom en vain. Il y en avait un surtout, un vieux contre-maitre, très brutal et qui jurait continuellement. Willie avait été converti depuis quelque temps. Il aimait le Seigneur Jésus et son cœur souffrait beaucoup d'entendre quelqu'un blasphémer ainsi le nom de son Sauveur, car c'était contre Christ lui-même que le contre-maitre parlait. Que devait-il faire ? Oserait-il dire quelque chose à un homme bien plus âgé que lui et si brutal ? Mais Dieu le lui avait commandé et, prenant courage, il s'adressa au blasphémateur. « James, lui dit-il, je ne puis entendre ainsi parler contre mon Maître. » « Qui parle de ton Maître ? » dit l'homme brusquement en se tournant vers le pauvre Willie qui se tenait là, les joues en feu, des larmes dans les yeux et les lèvres tremblantes d'émotion. « Oh ! James, dit-il, ne savez-vous pas que Jésus-Christ est mon Maître. Il est mort pour moi, et vraiment, je ne puis supporter de vous entendre parler ainsi de Lui. » James fut tellement frappé qu'il ne trouva aucune réponse et Willie retourna tranquillement à son ouvrage. Le vieillard reprit aussi le sien, mais on n'entendit plus une mauvaise parole sortir de ses

lèvres ce jour-là. Son âme avait été profondément saisie par les simples paroles de Willie. Il alla entendre annoncer l'Évangile et devint lui-même un disciple du Sauveur.

LA MÈRE. — Ton histoire est très intéressante, ma chère enfant. Elle nous montre en effet comme le plus faible devient fort, quand il sait quelle est la volonté de Dieu, quand il aime le Seigneur et s'appuie sur Lui. Alors on ne s'effraye de rien. Ainsi Josué, fortifié par l'assurance que l'Éternel était avec lui, et ayant sa parole pour le garder, pouvait commencer son œuvre. Et c'est ce qu'il fit. Il commanda au peuple de se préparer à franchir l'obstacle qui le séparait encore du pays de Canaan.

SOPHIE. — Et il recommanda aussi à ceux de la tribu de Ruben, de celle de Gad et de la demi-tribu de Manassé, de venir avec leurs frères pour les aider. Je me rappelle, maman, qu'ils l'avaient promis (1) et tu m'as dit que leur position de ce côté du Jourdain n'était pas aussi bonne que celle des autres Israélites.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant. Ils s'étaient établis là, non pas après avoir consulté la volonté de Dieu, mais leurs propres convenances, et c'est ce que nous ne devons jamais faire. Quand Paul fut appelé à servir Dieu, il le fit sans consulter la chair et le sang (2).

---

## L'Église ou l'Assemblée

### CE QU'ELLE EST

Autrefois, mes enfants, je vous ai parlé de Celui qui vint du ciel sur la terre et fut ici-bas d'abord

(1) Nombres XXXII. — (2) Galates I, 16,

un petit enfant dans la faiblesse et la pauvreté, puis un homme rempli de grâce et de bonté, faisant du bien à tous, mais qui fut méconnu, méprisé, rejeté, accablé d'opprobre, et enfin cloué sur une croix où il mourut. C'était Jésus, le Fils bien-aimé de Dieu, venu pour nous sauver par ses souffrances et sa mort. Vous vous rappelez que Dieu le ressuscita d'entre les morts, et qu'ensuite il est monté au ciel. Ce Jésus reviendra, mes enfants, il prendra d'abord ses rachetés auprès de Lui, puis il établira son royaume sur la terre. Je vous ai raconté toute cette merveilleuse histoire jusqu'au moment où le Seigneur Jésus remet le royaume à son Père, après que les morts ont été jugés devant le grand trône blanc. Alors il y a un nouveau ciel et une nouvelle terre où Dieu habite au milieu des bienheureux, et c'est pour l'éternité.

Je désire maintenant vous retracer une autre histoire ; l'histoire d'une chose bien précieuse au Seigneur Jésus et qui lui sera précieuse à jamais. Qu'est-ce donc, demanderez-vous ? C'est notre âme, peut-être ? Oh ! sans doute, l'âme même du plus jeune enfant est précieuse pour Jésus. En parlant des petits enfants, il a dit qu'il est venu pour les sauver. Mais c'est d'une autre chose chère à ce bon Sauveur, que je veux vous dire l'histoire. C'est celle de l'Église ou l'Assemblée, car ces deux mots ont la même signification. L'apôtre Paul dit : « Christ a aimé l'Assemblée et s'est livré Lui-même pour elle. Il la nourrit et la chérit. » Ces paroles nous montrent bien, n'est-ce pas, de quel prix est l'Église pour le cœur de Christ ? Lui-même la compare à une perle de très grand prix, et il nous dit que, pour l'acquérir, il a vendu tout ce qu'il avait, c'est-à-dire qu'il a renoncé à tout, même à sa propre vie.

Qu'est-ce que l'Église, me direz-vous ? Ne nomme-



t-on pas ainsi des édifices dans lesquels on se rassemble pour un service religieux ? Il est vrai que les hommes leur ont donné ce nom, mais nous ne le trouvons pas ainsi appliqué dans la parole de Dieu. On appelle encore de ce nom d'Église des ensembles de personnes qui ont les mêmes pensées religieuses, les mêmes formes de culte et sont régies, dans ce but, par les mêmes règles ; ainsi on dit l'Église anglicane, l'Église baptiste, etc., mais l'Écriture ne parle de rien de semblable. Comme je vous le disais plus haut, le mot Église signifie Assemblée, et, dans la bouche du Seigneur comme dans les écrits des apôtres, cette expression désigne ou bien l'ensemble de tous les vrais croyants en tous lieux, ou bien l'ensemble des chrétiens qui se réunissaient dans une localité. Par exemple, quand l'apôtre Paul écrit à l'Église ou l'Assemblée de Dieu qui est à Corinthe, il s'adresse à tous les chrétiens de Corinthe ; lorsqu'il recommande de saluer l'Église ou l'Assemblée qui se réunit chez Nymphas ou chez Philémon, il parle des chrétiens qui s'assemblaient chez l'un et l'autre de ces frères pour le culte. Mais quand il dit : « Christ a aimé l'Assemblée, » ou qu'il exhorte les anciens à paitre « l'Assemblée de Dieu qu'il a acquise par le sang de son propre Fils, » il veut dire tous les vrais croyants, lavés de leurs péchés dans le précieux sang de Christ.

Vous penserez peut-être qu'Abel, Noé, Abraham, Moïse, David, les prophètes, tous ces saints hommes, faisaient partie de l'Église. Non, mes enfants, l'Église n'existait pas alors. C'étaient des justes qui croyaient Dieu et marchaient sur la terre en se confiant en Lui et en ses promesses, mais ils n'étaient pas de l'Église. Dieu a eu sur la terre un peuple qu'il a choisi du milieu des autres nations, qu'il aime toujours et qu'il rétablira plus tard dans

le pays de la promesse, mais Israël n'est pas de l'Église.

L'Église n'a jamais été nommée avant que le Seigneur en eût parlé, quand il dit à Pierre : « Je bâtirai mon assemblée. » Elle est donc à Lui, mais elle n'était pas commencée. Ce n'est qu'après sa mort sur la croix et son entrée dans la gloire, que l'Église a pris naissance. C'est le jour de la Pentecôte, quand selon la promesse de Jésus, le Saint-Esprit fut descendu du ciel sur les disciples, et c'est à l'apôtre Paul que Dieu a donné la révélation de tous les privilèges de l'Église. Auparavant, c'était un mystère caché dès les siècles en Dieu. Les saints et les prophètes de l'Ancien Testament ne le connaissaient pas.

L'Église, mes enfants, est une assemblée céleste que Dieu voulait avoir pour son Fils bien-aimé. Elle est appelée l'Assemblée de Dieu qu'il a acquise par le sang de son propre Fils. Elle se compose de ceux qui ont cru en Jésus mort, ressuscité et glorifié, et qui sont lavés dans son sang. Ceux-là sont nés de Dieu ; Dieu leur donne son Saint-Esprit ; ils sont ainsi unis les uns aux autres et à Christ dans le ciel, ayant tous la même vie que ce précieux Sauveur. Voilà pourquoi l'Église est appelée le corps de Christ, lui-même en étant la tête. Chaque croyant est un membre de ce corps ; vous-même, mon cher enfant, si vous êtes sauvé, vous êtes un de ces membres, aussi étroitement uni à Christ que votre main, par exemple, est unie à votre corps. N'êtes-vous pas heureux de vous savoir ainsi lié au Sauveur ? Ce lien ne saurait se rompre ; c'est celui d'une vie céleste et impérissable, d'une vie qui est celle de Christ même. La parole de Dieu nous dit que le corps de Christ, ainsi formé par le Saint-Esprit, est *un*. Il n'y a qu'un seul corps, comme il n'y a qu'un seul Esprit

qui forme et anime le corps, et comme il n'y a aussi qu'une seule espérance pour tous les croyants, celle d'être avec le Seigneur dans le ciel. Alors le corps de Christ aura atteint la perfection.

*(La fin au prochain numéro.)*

---

### « Je viens , Jésus. »

Le petit Arthur vivait dans un très triste intérieur. Son père était un ivrogne, et sa pauvre mère était obligée d'aller, du matin jusqu'au soir, travailler en journée pour avoir de quoi empêcher ses jeunes enfants de mourir de faim.

Un jour que les enfants avaient été ainsi laissés seuls, ils se mirent à jouer avec des allumettes. De quelle manière cela arriva-t-il, je ne puis vous le dire, mais les habits d'Arthur prirent feu. Il se mit à pousser des cris de terreur. Une voisine l'entendit, se précipita dans la chambre et réussit, avec peine, à éteindre les flammes ; mais le pauvre enfant était si terriblement brûlé qu'on dut le porter immédiatement à l'hôpital. Là, tous les soins les plus attentifs lui furent prodigués, mais il était tout à fait sans connaissance, ne pouvait voir où il était, ni entendre ce que l'on disait. Sa mère vint auprès de lui, et elle et la garde veillèrent, heure après heure, sur l'enfant.

La pieuse garde se demandait : « Est-ce que ce jeune garçon connaît quelque chose de Jésus, qui aimait les petits enfants ? » Comment cela aurait-il été possible ? Personne, à la maison, ne lui parlait de Jésus. Il avait entendu son père se moquer du Seigneur et prendre son nom en vain. Ce petit garçon

avait souvent entendu des blasphèmes et des juréments, car personne chez lui n'aimait Jésus le Sauveur. Mais Jésus a des moyens pour faire connaître aux petits enfants qu'il les aime, et vous allez voir comment le petit Arthur l'avait appris.

Comme sa mère et la garde veillaient près de lui, pensant à chaque moment entendre son dernier soupir, tout à coup, à leur grand étonnement, il se souleva seul et étendant en avant ses pauvres petits bras brûlés, il s'écria, tandis qu'un sourire céleste illuminait sa face : « Je viens, Jésus ! » Il retomba et son esprit était loin.

Oui, le petit Arthur était parti pour être avec Jésus, pour vivre près de son Sauveur. Il n'avait pas peur de mourir. Il avait appris que Jésus l'aimait et était mort pour lui, bien qu'il fût encore si jeune.

Mais où avait-il entendu parler de Jésus ? Tout ce que sa mère put dire, c'est que souvent il laissait son frère jouer seul et s'en allait à une petite salle de réunions située au bout de la rue où ils demeuraient. Là sans doute, son jeune cœur s'était abreuvé de cette précieuse vérité que *Jésus l'aimait*.

Prêtez l'oreille, chers enfants, à ces trois mots que le Seigneur Jésus dit une fois sur la terre :

« VENEZ A MOI. »

C'est l'invitation sérieuse et pressante qu'il vous adresse. Répondez-lui maintenant ce que le petit Arthur lui dit au moment où il allait mourir : « Je viens, Jésus. »

Et si vous allez, *maintenant*, tout droit à Jésus, vous serez prêt aussi à lui dire avec joie, à quelque moment que ce soit que vous ayez à quitter la terre : « Je viens, Jésus. »

---



## L'histoire du ministre.

Un serviteur de Dieu raconte le fait suivant bien digne d'être remarqué par nos jeunes lecteurs, aussi bien que par les parents.

J'avais annoncé l'Évangile, plusieurs soirs de suite, au bord de la mer près d'une station de bains. Un soir, ne me sentant aucune liberté d'esprit pour parler, je crus mieux faire de parcourir la foule nombreuse qui se pressait pour entendre la parole de Dieu, et de distribuer quelques traités. Tandis que j'étais ainsi occupé, un ministre de l'Évangile me dit : « Si vous ne vous sentez pas disposé à prêcher ce soir, je le ferai, si vous me le permettez. » Je répondis que je serais reconnaissant qu'il me rem-

plaçât, et que je demanderais à Dieu de le soutenir pendant sa prédication.

Le ministre prit pour texte ces paroles anciennes et toujours nouvelles : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » Il dit à ses auditeurs que, s'il n'en était pas ainsi, si Dieu n'avait pas aimé le monde, lui-même ne serait pas là devant eux, leur annonçant l'Évangile.

« Car moi-même, » continua-t-il, « j'ai été un athée ; je haïssais les choses de Dieu, et mon cœur se soulevait contre quiconque m'en parlait. Une seule personne cependant bravait souvent mon opposition pour me parler des vérités qui lui étaient chères — c'était ma mère. Elle aimait Dieu et marchait dans sa crainte. Souvent, bien souvent, elle plaidait contre mon incrédulité, mais comme l'aspic sourd qui ferme son oreille à la voix de l'enchanteur, je ne voulais pas l'écouter. Enfin, je quittai le toit paternel pour ne plus entendre ses supplications. Mais son espérance était en Dieu ; nuit et jour, ses prières montaient vers Lui afin qu'il sauvât son fils.

Il plut au Seigneur de coucher cette mère dévouée sur un lit de maladie, et bientôt on put voir que Dieu allait la rappeler à Lui. Elle le savait et dit à sa servante : « Envoyez un télégramme à mon fils, lui disant que, s'il veut revoir sa mère en vie, il vienne immédiatement. »

Son désir fut accompli et, aussitôt le télégramme reçu, je pris le train qui devait me ramener à la maison, car si je n'aimais pas le Dieu de ma mère, elle, je l'aimais tendrement.

Pendant que le train me rapprochait d'elle, ma mère, sachant que ses moments étaient comptés, dit à la servante : « Donnez-moi ce qu'il faut pour écrire, » et elle traça les lignes suivantes :

« Mon cher fils, je meurs. Je ne te verrai plus dans cette vie, mais je vais vers Jésus. La seule épine que je trouve sur mon lit de mort, c'est de te laisser inconverti.

» Ta mère qui te chérit. »

« Mettez cette lettre dans une enveloppe et cachez-la, » dit-elle encore à sa servante. « Puis vous la placerez entre mes mains, de sorte que, quand mon fils verra mon corps mort, il trouve aussi dans ma main la lettre que je lui adresse. »

Il fut fait ainsi, et bientôt après l'esprit de ma mère, laissant son enveloppe mortelle, alla auprès du Seigneur.

J'arrivai, et ma première question fut : « Ma mère, comment va ma mère ? »

« Elle est morte, » fut la réponse.

« Morte ! morte ! » répétai-je dans une angoisse profonde. « Conduisez-moi vers elle. »

J'entrai dans la chambre, et, accablé d'une douleur intense, je me jetai sur ce corps inanimé. Je pleurai amèrement et baisai, à maintes reprises, ces lèvres qui ne pouvaient plus répondre à ces témoignages d'amour.

Peu à peu, cependant, je me calmai. Mes yeux, obscurcis par les larmes, commencèrent à voir plus distinctement et tombèrent sur la lettre que ma mère tenait entre ses doigts. J'y lus mon nom. Je la saisis, en brisai le cachet, et, l'ayant ouverte, je lus ce message qui vraiment venait d'entre les morts. De nouveau, je me jetai sur le corps de ma chère mère, en criant : « O Dieu ! aie pitié de moi ! »

En dépit de mon orgueilleux athéisme, et de la folie de mon cœur qui avait dit : « Il n'y a pas de Dieu, » je fus saisi par la certitude que ma mère était avec Christ, et que si moi je mourais, l'enfer serait mon partage.

Après que le corps de ma mère eut été déposé dans la tombe et que, quant aux amis terrestres, j'eus été laissé seul, je me sentis aussi seul avec Dieu. Pour la première fois, je me trouvai en sa présence, et là, je fus profondément convaincu de mon état de péché. Du fond de mon âme angoissée montaient des soupirs de détresse; je confessais mes péchés, j'implorais la miséricorde divine, quand tout à coup, ces paroles frappèrent mon esprit : « Mon fils, aie bon courage, tes péchés te sont pardonnés. »

Je fus soulagé, mais quelques jours après, Satan me suggéra : « Tout cela n'est qu'illusion. Qui t'assure de ces paroles ? Elles ne sont pas dans la Bible. » Tourmenté, je me dis : « Si vraiment elles n'y sont pas, je ne pourrai croire que Dieu m'ait parlé. » Il était facile de m'en assurer. Je commençai à lire depuis l'évangile de Matthieu, cherchant avec anxiété dans chaque chapitre. Enfin, arrivé au second verset du neuvième chapitre, je lus ces paroles mêmes : « Mon fils, aie bon courage, tes péchés te sont pardonnés. » En les lisant, mon cœur fut rempli d'une paix et d'une joie intenses, car je pouvais me fier à la parole de Dieu. Et depuis ce moment, s'écria le ministre en terminant, cette parole, durant vingt-six ans, a été la place de repos pour mon âme. »

Il termina ainsi son discours; plus d'une larme mouilla les yeux même des hommes grossiers qui se trouvaient là. La puissance de Dieu se fit sentir ce soir et plusieurs semblèrent avoir reçu la parole de Dieu. L'éternité fera connaître le résultat. Mais à tous ceux qui écoutèrent, il put rester ceci, que l'amour de Dieu pour le monde l'a conduit à donner son Fils, que celui qui croit en Lui a la vie éternelle et que l'on peut jouir *maintenant* du pardon des péchés.

Chers jeunes lecteurs, le savez-vous pour *vous-mêmes* ? Vous reposez-vous sur la parole de Dieu ?



Et vous, chers parents, ne vous laissez pas de présenter la vérité à vos enfants, de leur parler de l'amour de Dieu, et d'adresser à ce Dieu de grâce vos requêtes pour vos enfants. Elles ne resteront pas sans réponse, fussiez-vous, avant de l'avoir vue, être déjà auprès du Seigneur.

---

## Entretiens sur le livre de Josué

### L'HISTOIRE DE RAHAB

#### (Chapitre II.)

LA MÈRE. — Nous arrivons à une histoire bien remarquable, ma chère Sophie. Tu la connais sans doute déjà, mais avant de nous en entretenir, tu feras bien de la relire.

SOPHIE (*après avoir lu*). — En effet, maman, j'avais déjà lu plus d'une fois cette histoire de Rahab. Elle est très intéressante. On y voit que, même parmi ces nations païennes et méchantes, il y avait au moins une personne qui croyait en l'Éternel.

LA MÈRE. — Cela nous montre, Sophie, que bien que Dieu se fût choisi un peuple dépositaire de ses promesses, à qui appartenait « l'adoption, la gloire, les alliances, le don de la loi, le service divin et les promesses (1), » sa grâce souveraine dépassait ces limites et s'exerçait envers une pauvre pécheresse païenne. Nous avons dans l'Écriture plusieurs exemples de cette grâce qui s'étendait à d'autres qu'à des

(1) Romains IX, 4.

Israélites. Ainsi, nous voyons Ruth la Moabite reçue au sein du peuple de Dieu, et, au temps du Seigneur, il guérit la fille de la femme Cananéenne, quand celle-ci consent à prendre la dernière place et fait appel au cœur de Dieu.

SOPHIE. — Mais, maintenant, maman, la grâce s'étend à tous ; il n'y a plus d'exception.

LA MÈRE. — Non, mon enfant ; la mort du Seigneur Jésus a mis fin à toute distinction, ainsi qu'il l'a dit : « Et moi, quand je serai élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi (1). »

SOPHIE. — Il y a, chère maman, dans l'histoire de Rahab, une chose qui m'embarrasse : c'est le mensonge qu'elle fit pour que l'on ne découvrit pas les espions. Je ne sais pas comment elle aurait pu faire autrement, mais ce n'en est pas moins un mensonge. Et nous ne devons pas mentir même pour faire du bien, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Certainement non, mon enfant. Nous ne devons cacher la vérité, ni dire une chose fausse sous aucun prétexte. Nous avons à cet égard les déclarations les plus formelles de la parole de Dieu (2). Le diable est appelé le père du mensonge, et il est dit que la part de tous les menteurs est dans l'étang de feu (3). Nous savons ces choses, maintenant que la vérité est venue par Jésus-Christ et que la lumière de l'Évangile nous éclaire, et nous sommes coupables si nous manquons à la vérité. Mais Rahab était une pauvre païenne ne connaissant rien de ces choses ; ce qui brille en elle est sa foi, et c'est sous ce rapport que la Bible en fait mention et la range au nombre des grands témoins dont nous avons à suivre l'exem-

(1) Jean XII, 32, 33.

(2) Lisez entre autres : Éphésiens IV, 25 ; Coloss. III, 9.

(3) Jean VIII, 44 ; Apocalypse XXI, 8.

ple : « Par la foi, » est-il écrit, « Rahab ne périt pas avec ceux qui n'ont pas cru, ayant reçu les espions en paix (1). »

SOPHIE. — Je pense, chère maman, que la foi de Rahab se montre en ce qu'elle la détache de son peuple et lui fait préférer le peuple de Dieu.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Si son action était jugée au point de vue des hommes, on dirait qu'elle trahissait son pays ; mais Dieu est au-dessus de tout et doit être préféré à tout. C'est ainsi qu'agit Abraham quand, par la foi, il quitta son pays et sa parenté, et s'en alla, seul avec Dieu, au pays que Dieu lui montrait. Mais pour bien voir la foi de Rahab, relis ce qu'elle dit aux espions.

SOPHIE (*après avoir lu*). — Elle reconnaît la puissance de l'Éternel et sa domination sur toutes choses ; elle croit qu'il est avec son peuple d'Israël à qui il a donné le pays de Canaan, et elle confesse qu'il n'y a aucune puissance, aucune force, ni courage, dans le cœur des habitants du pays pour résister.

LA MÈRE. — Ainsi, en voyant les œuvres que Dieu avait accomplies pour Israël en le tirant d'Égypte, en lui faisant traverser la mer Rouge, et en détruisant deux rois puissants, Sihon et Hôg, Rahab reconnaît que le jugement va fondre aussi sur les habitants de Jéricho et de Canaan, et qu'ils ne pourront échapper. Elle croit d'avance et elle craint, quand bien même le peuple n'a pas encore passé le Jourdain. Mais pour Celui qui a fait passer à son peuple la mer Rouge à pied sec, que peut être le Jourdain ? Mais la foi de Rahab ne porte pas seulement la crainte dans son cœur. Les habitants de Jéricho et leur roi craignaient aussi et avaient perdu courage. Mais cela ne les porte à autre chose qu'à mieux fer-

(1) Hébreux XI, 31.

mer leurs portes pour résister au peuple de Dieu et à vouloir mettre à mort les espions. Aucun effet salutaire n'est produit sur leurs âmes. Il en est autrement de Rahab ; en elle se voit la vraie foi. Que fait-elle ?

SOPHIE. — Elle pense à échapper, maman.

LA MÈRE. — Oui, et c'est ce qui arrive toujours quand une âme est vraiment convaincue de son état de perdition. Les hommes Israélites saisis de contrition en pensant à leurs péchés, dirent aux apôtres : « Hommes frères, que ferons-nous ? » Et c'est aussi ce que dit le geôlier de Philippes : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Mais il ne suffit pas de demander comment on pourra être sauvé, il faut aller à Celui qui sauve et c'est ce que fait Rahab.

SOPHIE. — En effet, maman. Elle s'adresse à ceux qui peuvent la garantir quand le moment du danger sera là. Et c'est ainsi que les pauvres pécheurs perdus doivent aller à Jésus, qui seul sauve de la colère à venir (1).

LA MÈRE. — Tu dis bien, mon enfant. Remarque maintenant que Rahab se fie à la parole donnée par les espions : « Jurez-moi, » leur dit-elle. Combien plus pouvons-nous nous fier à Jésus, qui a dit : « Celui qui croit en moi a la vie éternelle ; » « je connais mes brebis, je leur donné la vie éternelle, et elles ne périront jamais (2). »

SOPHIE. — Maman, il y a une autre chose qui me frappe dans ce que disent les hommes à Rahab. C'est ceci : « Nos personnes répondront pour vous jusqu'à la mort. » N'est-ce pas, Jésus est aussi notre Répondant ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; sa sainte et glorieuse personne répond maintenant pour nous devant Dieu. Il a donné sa vie pour nous arracher à la mort ; sa

(1) 1 Thessaloniens I, 10. — (2) Jean VI, 47 ; X, 27, 28.

résurrection et sa vie dans le ciel sont la preuve que Dieu a accepté son sacrifice et nous a sauvés. De plus, il a dit : « Parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez (1). » Mais remarque encore qu'il devait y avoir un signe pour distinguer la maison de Rahab et tous ceux qui s'y trouveraient réfugiés, des autres maisons et de leurs habitants destinés à la destruction, et ce signe était absolument nécessaire.

SOPHIE. — Je sais, maman, de quoi tu veux parler. C'est du cordon de fil d'écarlate que Rahab devait attacher à sa fenêtre. Je me figure que c'était comme le sang de l'agneau pascal que les Israélites devaient mettre sur les poteaux et le linteau de leurs portes, afin que l'ange destructeur n'entrât pas dans leurs maisons.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Et l'un et l'autre figurent le sang précieux de Jésus, qui nous met à l'abri du jugement.

SOPHIE. — Je vois aussi, chère maman, qu'il n'y avait aucun autre moyen pour échapper. Si Rahab avait oublié de mettre le cordon à sa fenêtre, elle aurait péri tout comme les autres, car on n'aurait pu reconnaître sa maison, et si quelqu'un sortait de la maison abritée par le fil d'écarlate, il n'y avait aucune sécurité pour lui.

LA MÈRE. — Cela ne nous rappelle-t-il pas, d'une manière frappante, ce beau passage : « Il n'y a de salut en aucun autre ; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés (2) ? »

SOPHIE. — C'est vrai, maman. Ceux qui n'auront pas pris Christ pour leur Sauveur, seront dans une terrible détresse quand le jugement viendra. Au contraire, combien l'on est heureux de se trouver,

(1) Jean XIV, 19. — (2) Actes IV, 12.

dès maintenant, en sécurité ! Mais je remarque encore une chose chez Rahab, chère maman.

LA MÈRE. — Et laquelle ?

SOPHIE. — C'est qu'elle ne tarde pas un moment à mettre à sa fenêtre le signe qui assure son salut. Elle le fait dès que les hommes sont partis, et dès ce moment elle peut reposer tranquille ; à quelque instant inopiné que viennent les Israélites, elle sait qu'elle n'a rien à craindre.

LA MÈRE. — Il en est ainsi du chrétien, mon enfant. Il attend sans crainte Jésus venant du ciel.

SOPHIE. — Ah ! oui, ma chère maman. Mais combien j'aimerais que tous ceux qui entendent l'Évangile fissent comme Rahab et missent en hâte sur leur cœur le cordon de fil d'écarlate, le sang de Jésus qui ôte tout péché, afin qu'ils ne soient pas surpris quand Jésus viendra.

LA MÈRE. — Il faut demander au Seigneur, mon enfant, d'ouvrir les cœurs à sa parole, et saisir chaque occasion de diriger les âmes vers ce précieux Sauveur. Dans un autre chapitre, nous verrons la fin de l'histoire de Rahab, et comment sa foi fut récompensée.

---

## L'Église ou l'Assemblée

CE QU'ELLE EST

*(Suite et fin de la page 19.)*

L'Église est aussi appelée la maison de Dieu ; elle est l'habitation de Dieu par le Saint-Esprit qui y demeure et y manifeste sa présence. Elle est ainsi un temple saint qui s'élève et qui sera parfait dans la gloire. Dieu n'a pas maintenant d'autre maison,

d'autre temple sur la terre où il soit adoré, bien que le corps de chaque croyant, parce que le Saint-Esprit y habite, soit aussi appelé un temple.

Je vous ai dit que le Seigneur Jésus est celui qui bâtit cette maison de Dieu, l'Assemblée. Mais toute maison est posée sur un fondement, quel est celui de l'Église ? Un roc inébranlable, mes enfants ; Jésus lui-même. Il est le seul fondement qui puisse être posé. Quand Simon Pierre, instruit par le Père, eut fait cette belle confession de Jésus : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant, » le Seigneur lui dit que sur ce roc, cette vérité que Dieu avait révélée à Pierre, il bâtirait son assemblée. Et que voulaient dire les paroles de Pierre ? C'est qu'en Christ, le Fils du Dieu vivant, était la puissance de la vie, de la vie de Dieu, contre laquelle la mort et Satan, qui a le pouvoir de la mort, ne peuvent absolument rien. Et le Seigneur déclare que la puissance de la mort et de Satan ne pourrait rien contre l'Église établie sur ce roc. Elle est vivante et indestructible comme Celui sur qui elle est fondée. Quelle sécurité, n'est-ce pas, pour ceux qui en font partie !

Mais quels sont-ils ? L'apôtre Pierre à qui avaient été adressées les paroles que le Seigneur prononce relativement à l'Église, et qui se rappelle avec tant d'affection tout ce qui était sorti de la bouche du Sauveur qu'il aimait, compare ceux qui croient en Christ et se confient en Lui à des pierres vivantes qui s'approchent du Seigneur et sont posées sur Lui, la maîtresse pierre de l'angle, vivante, élue et précieuse aux yeux de Dieu. Et c'est ainsi que s'élève la maison de Dieu.

Mes enfants, faites-vous partie de cet édifice ? Êtes-vous de ces pierres vivantes, posées sur le roc qui ne peut être ébranlé, unis à Lui par le lien indestructible de la vie de Dieu ?

La parole de Dieu présente aussi l'Église comme l'Épouse de Christ. Dieu avait donné Ève pour compagne au premier homme, Adam, et de même au second homme, Christ, il donne l'Église. Vous vous rappelez la belle histoire du serviteur d'Abraham qui alla au loin chercher une épouse pour Isaac. Eh bien, de la même manière, le Saint-Esprit vient chercher maintenant sur la terre une Épouse pour Christ, et c'est l'Église. Il la forme de tous ceux qui, en croyant au Seigneur Jésus, abandonnent le monde comme Rébecca sa patrie, pour s'attacher à Christ seul. C'est pour nous montrer combien elle est étroitement unie au Seigneur et combien elle lui est chère, que l'Église est représentée comme son Épouse, et est appelée la femme de l'Agneau. Il la prépare maintenant pour lui-même, nous est-il dit ; il la sanctifie et la purifie pour se la présenter un jour glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable, sainte et irrépréhensible. Et quand sera-ce ? Dans le ciel, mes enfants, quand, avec les transports d'une joie et d'une allégresse sans égales, les noces de l'Agneau seront célébrées. Quel ravissement ! Serez-vous là pour y prendre part ? Vous réjouissez-vous d'avance de vous y trouver ? C'est en pensant à ce bonheur que l'Esprit et l'Épouse disent au Seigneur Jésus : « Viens. » Et Lui, qui aime l'Église, répond avec tendresse : « Je viens bientôt. »

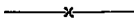
Enfin l'Église est aussi représentée comme une cité céleste et glorieuse. Mais elle ne sera telle que dans l'avenir, quand Christ aura établi son royaume. Maintenant, c'est pour l'Église le temps de l'humiliation et de la souffrance avec Christ et pour Christ. Mais alors la gloire de Dieu l'illuminera et fera resplendir sa beauté. Le trône de Dieu et de l'Agneau sera en elle. Elle sera le siège de l'autorité de Celui qui, autrefois couronné d'épines et crucifié, régnera



alors sur l'univers, et elle régnera avec Lui. Êtes-vous heureux de souffrir pour Christ en ayant l'espoir de régner avec Lui ?

Voilà comment la parole de Dieu nous présente l'Église, mes enfants. Elle nous dit aussi qu'elle durera éternellement. Quand les nouveaux cieux et la nouvelle terre où la justice habite, auront été établis, l'Église, sur cette nouvelle terre, sera l'habitation de Dieu au milieu des hommes sauvés. Mes enfants, serez-vous là dans cette éternité bienheureuse ?

Mais cette Église aimée de Christ et destinée à la gloire céleste est sur la terre. Elle y doit être le témoin de Christ pendant que Celui-ci est en haut, y faire briller la lumière céleste de la grâce et de la vérité, y marcher comme son Seigneur y a marché. Nous verrons ensemble son histoire, mes enfants, comme la retrace la parole de Dieu, soit dans ce que nous en raconte le livre des Actes, soit dans ce que nous en disent les épîtres et l'Apocalypse.



### « Échapper en enfer. »

— Je désire que vous alliez tous les deux à la réunion ce soir, disait une mère chrétienne à son fils et à sa fille, le premier âgé d'environ dix-huit ans, et l'autre de quatre années plus jeune. Les enfants se regardèrent un peu déconcertés, enfin la jeune fille dit : « Mais, maman, nous avons été déjà bien souvent à ces réunions, et nous ne comptons pas du tout y aller ce soir. »

— Oui, mais c'est la dernière réunion que tiendra M. H., et je désire beaucoup que vous y assistiez, répéta la mère. Accoutumés à obéir, et d'une obéissance d'amour, à leur bien-aimée mère restée veuve depuis quelques années, le jeune homme et la jeune fille se préparèrent et partirent ensemble pour le village situé à quelque distance, et où se tenaient les réunions. Il y avait eu là récemment de grandes bénédictions pour les âmes. Plusieurs avaient été réveillées au sentiment de leur état de péché, avaient reçu le salut et avaient trouvé en Jésus la paix et la joie. Mais le frère et la sœur n'avaient aucun désir d'être du nombre de ceux qui avaient trouvé le salut ; ils allaient aux réunions uniquement pour faire plaisir à leur mère. Comme ils approchaient de la salle, la jeune fille murmura à l'oreille de son frère : « Essaie d'avoir nos places auprès de la porte, afin que nous puissions sortir aisément. » « C'est bien, » répondit-il, « j'y ferai mon possible. » Et en effet ils prirent place près de la porte, bien qu'à mesure que la foule affluait, ils fussent obligés de s'éloigner un peu plus qu'ils n'en avaient eu le dessein.

Le prédicateur fut extrêmement pressant dans ses appels aux âmes qui périssaient et auxquelles il présentait avec force l'amour de Dieu qui sauve le pécheur. Plusieurs des auditeurs étaient touchés jusqu'aux larmes, mais le frère et la sœur restaient impassibles. Ce n'était rien de nouveau pour eux. Dès leur plus tendre enfance, ces choses leur étaient familières ; c'était pour leurs oreilles comme une chanson agréable.

Après la prédication, on invita à rester ceux qui étaient anxieux quant à leur âme, mais la seule anxiété que ressentaient nos deux jeunes amis était de sortir assez vite pour qu'on ne leur parlât point ;

et leur désir de s'éloigner devint encore plus intense en voyant le prédicateur quitter sa place et s'avancer vers la porte. Avant qu'ils eussent pu sortir, il avait déjà atteint l'extrémité du banc où ils étaient, cependant, par une petite manœuvre habile, ils réussirent à passer inaperçus, et bientôt se trouvèrent dehors. « Nous l'avons échappé belle, » dit le jeune homme en respirant longuement. « Oui, » dit la sœur en riant, « nous n'avons jamais été serrés d'aussi près. Je sentais son habit frôler ma robe. » Et, tout en plaisantant, ils regagnèrent la maison.

— Nous voici, maman ; nous avons échappé encore une fois, dit la jeune fille en rentrant. Ces paroles légères tombèrent comme un lourd poids sur le cœur de la mère. Elle priait, depuis longtemps, pour ses bien-aimés enfants, et ce soir-là, en particulier, elle les avait présentés à Dieu. Elle avait espéré que l'un d'eux, ou peut-être les deux, reviendraient sérieux ou même sauvés. Mais leur insouciance et leurs paroles légères ne montraient que trop clairement qu'il n'en était pas ainsi. Elle leva les yeux en haut et dit avec tristesse : « *Ce sera une triste chose d'échapper en enfer.* » Ces paroles pénétrèrent comme une flèche aigüe dans l'âme de la jeune fille. Elle cessa de plaisanter. Elle ôta tranquillement son chapeau et son manteau, et bientôt après elle alla se coucher, mais non pour trouver le sommeil.

« Échapper en enfer ! » Ces paroles ne cessaient de retentir à ses oreilles. « Jamais je n'avais entendu maman dire quelque chose d'aussi terrible, » pensait-elle. Et sa conscience lui disait : « Et cependant, c'est vrai. A quoi as-tu échappé ce soir ? N'était-ce pas au message du salut que Dieu t'offrait et que tu ne voulais pas accepter ? A quoi as-tu échappé ? N'était-ce pas à être amenée au Sauveur ? Et en venant à Lui à quoi échappais-tu ? A l'enfer. »

— Je sais, continuait la jeune fille que le sommeil fuyait, je sais que Christ est un Sauveur pleinement suffisant, qu'il a accompli une œuvre parfaite pour sauver les pécheurs, mais je ne veux pas devenir une chrétienne — au moins pas *maintenant*. Je n'ai que quatorze ans. Ce sera bien assez tôt dans quelques années. — Mais plus haut que tout, se faisaient entendre ces paroles : « Ce sera une triste chose d'échapper en enfer ! » Oh ! ces terribles paroles ! Si je pouvais m'en débarrasser ! Si je pouvais les oublier ! Mais non ; elles étaient toujours là, et l'anxiété de la jeune fille ne fit que croître, jusqu'à ce qu'enfin, vaincue, la pauvre âme troublée vint à Christ et trouva en Lui le refuge et le repos.

Quelle joie pour le cœur de la mère, lorsque, peu de temps après, son enfant chérie vint auprès d'elle et, le visage rayonnant, avec une voix tremblante d'émotion, elle lui dit : « Maman, *maintenant* je suis à Jésus ! »

Chers jeunes lecteurs, avez-vous échappé jusqu'à ce jour au message d'amour d'un Sauveur qui a donné sa vie pour vous ? Avez-vous résisté à ses appels dans les réunions auxquelles vous avez assisté avec un cœur insouciant, indifférent, ayant hâte, peut-être, qu'elles fussent terminées pour retourner à vos amusements ? Avez-vous pensé aussi : Je suis encore trop jeune. Ce sera bon plus tard de devenir chrétien. Maintenant, je veux avoir encore un peu de plaisir dans ce monde ? Oh ! prenez garde ! « *Ce sera une triste chose d'échapper en enfer !* » Et si vous échappez à Jésus qui seul peut vous sauver et vous donner le vrai bonheur, vous ne pouvez échapper à l'enfer. Écoutez donc sa voix qui vous invite à venir à Lui, et ne cherchez pas à Lui échapper. Laissez-vous saisir et sauver par Lui.

---

## La petite Anna et le cordonnier.

La petite Anna avait une bonne mère qui lui parlait souvent du Seigneur Jésus. Chaque matin et chaque soir, elle lisait à sa petite fille un chapitre de la parole de Dieu et le lui expliquait. Ensuite, elle priait pour elle, demandant au Seigneur Jésus de convertir sa chère enfant. « Seigneur, » disait-elle, « fais que mon Anna croie que tu aimes les pauvres pécheurs, que tu es mort pour eux sur la croix, et que tu veux laver tous ses péchés dans ton précieux sang. »

Puis elle lui expliquait qui est le Seigneur Jésus ; elle lui disait qu'il est le Fils de Dieu, venu du ciel sur la terre pour y mourir pour nous.

— Tu es une petite fille souvent méchante et désobéissante, ajoutait la mère, et tu ne peux aller au ciel telle que tu es, car tu as mérité que Dieu te punisse. Mais Jésus est mort sur la croix pour sauver les pécheurs et a été puni à leur place. Maintenant il est allé au ciel et y a préparé une place pour ceux qui s'attachent à Lui de tout leur cœur.

Anna écoutait très attentivement et pensait à ce que sa mère lui disait. Peu à peu, par l'enseignement du Saint-Esprit, elle comprit toutes ces choses, elle reçut le Seigneur Jésus comme son Sauveur, et son petit cœur fut rempli de joie. Elle crut que Jésus l'aimait, qu'il avait ôté tous ses péchés, et qu'il était prêt à la recevoir dans son ciel.

— Oh ! chère maman, s'écriait-elle un jour, je voudrais que tout le monde sût ce que le Seigneur a fait

pour sauver les pécheurs. Je suis sûre qu'ils seraient tous aussi heureux que moi.

La mère sourit et dit : « Ma chère petite, je crains bien qu'un grand nombre de personnes ne voudraient pas même l'écouter, si tu leur parlais de ces choses. »

— Je veux essayer, dit Anna. Permets-moi d'aller chez notre voisin, le cordonnier. Je suis sûre qu'il m'écouterà.

Toute heureuse d'avoir la permission demandée, Anna courut chez le cordonnier qu'elle trouva à son ouvrage. Elle s'assit près de lui, posa sa petite main sur la sienne, et, d'une voix affectueuse, lui dit : « Savez-vous qu'il vous faudra mourir un jour ? »

— Oui, je le sais, répliqua le cordonnier tout surpris de la question.

— Vous savez aussi que vous êtes un pécheur, n'est-ce pas ? Moi aussi, continua Anna, j'ai commis beaucoup de péchés, mais Dieu me les a tous pardonnés, oui tous. C'est le sang de Jésus qui les a tous ôtés, et je suis maintenant plus blanche que la neige et si heureuse que je ne puis pas le dire. Vous serez heureux aussi, vous, si vous croyez au Seigneur Jésus.

La petite fille regardait le cordonnier avec tant d'affection et il y avait sur sa figure un sourire si joyeux, que le pauvre homme, rempli d'émotion, laissa son outil lui échapper des mains. Des larmes remplirent ses yeux, car il n'était pas heureux comme Anna. L'Esprit de Dieu, par la bouche d'une enfant, avait touché son cœur. Il tomba sur ses genoux et, avec un cœur brisé, demanda à Dieu de lui pardonner ses péchés.

Bientôt après il put se réjouir dans la précieuse assurance que Jésus était son Sauveur. Il ne put garder pour lui-même sa joie ; il parla autour de lui de ce que le Seigneur avait fait pour son âme, de

telle sorte que plusieurs personnes furent converties.

C'est ainsi, chers jeunes lecteurs, que Dieu peut bénir quelques simples paroles prononcées par une petite fille et faire connaître son amour et sa grâce à ceux qui n'en avaient pas entendu parler.

Aimez-vous Jésus ? alors, comme Anna, vous voudrez le faire connaître, car de l'abondance du cœur, la bouche parle.



### Le sursis refusé.

Celui dont je vais vous parler était le fils d'une mère chrétienne. Elle avait souvent supplié son fils d'accepter le salut ; elle l'avait fait avec d'autant plus d'insistance qu'un mal dont on pouvait prévoir l'issue prochaine et fatale avait frappé son fils. Mais le cœur du jeune homme était resté insensible.

Je m'intéressais beaucoup à lui et je me sentis pressé d'aller le voir encore une fois. J'arrivai juste avant qu'il allât se remettre au lit, et lui parlai avec sérieux du danger auquel il s'exposait et du jugement assuré qui l'atteindrait s'il refusait le salut. J'appelai son attention sur le fait solennel qu'il avait été jugé, déjà trouvé coupable et qu'il était sous la sentence de mort, comme un criminel condamné qui n'attend plus que le jour de son exécution. Mais le jeune homme répondit comme en plaisantant : « Oui, oui, mais quelquefois les condamnés à mort obtiennent un sursis. »

« C'est vrai, » lui répondis-je, « mais que penseriez-vous d'un homme qui refuserait le sursis et qui rejetterait la grâce qui lui serait offerte. C'est ce que je

viens vous apporter. Dieu vous a donné du sursis jusqu'à présent à cause de la valeur de l'œuvre du Seigneur Jésus-Christ. Il offre maintenant son pardon au plus vil des pécheurs, parce que Christ est la propitiation pour le monde entier. Ne voulez-vous pas l'accepter ? »

Quelle fut l'unique et triste réponse du jeune homme ? Il étendit la main vers le bâton qui lui aidait à marcher, rassembla le peu de forces qui lui restaient et, avec un grand effort, il sortit de la chambre. Il était résolu à ne plus rien entendre du répit que Dieu lui donnait et de la grâce qu'il lui offrait.

Le jour suivant, à six heures du matin, comme je m'habillais, un coup frappé à ma porte me fit tressaillir. « Ah ! » dis-je, « on vient nous annoncer que le pauvre X. est mort. » C'était vrai. Il avait passé « en la présence de Dieu, » sans laisser aux survivants aucune espérance qu'il eût abrité son âme sous le sang expiatoire de Christ.

Jeune lecteur, si jusqu'ici tu n'as pas usé du répit que Dieu te donnait pour venir à Lui et saisir la grâce qui apporte le salut, prends garde à l'avertissement que renferme le récit précédent. La honte de Dieu te pousse à la repentance, mais si le cœur s'endurcit et demeure insensible à l'appel de la grâce, que reste-t-il que le jugement ? « Selon ta dureté et ton cœur sans repentance, tu amasses pour toi-même la colère pour le jour de la colère et du juste jugement de Dieu qui rendra à chacun selon ses œuvres. » « Aujourd'hui donc si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas votre cœur. »

---



## Entretiens sur le livre de Josué

### LE PASSAGE DU JOURDAIN

(Josué III et IV.)

SOPHIE. — Je pense, maman, que les Israélites furent bien contents en voyant les espions de retour.

LA MÈRE. — Sans doute. Ces espions ne firent pas comme ceux dont nous avons lu l'histoire dans le livre des Nombres (1). Ils ne découragèrent pas le peuple. Les hautes murailles de Jéricho ne les avaient pas effrayés, et la déclaration de Rahab leur avait fait connaître la terreur dont le cœur des Cananéens était saisi. Aussi dirent-ils à Josué : « L'Éternel a livré tout le pays en nos mains. » Aussitôt, Josué et le peuple partirent pour gagner le Jourdain, seul obstacle qui les séparait encore du pays de Canaan.

SOPHIE. — Est-ce que le Jourdain était un fleuve difficile à traverser ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, et particulièrement à cette époque de l'année. Tu as lu au vers. 15 du chap. III : « Or le Jourdain regorge par-dessus tous ses bords, tout le temps de la moisson. » Il n'y avait point de pont ; les eaux étaient beaucoup trop profondes et trop rapides pour être passées à gué ; de bateaux, il n'y en avait point, et y en eût-il eu, le courant était trop impétueux pour que l'on eût pu s'en servir.

SOPHIE. — Mais, maman, les espions avaient pourtant pu traverser le fleuve.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie ; il y avait des gués, sans doute praticables à la rigueur, en marchant un

(1) Chap. XIII, XIV.

à un, mais remarque qu'il ne s'agissait plus du passage de deux hommes mais de tout un peuple : hommes, femmes, vieillards, enfants, avec de nombreux troupeaux et quantité de bagages. Quel temps n'aurait-il pas fallu et que de dangers à courir ! Les Cananéens auraient pu s'opposer aisément à ce long et périlleux passage. Non ; il y avait là une barrière insurmontable. Vouloir la franchir avec des ressources humaines, c'était s'exposer à périr certainement.

SOPHIE. — Alors c'était comme au passage de la mer Rouge, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Oui, mais il y avait une différence. Les Israélites avaient à traverser la mer Rouge pour échapper à leurs ennemis, le Pharaon et l'Égypte. C'était la nuit. Ils étaient remplis de terreur. Comment échapper ? Devant eux, la mer et la mort dans ses flots ; derrière eux, l'esclavage le plus cruel. Alors l'Éternel leur ouvre, par la verge du jugement que tenait Moïse, un passage à travers les flots, puis il vient se placer entre eux et leurs ennemis, ténèbres pour ceux-ci et lumière pour son peuple, et enfin quand les Israélites, jusqu'au dernier, ont atteint le rivage du salut et de la vie, Moïse étend sa verge et, selon le jugement de Dieu, la mer engloutit tous leurs ennemis. C'était la délivrance, la rédemption (1). L'Éternel combattait pour eux afin de les sortir d'Égypte.

SOPHIE. — Oh ! maman, c'était bien beau. Ils n'eurent rien à faire. Dieu fit tout pour eux.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Et c'est ainsi que nous trouvons une parfaite délivrance dans la mort et la résurrection du Seigneur Jésus. Il a combattu pour nous dans sa mort et a vaincu Satan et le monde, le péché et la mort. Par la foi, nous avons part à sa

(1) Lisez Exode XIV, 9, 10, 13, 14-31; XV, 13.

mort et nous jouissons de la délivrance. Nous sommes « morts avec Lui. » Mais il est aussi ressuscité et il nous introduit dans la même vie que Lui. Nous sommes « ressuscités avec Lui. » L'apôtre disait aux Colossiens : « Vous êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ en Dieu (1). »

SOPHIE. — Eh bien, maman, c'est encore bien plus magnifique que le passage de la mer Rouge.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, car il s'agit ici d'un salut éternel. Mais revenons au Jourdain. Le peuple était alors dans une situation bien différente. Il ne s'agissait pas de sortir, mais d'entrer. Il n'y avait pas d'ennemi qui les pressât ; c'est en plein jour, le désert est derrière eux, et tout est paisible. Mais ils n'en ont pas moins un fleuve de mort devant eux, et il faut le traverser pour jouir du bon pays. Or quel était celui qui seul pouvait les faire passer à travers la mort ?

SOPHIE. — C'est Dieu, maman, qui les avait déjà conduits à travers la mer Rouge.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie ; mais les hommes faits qui étaient sortis d'Égypte étaient tombés dans le désert, sauf Josué et Caleb, de sorte que Josué pouvait bien dire à leurs enfants nés dans le désert (2) : « Vous n'avez pas passé par ce chemin ci-devant. » C'était pour eux une chose nouvelle et bien merveilleuse, que l'Éternel allait accomplir pour eux. Aussi Josué leur dit-il : « Sanctifiez-vous, » c'est-à-dire, ôtez du milieu de vous toute impureté.

SOPHIE. — C'est parce qu'ils devaient suivre l'arche, n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, la présence de Dieu demande la sainteté et l'arche était le trône de Dieu, du Seigneur de toute la terre, qui avait fait alliance

(1) Colossiens III, 3. — (2) Lisez chap. V, 4-8,

avec les Israélites, du Dieu vivant qui habitait au milieu d'eux. C'est Lui qui allait les conduire dans ce chemin nouveau où, sans Lui, ils n'auraient trouvé que la mort.

SOPHIE. — Pourquoi, chère maman, devait-il y avoir une si grande distance entre le peuple et l'arche, car deux mille coudées, c'est bien long, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Cela fait environ un kilomètre. Je pense, mon enfant, que l'Éternel voulait que les Israélites fussent pénétrés du respect qui lui était dû. Tu sais que nul ne pouvait entrer derrière le voile où était l'arche, excepté le souverain sacrificateur, une fois l'an. Les Israélites adoraient toujours de loin, le chemin des lieux saints n'ayant pas été ouvert par le sang de Christ. Nous, nous approchons de Dieu par Christ ; nous avons accès auprès de Lui comme Père (1). Mais nous avons toujours à nous souvenir, mon enfant, même en nous approchant aussi près de Dieu que des rachetés de Christ et des enfants peuvent le faire, du respect que nous devons à sa Majesté suprême. En nous sauvant et nous amenant à Lui, il n'en reste pas moins le Dieu fort, le Tout-puissant, le Roi des siècles, seul digne de tout hommage (2). C'est ce grand Dieu qui daigne marcher devant son peuple, afin de lui frayer un chemin à travers ce qui aurait été la mort pour lui. Quelle miséricorde !

SOPHIE. — Josué avait annoncé d'avance aux enfants d'Israël ce qui allait arriver, que Dieu couperait les eaux du Jourdain pour qu'ils pussent passer. Ce devait être pour eux un signe évident que Dieu était au milieu d'eux.

(1) Hébreux IX, 8 ; X, 19-22 ; Éphésiens II, 18.

(2) Voyez Hébreux XII, 28 ; Apocalypse IV, 9, 11, . . .

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, et cette même puissance qui arrêta les eaux du fleuve devait aussi chasser les Cananéens de devant le peuple d'Israël. La puissance de Dieu qui a tiré le Seigneur Jésus de la mort et nous a vivifiés avec Lui, est aussi celle qui nous fortifie dans notre lutte contre nos ennemis spirituels (1).

SOPHIE. — Je me représente, chère maman, quelle scène solennelle et magnifique ce devait être quand les sacrificateurs se mirent en route portant l'arche, tout le peuple contemplant de loin en silence les merveilles que Dieu allait opérer. Quelle attente ! Et que ce devait être beau de voir les sacrificateurs marcher avec confiance et toucher même les eaux de leurs pieds, et aussitôt, ces flots impétueux s'arrêter, les uns s'écoulant et les autres s'amoncelant très loin (2), de manière à laisser un chemin largement ouvert pour que tout ce grand peuple y passât sans crainte et sans danger !

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Nous voyons quelles choses grandes et merveilleuses Dieu opère pour ceux qui Lui appartiennent. Quelle confiance cela doit nous donner ! Ésaïe disait plus tard à ce même peuple : « Ne crains point, car je t'ai racheté ; je t'ai appelé par ton nom ; tu es à moi. Quand tu passeras par les eaux, je serai avec toi, et par les rivières, elles ne te submergeront point (3). » Nous pouvons saisir aussi ces paroles pour nous, car Jésus nous a rachetés et nous sommes à Lui (4).

(1) Lisez Éphésiens I, 19 ; II, 5 ; VI, 10-12.

(2) Adama était une ville située à peu de distance de l'extrémité sud du lac de Tibériade, à plus de 60 kilomètres de l'endroit où passèrent les Israélites qui ne pouvaient même voir les eaux arrêtées.

(3) Ésaïe XLIII, 1, 2. — (4) Tite II, 14.

SOPHIE. — Pourquoi, chère maman, les sacrificateurs ne sortirent-ils pas les premiers du Jourdain en continuant à marcher devant les Israélites ? Était-ce pour que ceux-ci eussent confiance et fussent sans crainte ?

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie. Aucun Israélite n'aurait pu être sans l'arche dans le lit du fleuve, pas plus que Pierre n'aurait pu marcher sur l'eau sans Jésus (1). C'était la présence de Dieu qui arrêtait les eaux. L'arche ne pouvait être submergée, et aussi longtemps qu'elle était là, tous étaient en sécurité. Aussi voyons-nous que, dès qu'au commandement de Josué les sacrificateurs qui portaient l'arche furent sortis du lit du Jourdain et eurent posé leurs pieds sur le sec, les eaux recommencèrent à couler à pleins bords. Les Israélites en avaient ainsi fini avec le désert et étaient entrés dans le pays de Canaan ; ils étaient dans une condition toute nouvelle.

SOPHIE. — Est-ce que cela a une signification pour nous, chère maman ?

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant. Le Seigneur Jésus est descendu dans la mort, comme l'arche est descendue dans le lit du fleuve. De même que les Israélites passèrent où l'arche se trouvait, de même le chrétien, associé à Christ, participe à sa mort et en a ainsi fini avec son ancien état de péché, afin de pouvoir jouir des bénédictions célestes en Christ. C'est pourquoi l'apôtre Paul dit : « Nous avons été identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort... Notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit annulé pour que nous ne servions plus le péché ; car celui qui est mort est quitte du péché... Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché (2). » Ainsi, mon enfant, le Seigneur

(1) Matthieu XIV, 29. — (2) Romains VI, 1-11.

Jésus n'est pas seulement mort pour nous, afin que nos péchés fussent pardonnés, mais nous sommes morts avec Lui pour en avoir fini avec la chair et le péché qui est en nous. C'est aussi pour nous affranchir de ces choses qu'il est mort.

SOPHIE. — Merci, maman, de m'apprendre cela ; j'espère le comprendre toujours mieux. Mais quelle différence cela fait-il avec ce que tu m'as dit au sujet du passage de la mer Rouge ?

LA MÈRE. — La mort de Christ ne nous délivre pas seulement de la puissance et de l'esclavage de Satan, du monde et de la mort, de même que les Israélites furent délivrés de l'esclavage de Pharaon, mais elle nous délivre aussi de nous-mêmes, de ce que nous sommes par nature, pour nous introduire dans un nouvel état de vie, tout comme les Israélites ayant passé le Jourdain furent débarrassés du désert et de tout ce qui s'y rapportait. Mais nous reparlerons de ces choses. Maintenant, occupons-nous un moment de ce que dit notre chapitre quatre.

SOPHIE. — D'abord, maman, je vois que Josué ordonna que douze hommes, un de chaque tribu, prissent chacun une pierre du milieu du Jourdain, de l'endroit où s'était tenue l'arche, pour les dresser là où le peuple passerait la nuit. C'était pour que les Israélites eussent un souvenir continuels du merveilleux chemin par lequel Dieu les avait conduits, Ils devaient en transmettre la mémoire à leurs enfants.

LA MÈRE. — Tu dis bien, mon enfant. Et c'est ainsi que nous devons avoir constamment devant nos yeux la mort du Seigneur qui nous délivre de nous-mêmes, afin que nous vivions pour Lui, comme le disait l'apôtre Paul : « Je suis crucifié avec Christ et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi ; et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi,

la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi (1). » Et ce que Dieu a fait pour nous, nous devons l'annoncer. Josué disait au peuple que Dieu leur avait fait passer le Jourdain, comme auparavant la mer Rouge, « afin que tous les peuples connussent que la main de l'Éternel est forte, et afin que vous craigniez toujours l'Éternel, votre Dieu. » Dieu les avait délivrés et introduits en Canaan pour montrer sa gloire et sa puissance ; mais eux avaient maintenant à marcher fidèlement, et ces pierres tirées du fleuve étaient dressées pour le leur rappeler. Il en est de même du chrétien, mon enfant. Il a un mémorial de la mort du Seigneur dans la Cène, et là il annonce cette mort devant le monde jusqu'à ce que le Seigneur vienne (2). Mais ce doit être pour lui un motif de vivre tout entier pour Celui qui l'a aimé jusqu'à la mort.

SOPHIE. — Je ne comprends pas, maman, pourquoi l'Éternel fait prendre douze pierres, puisque les Rubénites, les Gadites et la demi-tribu de Manassé devaient retourner de l'autre côté du Jourdain.

LA MÈRE. — Bien qu'ils occupassent une moins bonne position que les autres tribus, ils faisaient cependant partie du peuple de Dieu. Dieu voit toujours son peuple comme un tout, et les hommes de Dieu voient comme Lui. Ainsi, quand Élie bâtit son autel, il le construit de douze pierres « selon le nombre des tribus des fils de Jacob (3), » et cependant le royaume était divisé. Quand Paul parle devant Agrippa, il dit : « La promesse faite à nos pères, à laquelle nos douze tribus espèrent parvenir (4), » et cependant dix de ces tribus étaient dispersées au loin. Il en est de même aujourd'hui, mon enfant. Quoique les chrétiens soient

(1) Galates II, 20. — (2) 1 Corinthiens XI, 26; lisez aussi 1 Pierre II, 9. — (3) 1 Rois XVIII, 31. — (4) Actes XXVI, 7.



divisés, dispersés, et qu'un grand nombre soient dans l'ignorance de leur vocation céleste et de leur unité en Christ comme membres de son corps, Dieu les voit ainsi, et l'apôtre Paul nous dit, en parlant de la participation au pain de la Cène : « Nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps (1). » Ainsi, de même que les douze pierres dressées en un seul monceau rappelaient à la fois aux Israélites ce que l'Éternel avait fait pour eux et leur unité comme peuple, de même la Cène rappelle aux chrétiens l'amour de Jésus dans sa mort, et leur unité comme corps de Christ.

SOPHIE. — Les Israélites n'avaient pas dressé de pierres au sortir de la mer Rouge, c'est qu'ils ne devaient pas rester dans le désert, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Leur place, selon le dessein de Dieu, c'était Canaan. Maintenant, il y a encore une chose dont nous avons à dire un mot.

SOPHIE. — Oui, maman, je voulais t'en parler. Ce sont les douze pierres que Josué dressa au milieu du Jourdain, au lieu où s'étaient tenus les sacrifices. Que voulaient-elles dire ? Il me semble que les eaux devaient bientôt les recouvrir et qu'elles ne se verraient plus, et pourtant il est dit : « Elles sont là jusqu'à ce jour. » Et puis Dieu ne lui avait donné aucun ordre pour le faire.

LA MÈRE. — Les douze premières pierres étaient dressées dans le pays de Canaan, dans le lieu où le peuple était entré vivant, après avoir comme passé par la mort. Les douze autres étaient dans le lieu même de la mort. Bien qu'invisibles, elles disaient à celui qui avait la foi : c'est là où tu as passé parce que l'Éternel était avec toi. Ainsi, mon enfant, Christ

(1) 1 Corinthiens X, 17.

nous a introduits dans le domaine de la vie pour jouir des biens célestes en nous faisant passer avec Lui dans la mort. Mais le cœur du croyant, dans le secret, aime à se rappeler la mort de Christ et le fait qu'il est mort avec Lui pour Lui appartenir tout entier.

---

## L'Église ou l'Assemblée

### II. — SON COMMENCEMENT

Je vous ai dit précédemment ce qu'est l'Église, si précieuse au Seigneur Jésus. Aujourd'hui, mes enfants, je vous parlerai de sa naissance, c'est-à-dire de son commencement sur la terre.

Elle ne pouvait pas commencer avant que le Seigneur n'eût accompli son œuvre de grâce sur la croix, avant qu'il ne se fût livré pour elle, avant qu'elle n'eût été acquise par son précieux sang. Il fallait aussi que, par sa résurrection d'entre les morts, il eût été démontré qu'il était le Fils du Dieu vivant, la pierre vivante sur laquelle la maison de Dieu, l'assemblée du Dieu vivant devait être fondée. Et enfin il était nécessaire avant que l'Église pût commencer son existence, que le Seigneur Jésus fût monté au ciel auprès de son Père, pour envoyer de là le Saint-Esprit promis.

Avant de souffrir, le Seigneur Jésus avait promis à ses bien-aimés disciples que le Père, après son départ, leur enverrait le Saint-Esprit, le Consolateur pour être avec eux éternellement. Vous savez aussi,

mes enfants, qu'après être sorti du tombeau, ce cher Sauveur resta encore quarante jours sur la terre avec ceux qu'il aimait si tendrement, leur parlant des choses qui regardent le royaume de Dieu.

Mais le moment de remonter vers son Père était venu, et avant de quitter ceux qu'il laissait ici-bas, les ayant conduits hors de Jérusalem, il leur renouvelle la promesse de leur envoyer le Saint-Esprit, leur recommandant de ne pas quitter Jérusalem avant que cette promesse fût accomplie. Puis, comme il les bénissait, il fut élevé au ciel, une nuée le reçut et il disparut de devant leurs yeux. Il était allé dans la maison du Père ; il était allé s'asseoir à la droite de Dieu. C'est là qu'est notre précieux Sauveur, mes enfants, c'est là qu'il s'occupe de nous avec amour, c'est là qu'il attend le moment de venir chercher ses bien-aimés pour les introduire dans ce lieu de repos et de bonheur qu'il leur a préparé.

Les apôtres retournèrent donc à Jérusalem dans la chambre haute où ils habitaient. C'est là que se réunissaient avec eux les disciples, parmi lesquels se trouvaient les femmes qui avaient suivi Jésus sur la terre, qui l'avaient vu crucifier et mettre au tombeau, et qui, étant venues pour l'embaumer, l'avaient vu ressuscité. Avec eux il y avait aussi Marie, la mère de Jésus, et ses frères qui, durant sa vie, ne croyaient pas en Lui.

Quelle heureuse compagnie, mes enfants, que celle qui se trouvait assemblée dans cette chambre haute. Point de savants, ni de riches, ni de grands de ce monde : c'étaient de pauvres pêcheurs, des péagers et d'humbles femmes, mais c'étaient des croyants sauvés, des bien-aimés de Christ, aimés du Père comme Jésus lui-même. Ils attendaient, comme Jésus le leur avait recommandé, et, en attendant que, faisaient-ils ? Ils persévéraient d'un commun accord

dans la prière, demandant, sans nul doute, au nom de Jésus, que le Père accomplit sa promesse. Bien que Dieu ne perde jamais de vue ce qu'il nous promet, il aime que nous le lui demandions.

Eurent-ils longtemps à attendre? Environ dix jours, mes enfants. Une des grandes fêtes des Juifs était arrivée, celle de la Pentecôte. C'était un des trois jours solennels que Dieu avait lui-même établis dans l'année et dans lesquels il aimait à rassembler son peuple autour de Lui. Les deux autres fêtes étaient celles de la Pâque et des Tabernacles; la Pentecôte était entre les deux, environ cinquante jours après la Pâque. Une foule de Juifs de toute nation étaient venus à cette occasion, des prosélytes, c'est-à-dire des étrangers qui désiraient devenir Juifs, les avaient accompagnés, et cette multitude remplissait la ville. Au milieu du bruit et du mouvement que produit toujours un grand concours de monde, il y avait une chambre retirée et paisible, une chambre haute où se trouvaient réunies environ cent vingt personnes, celles dont nous avons parlé, dans une même pensée et dans une même attente. Quelle petite compagnie, n'est-ce pas, mes enfants, en comparaison de la multitude qui se pressait dans Jérusalem? Eh bien, c'était sur cette chambre haute, sur ces quelques personnes qui y étaient assemblées, que les regards de Dieu étaient en ce moment arrêtés avec amour. Je ne veux pas dire, mes enfants, que Dieu n'aimât pas les autres et qu'il n'y eût dans cette grande foule venue pour la fête, des âmes pieuses, sincères et qui étaient agréables à Dieu. Mais dans la chambre haute étaient rassemblés ceux qui avaient cru à Jésus, qui s'étaient attachés à Lui et l'avaient suivi, et le Père les aimait, car il aime ceux qui aiment son Fils, et il allait accomplir envers eux sa précieuse promesse.

Comme je vous le disais, mes enfants, les chers disciples du Sauveur étaient rassemblés, occupés sans doute à prier, lorsque tout à coup se fit entendre du ciel un son, comme d'un souffle violent et impétueux, qui remplit toute la maison où les disciples se trouvaient. Et des langues, comme de feu, leur apparurent séparées les unes des autres et vinrent se poser sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit et se mirent à parler en d'autres langues, selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer.

C'est ainsi, mes enfants, que s'accomplit la promesse du Père. Jésus avait reçu en haut, de son Père, le Saint-Esprit, et l'avait envoyé à ses disciples. L'Assemblée, l'Église, était commencée. Les croyants, déjà enfants de Dieu, étaient maintenant unis ensemble par ce lien du même Esprit que chacun avait reçu. Dieu avait sa maison sur la terre, son habitation où il était venu établir sa demeure par son Esprit. Ce n'était plus, comme le temple à Jérusalem, une maison de pierres ; celle-là était mise de côté : c'était une maison composée de pierres vivantes posées sur Christ, et de même que Dieu était venu autrefois dans le tabernacle et le temple au milieu de son peuple, mais dans une nuée, maintenant il venait dans un temple vivant pour y demeurer. Quelle grande chose, mes enfants ! Et c'était aussi alors que le corps de Christ se formait de ses membres, c'est-à-dire de ceux qui croyaient en Lui, et qui étaient remplis du Saint-Esprit. Alors encore l'Épouse de Christ qu'il chérit, mais qui ne sera manifestée que dans la gloire, commençait son existence sous l'action du Saint-Esprit, et son voyage à travers le monde sous la conduite de ce saint guide, comme autrefois Rébecca conduite à Isaac à travers le désert, sous la conduite d'Éliézer. Ce n'était pas une nuée qui était venue

comme au temps des Israélites, mais une puissance du ciel qui remplissait les croyants, une puissance, celle de la parole divine qui, de même qu'un feu, pénétrait les âmes et jugeait tout ce qui n'était pas de Dieu.

Vous me demanderez, mes enfants, ce que voulait dire ce fait que les disciples baptisés du Saint-Esprit parlaient des langues étrangères? C'était une marque de la puissance de l'Esprit de Dieu en eux, qui devait frapper, de la manière la plus forte, ceux qui en seraient les témoins, comme nous le verrons; c'était aussi une manifestation de la grâce de Dieu qui s'élevait au-dessus des barrières que le péché avait élevées et venait s'adresser à tous les peuples.

Vous vous rappelez, mes enfants, l'histoire de la tour de Babel. L'orgueil insensé des hommes força l'Éternel à confondre leur langage; que de maux résultèrent de ce péché, maux tels que la séparation et la haine de nation à nation. La grâce de Dieu s'adresse maintenant à tous les hommes, pour les unir dans la foi et l'amour d'un même Sauveur et, pour les y appeler, distribue aux disciples, par le Saint-Esprit, ces langues diverses pour s'adresser à chacun. Nous verrons, mes enfants, ce qui suivit, en effet, ce merveilleux jour de la naissance de l'Assemblée par l'effusion du Saint-Esprit.

---

« L'Esprit et l'Épouse disent : Viens. Et que celui qui entend, dise : Viens. Et que celui qui a soif, vienne; que celui qui veut, prenne gratuitement de l'eau de la vie. » (Apoc. XXII, 17.)

## L'apparition du Seigneur.

« A tous ceux qui aiment son apparition. »

- 1 Il vient, il vient du séjour de la gloire,  
Christ, le Sauveur qui mourut sur la croix ;  
Et tous les saints, proclamant sa victoire,  
Forment cortège au puissant Roi des rois.  
Alléluia !  
Il sort du ciel, le puissant Roi des rois.
- 2 C'est Lui, l'objet d'une longue espérance ;  
En sainte pompe, il redescend des cieux ;  
Les siens jadis méprisés, en souffrance,  
Avec Jésus paraissent glorieux.  
Alléluia !  
Le Fils de Dieu revient victorieux.
- 3 Voyez ! En gloire il porte encor l'empreinte  
De tous les maux qu'il endura pour nous :  
Thème éternel de la louange sainte  
Des rachetés l'adorant à genoux.  
Alléluia !  
Il vient, l'Agneau, Lui qui souffrit pour nous.
- 4 Fils d'Israël ! Vous le verrez paraître,  
Roi de justice et dans sa majesté ;  
Christ, que vos cœurs n'ont pas voulu pour Maître,  
Qu'ils ont haï, méprisé, rejeté.  
Alléluia !  
Le Roi, pour vous, paraît dans sa beauté.
- 5 Seigneur Jésus, tu viens ! En ta présence,  
Tombent les fers et tarissent les pleurs ;  
La terre entière exalte ta puissance  
Qui met un terme à ses longues douleurs.  
Alléluia !  
Le Roi de paix vient régner dans les cœurs.
- 6 Seigneur Jésus ! Ton Épouse t'appelle ;  
Avec l'Esprit elle répète : Viens !  
Viens te montrer dans ta gloire éternelle,  
Ceint de splendeur, admiré dans les tiens.  
Alléluia !  
Amen, Seigneur ! Ta voix répond : « Je viens ! »

## « Quiconque »

Il n'y a pas longtemps, une petite fille d'environ dix ans revenait de l'école du dimanche. Elle avançait lentement, le cœur oppressé à la pensée du triste intérieur qu'elle allait retrouver. Il lui semblait, après avoir dit adieu à ses compagnes et à la personne qui les enseignait à l'école du dimanche, qu'elle laissait derrière elle tout ce qui éclairait sa vie, et elle se demandait, la pauvre enfant, si, en rentrant, elle allait trouver son père grondant et jurant, comme ce n'était que trop souvent le cas.

Vous avez peut-être compris que ce n'était pas seulement le dénuement qui rendait misérable la demeure de la pauvre petite. Son père était un ivrogne, et sa mère malade avait le cœur brisé en voyant ses enfants presque sans pain et à peine vêtus, tandis que l'argent que gagnait son mari ne servait qu'à satisfaire sa honteuse passion.

En entrant dans la première chambre de leur misérable habitation, la petite Émilie trouva son père assis devant le feu, fumant silencieusement sa pipe, car, chose rare, il n'avait pas bu. Sa fille lui posa la main sur l'épaule et dit : « Papa ! »

— Que veux-tu ? demanda-t-il d'un ton rude.

— Aimerais-tu que je te chante quelque chose ? Nous avons appris un si joli petit cantique cet après-midi.

— Si tu veux, chante-le-moi, répondit-il, sa figure s'adoucissant un peu, car Émilie était l'ainée de ses enfants, et avait été sa favorite. Il savait qu'elle était une brave petite fille, qui aidait beaucoup sa mère malade, et, tout dégradé qu'il était, il aimait sa femme



et ses enfants, et maudissait souvent l'ennemi dont il n'avait pas la force de briser les chaînes. C'étaient de telles pensées qui occupaient son esprit pendant que l'enfant se tenait près de lui et chantait de sa voix claire et douce une hymne dont voici le premier verset :

Près de Jésus mon âme est satisfaite ;  
 Dans la tristesse il console mon cœur ;  
 Près de Jésus est une paix parfaite ;  
 Sa voix m'appelle à l'éternel bonheur.

Après ce verset, Émilie dit : « Papa, n'aimerais-tu pas que le Seigneur Jésus t'appelle aussi ? »

— M'appeler, moi ! dit-il, en la regardant avec surprise. Il n'y a pas de danger, Émilie. Le Seigneur ne veut pas appeler un misérable ivrogne comme moi. Il peut bien appeler une petite fille comme toi, mais personne qui me ressemble. Non, non ; je suis trop mauvais pour Lui.

— Mais, papa, dit l'enfant, le Seigneur Jésus est venu justement pour cela — pour sauver les grands pécheurs, et c'est pour cela qu'il est mort. Regarde, papa, ajouta-t-elle, en tirant de sa poche une carte qu'on lui avait donnée comme récompense, lis ce qui est écrit ; lis-le avec moi.

Et le père et l'enfant lurent lentement ensemble ces précieuses paroles qui révèlent l'amour de Dieu : « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. »

— Vois-tu ? dit Émilie, en montrant du doigt les mots. Il est dit quiconque. Quiconque ! Vois-tu ce qui est écrit là ?

— Oui, je le vois, répondit le père.

— Mais qu'est-ce que cela signifie, quiconque ?

— Cela veut dire chacun.

— Alors ce n'est pas seulement une petite fille comme moi que le Seigneur Jésus appelle, n'est-ce pas ?

— Tu as raison, dit le père lentement. Oui, tu as raison, et moi, j'ai tort, Émilie. Mais je n'avais jamais entendu ces paroles auparavant. Lisons-les encore. Et ils lurent de nouveau ce beau passage.

Ici, l'enfant se trouva embarrassée. Que devait-elle dire de plus ? Elle ne savait comment exprimer cet ardent désir qu'elle avait dans son cœur pour son pauvre père, savoir que lui aussi vint « près de Jésus » et eût « son âme satisfaite. »

Plus d'une fois, le pauvre ivrogne avait essayé d'étouffer ses remords en buvant encore davantage, mais maintenant son cœur avait été touché par la pensée de l'amour de Dieu, et sa conscience s'était réveillée au sentiment de ses péchés et de sa misère. Il renonça à sa funeste passion, mais de jour en jour il se sentait plus abattu et plus malheureux. Sa petite fille s'étonnait du changement survenu en lui et disait à sa mère qu'elle croyait que Dieu était en train de rendre son père bon. A la fin, Émilie raconta à sa maîtresse de l'école du dimanche combien son père avait l'air malheureux. Celle-ci vint le voir et le trouva dans une grande anxiété d'âme, demandant du plus profond de son cœur : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Après bien des combats, il vint comme un enfant au Sauveur de ceux qui sont perdus, et trouva le pardon et la délivrance du péché. Il apprit pour lui-même que le Seigneur Jésus « peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par Lui. »

---

« Je ne puis pas supporter  
cette grande lumière. »

La petite A. n'avait pas encore cinq ans, mais déjà on pouvait voir en elle l'opposition naturelle du cœur aux choses de Dieu. Elle ne pouvait supporter la pensée de la venue du Seigneur et, quand on lui en parlait, elle se mettait à pleurer et à dire : « Je ne veux pas m'en aller, j'aime mieux rester ici ! » mentionnant les choses qu'elle aimait et ne voulait pas laisser. Elle était satisfaite de ce qu'elle avait ici-bas et, par-dessus tout, elle était satisfaite d'elle-même. D'où cela venait-il ? De ce que la lumière divine n'avait pas encore brillé en elle, de manière à lui faire voir les choses sous leur vrai jour. Elle ne voulait pas croire qu'elle fût une pécheresse et qu'elle eût besoin d'un Sauveur. Elle savait que Christ est mort pour des pécheurs, mais elle ne croyait pas qu'elle eût besoin de Lui. Ceux qui l'aimaient essayaient de lui faire comprendre que, toute jeune qu'elle était, elle n'était pas propre pour la présence de Dieu, et que cependant il lui faudrait un jour paraître devant ce Dieu qui est lumière et dont les yeux pénètrent tout.

Le Seigneur, dans sa miséricorde, amena cette chère petite dans sa merveilleuse lumière, et elle découvrit que, telle qu'elle était, il ne pouvait y avoir de paix pour elle. On l'avait couchée un soir et elle s'était endormie, lorsque tout d'un coup elle se réveilla avec la pensée que le Seigneur venait. Grande fut sa détresse et son anxiété. Son père et sa mère, attirés par ses pleurs, lui demandèrent ce qu'elle

avait. « Je ne puis pas supporter cette grande lumière, » répondit-elle au milieu des sanglots. La lumière qui est plus éclatante que le soleil en plein midi, avait lui dans son âme, et elle voyait maintenant qu'elle n'était qu'une pauvre petite pécheresse perdue et qu'elle ne pouvait pas, telle qu'elle était, aller avec Jésus dans le ciel. Ses parents, heureux de voir que Dieu lui avait ainsi fait connaître son état devant Lui, lui parlèrent alors de l'amour de Dieu et de Jésus venu pour mourir afin de sauver les pécheurs. Ils lui dirent que Jésus l'aimait aussi et qu'elle n'avait qu'à venir à Lui, qu'alors elle serait heureuse. La petite A. crut simplement à l'amour du Sauveur. La grande lumière qui lui avait montré ses péchés, lui montra aussi que Dieu l'avait tant aimée que de donner son Fils pour elle, et elle fut pleinement heureuse. Elle se rendormit sans aucune crainte ; l'amour de Dieu ôte toute crainte du cœur.

Dix-huit mois se sont écoulés et la petite A. est toujours heureuse et en paix. C'est avec joie maintenant qu'elle pense à la venue de Jésus et qu'elle l'attend.

Chers jeunes amis, la grande lumière a-t-elle lui dans vos cœurs, vous montrant et vos péchés et le sang de Jésus-Christ qui purifie de tout péché ? Êtes-vous venus à Lui, et attendez-vous, avec joie, des cieux, le Sauveur qui transformera nos corps d'infirmité en la ressemblance de son corps glorieux ?





« Après bien des jours. »

Une femme chrétienne qui vivait à la campagne, fut obligée de venir habiter dans la partie orientale de la grande ville de Londres. Habitée à une vie paisible, son cœur s'attristait, tandis qu'elle passait à travers les rues étroites et bruyantes, à la recherche d'un logement tranquille.

Elle demandait à son Père céleste de la guider et de la diriger dans toutes ses voies, et de la rendre capable de servir le Seigneur Jésus-Christ, car elle désirait que sa lumière pût luire pour Lui. Une petite maison,

dans une rue écartée attira son attention, et ce fut là qu'elle put venir s'établir.

Le premier dimanche soir, comme elle se préparait à aller à la réunion, elle entendit des rires bruyants et des cris. Elle regarda par la fenêtre et vit un groupe de garçons grossiers et mal élevés qui avaient choisi cette rue retirée pour théâtre de leurs jeux.

Elle se glissa dehors et arriva bientôt au lieu de la réunion, au milieu d'un auditoire d'hommes et de femmes qui écoutaient avec attention les sérieuses paroles du prédicateur. Mais elle, pour la première fois depuis sa conversion, ne pouvait jouir ni des hymnes, ni du sermon.

« D'où vient cela ? » se demanda-t-elle. « La faute en est-elle à moi-même ? Ma prière pour être guidée dans le service de Christ a-t-elle été entendue, mais ai-je manqué l'occasion et est-ce bien là que je devais aller ? »

Rentrée chez elle, M<sup>me</sup> B. se mit à genoux et, pendant qu'elle priait, il lui semblait entendre une voix intérieure lui dire : « Dimanche prochain, fais quelque chose pour ces garçons. Ne crains point, je serai avec toi. »

Toute la semaine, le même message résonna dans son âme, et elle sentit qu'elle ne devait pas le mépriser. Mais comment une femme nerveuse, facile à effrayer comme elle, pouvait-elle accoster des garçons si grossiers ? La voix murmurait toujours en elle : « Ne crains point, je serai avec toi. »

La semaine se passa, et le dimanche soir M<sup>me</sup> B. était assise dans son petit parloir. Le feu flambait gaiement, deux bougies allumées et quelques livres de cantiques étaient sur la table, et une demi-douzaine de chaises étaient préparées pour les hôtes. Aussitôt que M<sup>me</sup> B. entendit la bruyante approche

des garçons, elle sortit et leur dit : « Garçons, je veux vous donner une bonne soirée. Voulez-vous venir passer une heure chez moi ? »

Ils se tournèrent vers elle, frappés d'étonnement. Enfin celui qui paraissait être le chef de la bande dit, avec un rire grossier : « Venez, allons voir ce que la vieille a préparé pour nous faire plaisir. »

Toute tremblante, elle les fit entrer avec leurs souliers boueux dans sa chambre au plancher brillant de propreté ; mais à ce moment, toute sa crainte disparut complètement. Elle commença un cantique tout simple, que deux ou trois cherchaient à suivre avec elle, tandis que les autres faisaient tous leurs efforts pour chanter faux. Ensuite, ouvrant sa Bible, elle leur dit : « Garçons, voulez-vous être très tranquilles ? Je prierai *mon* Dieu de devenir le *vôtre*. » Et s'agenouillant, elle demanda à Dieu sa bénédiction sur l'œuvre qu'elle entreprenait. Tout à coup elle entendit comme une légère lutte, et les bougies furent éteintes ; mais elle continua : « O Seigneur, tu nous vois aussi bien dans cette obscurité que si la chambre était tout éclairée ; regarde dans le sombre cœur de chacun de ces garçons et fais-y briller la lumière. »

Elle se releva, ralluma les bougies et lut quelques versets de l'histoire de Celui qui mourut sur la croix pour les pécheurs. Elle termina ainsi sa petite réunion. En sortant, tous les garçons, sauf un, touchèrent la main que M<sup>me</sup> B. leur tendait et promirent, non seulement de revenir, mais aussi d'amener quelques camarades.

Pendant six mois, ces petites réunions du dimanche soir continuèrent, et plus d'un garçon sembla touché dans son cœur et inquiet pour son âme. Puis M<sup>me</sup> B. dut quitter Londres.

Six ans s'étaient écoulés, lorsque passant un soir

dans la principale rue d'un village, elle fut accostée par un homme grand et fort qui lui dit :

— N'êtes-vous pas M<sup>me</sup> B. ? Continuez-vous encore le dimanche à chercher à faire du bien à de méchants garçons ?

— Oui, dit-elle, je suis M<sup>me</sup> B. ; mais je ne vous reconnais pas.

— Je suis ce grand garçon qui induisait les autres à faire le mal. C'est moi qui éteignis vos bougies le premier soir, vous rappelez-vous ? Jamais votre prière de ce soir-là ne sortira de ma mémoire. Du moment où vous dites : « Tu peux voir dans l'obscurité, » ma conscience fut saisie, et bien que je ne vous l'aie jamais fait connaître, je devins réellement un autre garçon. C'est à vous, après Dieu, que je dois ma joie actuelle et le bonheur dont ma vie est remplie. Je suis évangéliste dans la mission intérieure, et je suis heureux de pouvoir dépenser ma vie à annoncer les bonnes nouvelles de l'amour du Sauveur.

« Jette ton pain sur la surface des eaux, et après bien des jours tu le retrouveras. »

---

## Entretiens sur le livre de Josué

### IV. — LES ISRAÉLITES CAMPENT A GUILGAL.

#### (Chapitre V)

LA MÈRE. — Te rappelles-tu, Sophie, le nom du lieu où campèrent les Israélites après avoir passé le Jourdain ?

SOPHIE. — Oui, maman ; c'est Guilgal, et c'est là que Josué dressa les douze pierres prises du milieu du Jourdain,



LA MÈRE. — Guilgal est un mot qui signifie « roulement, » ou l'action de rouler, d'ôter de dessus quelque chose. Tu vois, dans la suite de notre chapitre, pourquoi on nomma ainsi cet endroit ; nous en reparlerons. Guilgal est un lieu important dans l'histoire d'Israël. Le camp des Israélites y resta établi durant la conquête du pays, et le tabernacle y demeura dressé jusqu'à son transport à Silo (1). C'est là qu'après chaque victoire, les Israélites revenaient comme au lieu qui leur rappelait, d'une manière vivante, la puissance miséricordieuse de l'Éternel qui les avait fait passer à travers le Jourdain, pour les introduire dans la terre promise. Le souvenir n'en fut pas perdu. Plus tard, ce fut un des endroits où le saint prophète Samuel venait chaque année pour juger le peuple. C'est là que Saül, établi roi sur Israël, devait aller pour offrir des sacrifices, là que la royauté fut renouvelée après la victoire de Saül sur les Ammonites. Mais, hélas ! c'est aussi à Guilgal que Saül se montra désobéissant et fut rejeté de Dieu (2). Plus tard encore, les prophètes parlent de Guilgal comme d'un lieu où les Israélites avaient établi l'idolâtrie, ainsi qu'ils l'avaient fait aussi à Béthel (3). Combien est triste, mon enfant, cette manifestation du mauvais cœur de l'homme, qui oublie et méprise les promesses et les délivrances de Dieu, en présence même de ce qui aurait dû toujours les lui rappeler !

SOPHIE. — C'est bien vrai, chère maman. Dieu est si bon ; nous ne devrions jamais l'oublier, mais au contraire toujours lui rendre grâces.

LA MÈRE. — Continuons maintenant notre cha-

(1) Josué XVIII, 1. — (2) 1 Samuel VII, 16; X, 8; XI, 14; XIII, 7-14; XV, 12-33. — (3) Osée IV, 15; IX, 15; XII, 12; Amos IV, 4; V, 5.

pitre. Est-ce que le passage du Jourdain par les Israélites resta inaperçu des Cananéens ?

SOPHIE. — Oh ! non, maman. Les rois amorrhéens et les rois cananéens l'apprirent et en furent frappés de crainte et entièrement découragés. Mais quelle différence y a-t-il, maman, entre les Amorrhéens et les Cananéens ?

LA MÈRE. — Les Amorrhéens étaient le plus considérable et le plus puissant des peuples cananéens. Ils descendaient du quatrième fils de Canaan (1), et s'étaient établis des deux côtés du Jourdain. Hog et Sihon, ces rois qu'Israël défit avant d'entrer en Canaan, étaient des Amorrhéens (2). C'est à cause de leur puissance que les Amorrhéens sont souvent nommés à part, et même leur nom sert à désigner quelquefois tous les Cananéens (3).

SOPHIE. — Je suis étonnée de voir que ces Cananéens n'aient rien fait pour empêcher les Israélites de passer le Jourdain. Ils les laissent tout tranquillement entrer dans leur pays.

LA MÈRE. — L'Éternel remplissait d'avance leur cœur de frayeur. Rappelle-toi ce que Rahab disait aux espions : « La terreur de votre nom nous a saisis, et tous les habitants du pays sont devenus lâches ; car nous avons entendu comment l'Éternel a mis à sec les eaux de la mer Rouge devant vous (4). » Déjà Moïse l'avait annoncé dans le cantique que lui et les enfants d'Israël chantèrent, après avoir traversé la mer Rouge : « Tous les habitants de Canaan se fondront ; la frayeur et l'épouvante tomberont sur eux : ils seront rendus stupides par la grandeur de ton bras (5). » Quarante années s'étaient passées ; les habitants de Canaan pouvaient

(1) Genèse X, 16. — (2) Josué II, 10. — (3) Genèse XV, 16.

(4) Josué II, 9, 10. — (5) Exode XV, 15, 16.

s'être rassurés. Ils pensaient peut-être que ce peuple errant dans le désert y serait consumé. Mais le voici qui arrive : toute une armée de guerriers. Les puissants rois Hog et Sihon n'ont pu les arrêter ; ils ont été détruits. Balak, roi de Moab, et les Madianites ont été passés au fil de l'épée. Le bruit de ces victoires a terrifié les Cananéens, et quand ce peuple, avec qui marche l'Éternel, se présente et s'apprête à passer le Jourdain, il n'y a dans les Cananéens ni force, ni courage, pour s'opposer à lui.

SOPHIE. — Chère maman, je comprends maintenant. Effrayés comme ils l'étaient, les Cananéens se tenaient derrière leurs hautes murailles, où ils se croyaient plus en sûreté.

LA MÈRE. — En te disant qu'un délai de quarante années avait encore été laissé aux Cananéens, avant que le jugement mérité tombât sur eux, je pensais à la longue patience de Dieu qui supporte le pécheur. Il en est ainsi du monde maintenant. L'apôtre Pierre parle de ceux qui, aux derniers jours, disent : « Où est la promesse de son avènement ? » et qui pensent que le jugement ne viendra pas, mais que toutes choses resteront toujours dans le même état. Mais le Seigneur ne tarde pas ; il accomplira sa promesse ; seulement il est patient, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance (1). Le jugement du monde approche avec toutes ses terreurs, comme autrefois celui des Cananéens. « Quand ils diront : Paix et sûreté, alors une ruine subite viendra sur eux (2). » Maintenant, dis-moi, Sophie : Est-ce que les enfants d'Israël marchèrent tout de suite contre les Cananéens pour se mettre en possession du pays ?

SOPHIE. — Non, maman. Josué, par l'ordre de

(1) 2 Pierre III, 4-10. — (2) 1 Thessaloniens V, 3.

l'Éternel, circonci tous ceux des enfants d'Israël qui étaient nés dans le désert pendant leur long voyage, et qui n'avaient pas été circoncis.

LA MÈRE. — Oui. Ce sont eux qui remplaçaient les désobéissants morts dans le désert. L'Éternel lui-même avait établi cette cérémonie de la circoncision, comme signe de son alliance perpétuelle avec Abraham et sa postérité (1). C'était la marque imprimée dans leur personne et montrant qu'ils étaient le peuple de Dieu, séparé de tous les autres. Les Juifs comprenaient bien cela. En parlant des autres nations, ils les appelaient des « incirconcis, » des gens en dehors de l'alliance de Dieu (2). Et si quelque étranger voulait faire partie du peuple d'Israël, il fallait qu'il fût circoncis. Un fils d'Israël qui se serait refusé à l'être devait être retranché du milieu du peuple.

SOPHIE. — Je comprends maintenant pourquoi les Israélites qui n'avaient pas été circoncis devaient l'être avant tout. Ils étaient encore comme les gens des autres nations, n'ayant pas le signe de l'alliance de l'Éternel sur eux, et par conséquent n'étaient pas propres à combattre les Cananéens, comme étant le peuple de l'Éternel.

LA MÈRE. — Tu as bien compris, Sophie. Ces Israélites portaient encore sur eux l'opprobre d'Égypte. Rien ne les distinguait des Égyptiens, du milieu desquels ils étaient sortis, si ce n'est que Dieu les avait épargnés. Voilà pourquoi, après que Josué eut accompli l'ordre de Dieu, l'Éternel dit : « Aujourd'hui j'ai roulé (ou enlevé) de dessus vous l'opprobre d'Égypte. » C'est comme si Dieu leur avait dit : Vous avez mis aujourd'hui de côté tout ce qui restait

(1) Genèse XVII, 7-14.

(2) 1 Samuel XVII, 26, 36; Actes XI, 3.

de l'Égypte et qui était un opprobre sur vous. Ils étaient maintenant dans l'alliance de l'Éternel, tout à Lui. Tu vois maintenant pourquoi ce lieu fut appelé Guilgal.

SOPHIE. — Oui, maman ; mais, maintenant, j'aimerais bien savoir si ce fait a une signification pour nous et quelle leçon nous en pouvons tirer ?

LA MÈRE. — L'apôtre Paul nous donne la réponse, mon enfant. Il écrivait aux Colossiens : « Vous êtes accomplis en lui, » c'est-à-dire en Christ, « en qui aussi vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'a pas été faite de main, dans le dépouillement du corps de la chair par la circoncision du Christ, étant ensevelis avec lui dans le baptême, dans lequel aussi vous avez été ressuscités ensemble par la foi en l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts (1). »

SOPHIE. — Mais, chère maman, que veut dire cette expression : le dépouillement du corps de la chair ?

LA MÈRE. — La chair, c'est notre mauvaise nature ; le corps de la chair signifie l'ensemble de tout ce qu'elle est et produit, pensées, volontés et sentiments, et tout cela n'est que péché.

SOPHIE. — Je comprends, chère maman, la chair c'est le méchant moi. Mais qu'est-ce que c'est que la circoncision du Christ ?

LA MÈRE. — C'est ce qui nous dépouille du corps de la chair, c'est-à-dire la mort et la résurrection de Christ, auxquelles nous avons part par la foi. La mort met fin à tout ; la mauvaise nature ne peut disparaître que par la mort. Le chrétien est mort avec Christ et ainsi dépouillé du corps de la chair ; mais, en croyant, il est aussi ressuscité avec Christ, il possède la vie de Christ. C'est là la circoncision qui

(1) Colossiens II, 10-12.

nous sépare de la chair et du péché, ainsi que du monde. Notre méchant moi trouve là sa fin et une nouvelle vie commence pour nous, une vie où nous pouvons jouir des bénédictions célestes et combattre les ennemis spirituels, les puissances de méchanceté.

SOPHIE. — Je crois comprendre, chère maman. En croyant au Seigneur Jésus, mort et ressuscité, c'est comme si j'étais morte aussi ; je ne sentirais plus de mauvaises pensées ; et étant ressuscitée, j'aurais des pensées comme celles de Christ (1).

LA MÈRE. — Oui, mon enfant.

SOPHIE. — Mais pourtant, maman, je crois au Seigneur Jésus, et il me vient encore de mauvaises pensées et de mauvais sentiments.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie, car notre mauvaise nature est toujours là, mais nous l'avons dépouillée ; elle n'a aucun droit sur nous. Nous devons lui dire, lorsque nous la sentons se remuer : Non, tu n'es plus moi ; je suis morte à ton égard, et j'ai une nouvelle vie en Christ. C'est Christ qui est ma vie, et je ne veux pas t'écouter. L'apôtre Paul à ce sujet nous dit : « Tenez-vous donc pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus, » et encore : « Mortifiez donc vos membres qui sont sur la terre (2), » et il montre que ces membres sont toutes les mauvaises choses qui viennent de la chair.

SOPHIE. — Merci, maman. Je suis heureuse de savoir qu'en croyant en Jésus, mon Sauveur, j'en ai fini avec ce méchant moi, et que je puis dire, quand il me vient encore une mauvaise pensée : Va-t'en, je n'ai rien à faire avec toi.

(1) Colossiens III, 1-4.

(2) Romains VI, 11 ; Colossiens III, 5.

LA MÈRE. — Veux-tu me dire maintenant quelle autre circonstance eut lieu après que le peuple eut été circoncis ?

SOPHIE. — Ils célébrèrent la Pâque.

LA MÈRE. — C'était le mémorial de leur délivrance du jugement, quand ils étaient encore en Égypte. Là, ils firent la Pâque dans la crainte et à la hâte, mais à Guilgal, c'est en paix. Ils l'avaient aussi célébrée au désert (1), au milieu des fatigues du voyage, maintenant c'est au lieu du repos. Jamais ils ne devaient oublier le sang de l'agneau pascal, la grâce de Dieu qui les avait sauvés du jugement. La Pâque devait toujours le leur rappeler.

SOPHIE. — C'est vrai, maman. Et sais-tu à quoi cela me fait penser ? C'est que nous devons toujours nous souvenir du Seigneur Jésus, qui nous a aimés et s'est livré pour nous (2).

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Les chrétiens ont aussi un mémorial des souffrances du Sauveur : c'est la Cène, où ils se souviennent de Lui et annoncent sa mort jusqu'à ce qu'il vienne (3).

SOPHIE. — Oui, maman ; mais dans le ciel aussi, nous nous rappellerons la mort du Seigneur, car les saints et les anges le voient là comme l'Agneau qui a été immolé (4). Oh ! j'aime tant à penser à cela, et j'aime ce verset de cantique :

Au milieu du trône  
Les tiens te verront,  
Aucune couronne  
Ne manque à ton front,  
Et tes mains percées  
Disent à la fois  
Les douleurs passées,  
L'amour de la croix.

(1) Nombres IX. — (2) Galates II, 20 ; Apocalypse I, 5.

(3) 1 Corinthiens XI, 23-26. — (4) Apocalypse V, 5-10, etc.

LA MÈRE. — La mort de notre précieux Sauveur est, en effet, le fondement de toutes les bénédictions dont nous jouissons maintenant et dont nous jouirons dans le ciel, et ce qui fait sortir la louange du fond de nos cœurs. Mais que firent encore les Israélites à Guilgal, après qu'ils eurent célébré la Pâque ?

SOPHIE. — Ils mangèrent du vieux blé du pays, des pains sans levain et du grain rôti.

LA MÈRE. — Ce n'était pas cette nourriture de l'Égypte qu'autrefois ils avaient regrettée, ni celle du désert venue du ciel, preuve des soins que Dieu prenait d'eux et que, cependant, ils avaient une fois méprisée (1). C'était la nourriture produite par le bon pays où Dieu les avait amenés.

SOPHIE. — Je me rappelle avoir lu que c'étaient les grains nouveaux que l'on faisait rôti.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Tout ce qui était dans le pays leur appartenait. Quant aux pains sans levain, ils avaient à en manger durant sept jours après la Pâque. C'est ainsi, mon enfant, que le chrétien, par la foi, se nourrit des choses célestes qui le fortifient et lui donnent de pouvoir combattre avec courage. Il pense à Christ, le Fils unique dans le sein du Père, dans la gloire divine, avant la fondation du monde ; à Christ, le Fils de Dieu, qui l'a aimé et qui est mort pour lui ; à Christ, maintenant dans la gloire comme homme et notre grand sacrificeur ; à Christ, qui va venir pour nous prendre afin que nous soyons toujours avec Lui. Tout ce qu'est Christ et tout ce qu'il a est à nous. Et le chrétien se nourrit aussi de ce pain sans levain qui représente Christ dans sa pureté sans tache, et il marche lui-même dans cette pureté.

(1) Nombres XI, 6; XXI, 5.



SOPHIE. — Et la manne le représente aussi, n'est-ce pas, maman ? C'était le pain qui descendait du ciel, et Jésus a dit en parlant de lui-même : « Mon Père vous donne le vrai pain du ciel (1). »

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Pour les Israélites arrivés en Canaan, la manne avait cessé, le désert avait pris fin. Pour nous, mon enfant, tout en ayant la jouissance des biens célestes en Christ, nous sommes dans le désert de ce monde (2) quant à nos circonstances extérieures. Les soins constants de Dieu nous y sont nécessaires, et sa bonté pourvoit sans cesse à tout.

SOPHIE. — Alors, chère maman, comment la manne qui tombait dans le désert représente-t-elle Jésus ?

LA MÈRE. — Nous avons besoin de Jésus au milieu des circonstances que nous rencontrons ici-bas, mon enfant. Il faut nous rappeler que ce précieux Sauveur a marché ici-bas à travers ce même monde où nous sommes. Il y a montré sa patience, sa douceur, son humilité, son amour, sa dépendance de son Père. En pensant à ce qu'il a été dans sa vie terrestre, nous sommes encouragés et soutenus, et de plus nous avons en Lui le divin Modèle pour notre marche ici-bas. C'est ainsi qu'il est la manne dont notre âme est nourrie. Bientôt le désert prendra fin pour nous, mais les lieux célestes dureront toujours. Nous y entrerons non plus par la foi, mais en réalité, dans des corps glorieux, et nous nous nourrirons de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu (3). C'est encore notre précieux Sauveur.

SOPHIE. — Il y a encore une chose qui nous est racontée dans ce chapitre, chère maman. C'est la rencontre que fait Josué d'un homme avec une épée nue à la main.

(1) Jean VI, 32. — (2) Jean XVII, 15. — (3) Apocalypse II, 7.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, mais nous en parlerons la prochaine fois.

---

## L'Église ou l'Assemblée

### III. — LES PREMIÈRES PRÉDICATIONS

Nous avons vu, mes enfants, comment l'Église commença par la descente du Saint-Esprit sur les apôtres et les disciples qui étaient rassemblés à Jérusalem. Dieu avait maintenant sur la terre une habitation formée de pierres vivantes, un temple où il était présent.

Mais l'Église ainsi fondée ne devait pas se limiter à ces quelques personnes. Le Seigneur Jésus avait dit, en parlant du Saint-Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui : « Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein, » c'est-à-dire qu'après avoir été bénis, eux-mêmes répandraient la bénédiction. Quel privilège, mes enfants, de devenir comme des canaux qui communiquent la grâce de Dieu. Chacun de vous, si jeune soit-il, peut jouir de ce privilège s'il croit en Jésus. Rappelez-vous l'histoire de la petite Anna, que je vous ai racontée il y a quelque temps (1).

Le Seigneur voulait que les disciples fussent ces canaux de bénédiction, des ouvriers pour édifier l'Église. Aussi, avant de remonter au ciel, il leur avait commandé de prêcher la repentance et la rémission des péchés en son nom, à toutes les nations en commençant par Jérusalem. Il envoyait d'abord le message de la grâce à ce méchant peuple

(1) Voir le numéro de février, page 37.

qui l'avait rejeté et crucifié. Quel amour et quelle patience il y a dans son cœur !

Voici comment eut lieu la première prédication. Vous vous rappelez ce qui accompagna la descente du Saint-Esprit sur les disciples. Une puissance merveilleuse les remplit, leur donnant l'intelligence des choses de Dieu et la faculté de les exprimer en diverses langues. Le Seigneur avait dit à ses apôtres : « Le Saint-Esprit venant en vous, vous serez mes témoins à Jérusalem, et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'au bout de la terre. » Ils ne pouvaient donc cacher ce qu'ils avaient reçu, et le bruit de cet événement extraordinaire se répandit bientôt. Comme je vous l'ai dit, une multitude de Juifs, hommes pieux, étaient venus de tous pays pour célébrer la fête de la Pentecôte. A l'ouïe de ce qui arrivait, ils s'assemblèrent, ainsi que ceux qui habitaient Jérusalem, pour entendre les apôtres et les disciples, et ils furent frappés de surprise en voyant ces hommes illettrés parler en diverses langues des choses magnifiques de Dieu.

L'effet produit ne fut pas le même chez tous. Les uns, ceux sans doute qui comprenaient les langues, s'étonnaient et se demandaient : Que veut dire ceci ? tandis que d'autres, peut-être les habitants de Jérusalem qui n'avaient pas cru Jésus, ne comprenant pas les apôtres et les disciples, se moquaient d'eux et, remplis de cette malveillance qui leur avait fait dire autrefois de Jésus qu'il était possédé du démon, ils accusaient les serviteurs de Christ d'être ivres.

Alors Pierre, dans la puissance du Saint-Esprit, s'adressa d'abord aux moqueurs. Il leur dit que ces merveilles dont ils étaient témoins, étaient l'accomplissement d'une prophétie de Joël concernant les derniers jours. Dieu avait dit par ce prophète : « Je répandrai mon Esprit, avant que vienne la grande

et éclatante journée du Seigneur. » Cette journée, mes enfants, est celle du terrible jugement qui doit frapper la terre, mais avant qu'elle vint pour les Juifs incrédules, Dieu leur faisait entendre la parole de grâce, par la bouche de Pierre : « Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. »

Après cela, Pierre s'adressa à tous et leur annonça Jésus. La vie sainte et pure du Sauveur, remplie d'actes et de miracles d'amour, avait été bien connue parmi les Juifs comme étant approuvée de Dieu. Et cependant, leur dit Pierre avec hardiesse, « vous l'avez cloué à une croix et vous l'avez fait périr par la main d'hommes iniques. » Puis il leur déclare que Dieu l'avait fait sortir du tombeau et qu'eux, les apôtres, l'avaient vu ressuscité, comme les Écritures l'annonçaient du Messie. Ensuite, Dieu l'avait exalté dans le ciel et fait asseoir à sa droite, mettant ainsi sur Jésus le sceau de son approbation, et c'était du ciel que Jésus avait envoyé le Saint-Esprit qui accomplissait les merveilles dont les Juifs étaient témoins. Pierre termine son discours en disant : « Que toute la maison d'Israël sache donc certainement que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié. » Il place ainsi sur leur conscience le crime affreux dont ils s'étaient rendus coupables, en rejetant et mettant à mort Celui que Dieu avait envoyé vers eux dans son amour. Quel courage chez Pierre, n'est-ce pas ? Quelle différence avec ce Pierre qui, peu de jours auparavant, avait trois fois renié son Maître ! C'était l'Esprit Saint qui lui donnait cette hardiesse et qui vous donnera aussi, mes enfants, la force de confesser Jésus.

Le même Esprit agit avec puissance dans les cœurs d'un grand nombre de ceux qui écoutaient. Ils virent toute la grandeur du péché qu'ils avaient commis en rejetant Jésus. Ils se sentirent perdus

et, le cœur rempli de douleur, ils s'écrièrent : « Que ferons-nous ? » Dieu, mes enfants, ne laisse jamais un pareil cri sans réponse. Le même Jésus qu'ils avaient crucifié, était celui vers lequel ils devaient se tourner pour être sauvés, et Pierre leur dit : « Repentez-vous, » c'est-à-dire, convertissez-vous, tournez-vous vers Jésus, « et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ en rémission des péchés. » Être baptisé au nom de Jésus, c'était déclarer que l'on croyait en Lui et que l'on s'attachait à sa personne, et alors on recevait la rémission ou le pardon de ses péchés. Et il en est de même aujourd'hui, mes enfants. C'est par Jésus, en croyant en Lui, que l'on est pardonné.

Mais Pierre annonce quelque chose de plus à ceux qui croiraient. « Vous recevrez, » dit-il, « le don du Saint-Esprit. » Ainsi, mes enfants, lorsqu'on se repent de ses péchés et que l'on croit au Seigneur Jésus, Dieu nous pardonne et, de plus, met son Esprit en nous ; on fait alors partie de l'Église de Christ, de l'Assemblée de Dieu. Pierre pressa ses auditeurs, les conjurant de croire en Jésus, et de se séparer aussi du peuple juif incrédule et pervers sur lequel le jugement allait tomber. Et quel fut le résultat ? Bien grand et bien beau, mes enfants. Trois mille personnes crurent et furent baptisées ; elles reçurent le Saint-Esprit et furent ajoutées à l'Église. Il en est de même aujourd'hui. Quand quelqu'un, grande personne ou enfant, croit en Jésus et reçoit le Saint-Esprit, il est séparé du monde et ajouté à l'Église du Dieu vivant. Ne désirez-vous pas que ce soit votre cas, mon cher enfant ?

Ainsi Pierre ouvrit aux Juifs les portes du royaume des cieux. L'œuvre de grâce continua à s'étendre par le moyen des apôtres qui accomplissaient beaucoup de miracles et de prodiges, et aussi par la

vue de la vie sainte des premiers chrétiens. « Le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés. »

Bientôt Dieu, dans sa grâce, fit adresser un nouvel appel à la nation juive. Voici quelle en fut l'occasion. Les premiers chrétiens, mes enfants, sortis du milieu des Juifs, suivaient encore toutes les ordonnances de la loi. Ainsi, ils étaient assidus à se rendre au temple, qu'ils regardaient toujours comme la maison de Dieu. Comme les apôtres Pierre et Jean y allaient un jour ensemble, à l'heure de la prière, ils guérèrent, au nom du Seigneur Jésus, un homme qui était boiteux dès sa naissance. Tout le peuple le connaissait, car, chaque jour on l'apportait à la principale porte du temple, où il demandait l'aumône à ceux qui entraient. Quelle surprise pour tout le monde, quand on vit cet impotent tout à coup guéri, entrer avec les apôtres dans le temple, marchant, sautant, et louant Dieu ! La foule, remplie d'admiration, accourut et entourra Pierre et Jean. C'était dans ce même portique de Salomon que Jésus, durant sa vie sur la terre, avait parlé aux Juifs de ses brebis, de la vie éternelle qu'il donne, et de son Père avec lequel il est un. Les Juifs alors avaient voulu le lapider. Ils ne croyaient pas en Lui. Maintenant, en ce même lieu, la puissance du nom de Jésus venait de se manifester, et la foule étonnée entourait les apôtres. Mais, mes enfants, les serviteurs de Dieu ne désirent pas que l'attention se porte sur eux, ils ont à cœur que les regards des pécheurs se tournent vers Celui qui seul peut sauver et à qui appartient toute gloire. Aussi Pierre se hâte-t-il de dire au peuple que ce n'est ni leur puissance, à lui et à Jean, ni leur piété, qui avait guéri cet homme, mais la puissance du nom de Jésus auquel ils croyaient. Ce Jésus, dit-il aux

Juifs, est le serviteur de Dieu, le Saint et le Juste que vous avez livré et renié ; c'est le Prince de la vie que vous avez mis à mort. Mais Dieu l'a ressuscité et placé dans la gloire, et c'est par la foi en Lui que cet homme a été guéri.

Vous voyez, mes enfants, que c'est vers Jésus que Pierre cherche à tourner les cœurs de ceux qui l'écoutent. Aussi, après leur avoir montré leur crime, il les exhorte à se repentir et à se convertir, pour que leurs péchés soient effacés. Et il leur annonce qu'en le faisant, ils jouiraient des bénédictions promises à Abraham leur père, et renouvelées par tous les prophètes, mais que le jugement tomberait sur quiconque n'écouterait pas Jésus, que Dieu avait envoyé pour les bénir et les retirer de leurs méchancelés.

L'effet produit par ces paroles fut bien merveilleux. Un grand nombre crurent et se tournèrent vers Jésus. Cinq mille personnes furent ajoutées à l'assemblée. Vous voyez comment l'édifice grandissait. Puisse chacun de vous, mes enfants, croire aussi en ce Jésus, venu du ciel pour vous bénir et vous retirer de votre méchancelé, et vous aurez le bonheur d'être ajoutés, comme des pierres vivantes, à ce temple saint qui s'élève dans le Seigneur.

---

Tournez-vous vers moi, et soyez sauvés, vous tous les bouts de la terre. (Ésaïe XLV, 22.)

Ce verset renferme la plus grande bénédiction qui puisse être donnée, savoir :

### LE SALUT.

Elle est pour le plus grand nombre possible :

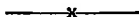
TOUS LES BOUTS DE LA TERRE.

Elle est donnée sous la condition la plus simple :

TOURNEZ-VOUS VERS MOI.

Elle est basée sur l'autorité la plus solide :

LA PAROLE DE DIEU.



### Jésus seul.

Comme autrefois Marie au bourg de Béthanie,  
 Je ne vois pour mon cœur,  
 Dans ce monde agité, d'autre place bénie,  
 Qu'à tes pieds, mon Sauveur !

Ah ! longtemps j'ai cherché sur cette pauvre terre  
 Un durable bonheur ;  
 La vérité n'y montre, en son miroir austère,  
 Que tristesse et douleur.

Mon âme s'est lassée et bien souvent meurtrie  
 En d'impuissants combats,  
 Qui la laissaient sans force, abattue, assombrie,  
 Sans espoir ici-bas.

Mais tu m'as rencontré, Jésus ! Ta paix profonde  
 Est descendue en moi.  
 J'ai connu ton amour, et depuis, dans ce monde,  
 Qui voudrais-je que Toi ?

Près de toi demeurer, te contempler, t'entendre,  
 Et suivre tous tes pas,  
 Voilà le vrai bonheur : ô Sauveur humble et tendre !  
 Toi seul ne manques pas.





## Entretiens sur le livre de Josué

### V. — JÉRICHO.

(Chapitre VI.)

LA MÈRE. — Tu te rappelles, Sophie, que nous n'avions rien dit de la fin du chapitre V.

SOPHIE. — Oui, maman. Il y est parlé de la rencontre que fit Josué d'un homme avec une épée nue en sa main. Josué va courageusement vers lui, et lui demande d'abord : « Es-tu pour nous ou pour nos ennemis ? »

LA MÈRE. — Il était bien important pour Josué de savoir à qui il avait à faire, sur cette terre occupée par les ennemis ; et si un homme venait dans l'attitude du combat, il ne pouvait pas y avoir pour lui de neutralité entre les Israélites et les Cananéens, entre l'Éternel et Satan. Il fallait être pour l'un ou pour l'autre. Il en est de même aujourd'hui, Sophie. Il faut être pour Christ, sans cela on est contre Lui (1). Mais que répond cet homme à Josué ?

SOPHIE. — Il lui dit qu'il est venu comme chef de l'armée de l'Éternel. Cette armée, c'étaient les Israélites, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, ils étaient enrôlés pour combattre contre les ennemis de l'Éternel.

SOPHIE. — Je pense, maman, que nous aussi, nous sommes comme des soldats qui combattons pour le Seigneur Jésus, mais c'est contre le mal, et non pas contre des hommes comme les Israélites.

LA MÈRE. — Tu as raison, mon enfant. L'apôtre Paul dit en écrivant aux Éphésiens : « Notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre la

(1) Luc XI, 23.

puissance spirituelle de méchanceté (1) ; » et ensuite, il exhorte les chrétiens à revêtir l'armure de Dieu pour le combat.

SOPHIE. — Je croyais que c'était Josué qui était le chef des Israélites.

LA MÈRE. — Et tu as raison. Il était le chef visible du peuple, mais il y avait au-dessus de Josué un chef invisible qui se montre à lui au moment où le combat va s'engager, afin de le fortifier, et Josué le reconnaît dès qu'il s'est nommé.

SOPHIE. — Qui était-ce donc, chère maman ?

LA MÈRE. — Ne vois-tu pas ce que fait Josué dès qu'il a entendu la réponse de cet homme, et quel nom il lui donne ?

SOPHIE. — Oui, maman ; il se prosterne devant lui, et l'appelle son Seigneur, en lui demandant ses ordres. Je crois comprendre maintenant ; c'était l'Éternel lui-même, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — En effet, Sophie. L'Éternel apparaissait ainsi d'une manière mystérieuse, sous le nom de l'Ange de l'Éternel, l'Ange en qui Dieu avait mis son nom (2). Te rappelles-tu ce qui arriva à Moïse dans le désert, avant qu'il allât délivrer les enfants d'Israël ?

SOPHIE. — Il vit un buisson tout en feu et qui ne se consumait pas, et Dieu était dans ce buisson (3).

LA MÈRE. — Si tu lis avec soin le chapitre où cette grande vision est rapportée, tu verras qu'il est dit : « L'Ange de l'Éternel lui apparut dans une flamme de feu, » mais plus loin cet Ange est appelé l'Éternel et Dieu. « L'Éternel vit que Moïse s'était détourné et Dieu l'appela... et lui dit : Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham. » Et il en est ainsi dans

(1) Éphésiens VI, 10-13. Voyez aussi 2 Corinthiens X, 3-5.

(2) Exode XXIII, 21. — (3) Exode III.

tout le chapitre. « Dieu dit à Moïse : Je suis celui qui suis... va, dis aux enfants d'Israël : L'Éternel, le Dieu de vos pères, m'est apparu. » Eh bien, Sophie, l'Éternel qui apparaissait à Moïse et l'envoyait délivrer son peuple, se présente maintenant à Josué, comme le chef suprême de l'armée des enfants d'Israël pour les conduire et les mener à la victoire. Josué était le chef visible, et l'Éternel le chef invisible qui était avec lui et dont il avait à recevoir les ordres. Quel encouragement pour Josué et tout Israël ! Dieu donne à Josué la confirmation visible de ce qu'il lui avait promis : « Je serai avec toi. » Et nous, Sophie, pour nous conduire et nous fortifier dans nos luttes (1), nous avons à notre tête Jésus qui a vaincu le monde (2).

SOPHIE. — Je voudrais encore te demander pourquoi Josué devait ôter ses sandales de ses pieds ?

LA MÈRE. — Parce que le lieu où il se tenait était saint, et ce qui le rendait tel c'était la présence du Dieu saint, qui ne peut voir le mal (3). Pour s'approcher de Lui, il faut qu'il n'y ait aucune souillure en nous. Aux sandales s'attachaient la boue, la poussière et les impuretés du chemin — il fallait les ôter comme signe que l'on n'apportait rien d'impur devant Dieu ; mais tu comprends que c'est dans le cœur et la vie qu'il ne doit y avoir rien d'impur.

SOPHIE. — Oui, maman. Puisque le peuple d'Israël avait à sa tête l'Éternel, le Dieu de sainteté, il devait rejeter tout mal. Et il nous est aussi recommandé d'être saints.

LA MÈRE. — En effet, mon enfant. L'apôtre Pierre nous dit : « Comme celui qui vous a appelés est

(1) Josué I, 5.

(2) Jean XVI, 33. Voyez aussi Hébreux XII, 2.

(3) 1 Jean I, 5 ; Habacuc I, 13.

saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite. (1) » Maintenant que le chef de l'armée était venu, l'armée des Israélites pouvait marcher en avant. Mais un terrible obstacle se dressait tout d'abord devant eux. Sais-tu lequel ?

SOPHIE. — Je pense que tu veux parler de Jéricho, maman. Le peuple de cette ville se tenait soigneusement renfermé derrière ses murailles, et il fallait d'abord les renverser. Mais ce n'était pas difficile pour l'Éternel.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Si les Israélites avaient été seuls, livrés à leurs propres ressources, il aurait fallu qu'ils entreprissent un siège long et fatigant, et dont l'issue était incertaine. Avec l'Éternel pour leur chef, cela n'était pas à craindre ; le succès était certain, les moyens étaient entre ses mains. Dieu commence par dire à Josué : « J'ai livré entre les mains Jéricho, et son roi, et ses vaillants hommes. » La victoire est assurée d'avance. Ni les hautes murailles de la ville, ni l'habileté de son roi, ni le courage et la force de ses guerriers ne pourront sauver Jéricho. Oh ! mon enfant, quel bonheur d'avoir Dieu pour nous et avec nous ! Qui sera contre nous (2) ? Toutes les difficultés que le diable place devant nous, toutes ses ruses et toute sa puissance ne peuvent rien contre le chrétien. En toutes choses, « nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés (3). » Et quant aux moyens de s'emparer de Jéricho, Dieu ordonne-t-il aux Israélites de préparer des machines de guerre, de construire des tours, et d'employer ce qui alors était d'usage dans les sièges ?

SOPHIE. — Oh ! non, maman. Les Israélites de-

(1) Pierre I, 15.

(2) Romains VIII, 31, 37. — (3) Romains VIII, 37.

vaient faire pendant six jours, une fois par jour, le tour de la ville, et le septième jour, ils devaient le faire sept fois, et à la septième fois pousser de grands cris, et la muraille de Jéricho tomberait.

LA MÈRE. — Que penses-tu de ce moyen, Sophie ?

SOPHIE. — Je pense, maman, qu'il devait montrer clairement que tout venait directement de Dieu.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant, et cela afin que les Israélites vissent bien quelle était sa puissance et qu'ils n'avaient point à se glorifier. Nous avons là un bel exemple de ce que l'apôtre dit : « Dieu a choisi les choses folles du monde pour couvrir de honte les sages, et les choses faibles pour couvrir de honte les fortes, et les choses viles du monde et celles qui sont méprisées et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont, en sorte que nulle chair ne se glorifie devant Dieu, » « afin que l'excellence de la puissance soit de Dieu (1). » Cela devait, en effet, sembler bien insensé de s'attendre à voir tomber des murailles en tournant autour, c'était bien une chose qui n'était pas et qui devait annuler une chose qui était. Mais, Sophie, tu as oublié de me dire avec qui étaient les hommes de guerre qui devaient faire le tour de la ville.

SOPHIE. — Je crois savoir ce que tu veux dire, maman. L'arche était au milieu de l'armée, et sept sacrificateurs sonnant de la trompette marchaient devant l'arche.

LA MÈRE. — C'est bien cela. L'arche était le trône de Dieu, le signe de sa présence au milieu de l'armée des siens. C'était là leur force, si les moyens ne semblaient rien aux yeux du monde. Et quelle est notre force à nous au milieu du monde et dans le

(1) 1 Corinthiens I, 27-29 ; 2 Corinthiens IV, 7.

combat contre Satan ? C'est que Jésus est avec nous, et que sa force s'accomplit dans notre infirmité. Plus nous nous sentons faibles et impuissants, plus, en regardant au Seigneur, nous sommes forts (1). Ensuite, les sacrificateurs sonnait de la trompette devant l'arche proclamaient, pour ainsi dire, la gloire et la puissance de l'Éternel. Nous aussi, nous avons à annoncer les vertus de celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière (2). C'est donc là ce que les Israélites devaient faire pour prendre la ville. Mais qu'est-ce que cela demandait d'eux ?

SOPHIE. — Je pense, maman, qu'ils avaient à croire Dieu, car jamais muraille n'était tombée par un semblable moyen, et cela devait leur sembler bien étrange.

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie ; aussi est-il écrit : « Par la foi, les murs de Jéricho tombèrent (3). » Et pour nous, il est dit : « La victoire par laquelle le monde est vaincu, c'est notre foi (4). » La foi ne raisonne pas, elle compte sur Dieu, s'attend à Dieu, obéit à Dieu, et la conséquence c'est la victoire. Les Israélites firent de point en point ce que Dieu avait dit, se levant de bon matin, faisant le tour de la ville, sans pousser un cri, puis rentrant paisiblement dans le camp. Peut-être, du haut de leurs murailles, ceux de Jéricho les insultaient-ils, les raillaient-ils ; n'importe, les Israélites continuaient sans dire un mot.

SOPHIE. — Cela devait leur paraître long, ne penses-tu pas, chère maman ?

LA MÈRE. — Peut-être bien, mon enfant. Il y avait là une épreuve de patience. Dieu aurait pu faire tomber tout de suite les murailles de Jéricho, mais

(1) 2 Corinthiens XI, 9, 10 ; Philippiens IV, 13.

(2) 1 Pierre II, 9. — (3) Hébreux XI, 30. — (4) 1 Jean V, 4.

il voulait exercer la foi, l'obéissance et la patience de son peuple. C'est à quoi nous sommes appelés aussi dans nos combats sur la terre. L'apôtre dit : « L'épreuve de votre foi produit la patience ; mais que la patience ait son œuvre parfaite, afin que vous soyez parfaits et accomplis, ne manquant de rien (1). » Comme les Israélites, il nous faut attendre le moment fixé de Dieu pour la fin de l'épreuve de la foi.

SOPHIE. — Tu me disais, maman, que les habitants de Jéricho se moquaient peut-être des Israélites. Ils devaient, en tout cas, être bien surpris et se demander à quoi cela aboutirait. Ils s'étaient sans doute attendus à être assiégés autrement.

LA MÈRE. — Le monde, en effet, ne comprend pas la marche des enfants de Dieu, quand ils sont fidèles. « Le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu (2). » Le monde et trop souvent les chrétiens, malheureusement, cherchent pour réussir des moyens humains. La prière, la foi, la dépendance de Dieu, sont des choses inconnues au monde. Mais je pense que, tout en se moquant peut-être des Israélites, les habitants de Jéricho ne laissaient pas d'être inquiets. De même le monde d'à présent marche vers le jugement ; tout semble paisible, bien qu'une vague inquiétude remplisse beaucoup de cœurs, et tout d'un coup, la ruine surviendra. C'est ce qui eut lieu pour Jéricho. Que faisaient chaque jour les Israélites, après avoir fait le tour des murailles ?

SOPHIE. — Ils rentraient dans le camp et se tenaient tranquilles. Ils étaient sans inquiétude, eux ; ils savaient que Dieu était avec eux et que tout irait bien.

LA MÈRE. — En effet, Sophie, et c'est la précieuse assurance des enfants de Dieu. Mais le septième jour arriva. Les habitants de Jéricho virent, comme

(1) Jacques I, 3, 4. — (2) 1 Jean III, 1.



les autres jours, les Israélites se lever de grand matin et faire le tour de leurs murailles dans un silence interrompu seulement par le son éclatant des trompettes. Mais, cette fois, au lieu de rentrer, que font-ils ?



SOPHIE. — Ils recommencent jusqu'à sept fois, maman. Et après le septième tour, sur l'ordre de Josué, cette multitude de guerriers pousse de grands cris et les murailles s'écroulèrent comme l'Éternel l'avait dit. Quel effroi dut saisir ce malheureux peuple !

LA MÈRE. — Oui, le jugement était tombé sur la race coupable, et l'armée de l'Éternel voyait la réponse à sa foi. Les Israélites n'avaient fait qu'obéir, et, sans effort de leur part, la ville était prise. On voyait bien que la puissance seule de Dieu avait agi. Toute la gloire revenait à l'Éternel. Il en sera ainsi pour tous ceux qui s'attendent à Dieu. — Maintenant, il y a encore deux choses importantes dans notre chapitre. Peux-tu me les dire ?

SOPHIE. — Je pense, maman, que l'une de ces choses, c'est que Rahab fut épargnée.

LA MÈRE. — Oui ; Rahab avait eu foi en l'Éternel ; elle s'était rangée du côté de son peuple et avait sauvé la vie aux espions ; elle avait mis le signe du salut à sa maison, et maintenant, au milieu de la destruction qui frappe tous les autres habitants de Jéricho, elle est sauvée. « Par la foi, » dit l'Écriture, « Rahab, la prostituée, ne périt pas avec ceux qui n'ont pas cru, ayant reçu les espions en paix (1). » Tandis que tous les autres, à Jéricho, étaient dans une attente inquiète de ce qui allait arriver, elle, qui voyait de sa maison (2) les Israélites faire le tour des murailles, était calme et attendait patiemment la délivrance. Et Dieu répondit à sa foi comme à celle des Israélites.

SOPHIE. — Maman, ce que tu viens de dire me

(1) Hébreux XI, 31.

(2) Sa maison était sur la muraille avec une fenêtre donnant en dehors. (Chapitre II, 15.)

rappelle un passage où le Seigneur Jésus parle à ses disciples des signes qui précéderont sa venue. Je veux chercher ce passage et te le lire. Le voici : « Sur la terre une angoisse des nations en perplexité devant le grand bruit de la mer et des flots, les hommes rendant l'âme de peur et à cause de l'attente des choses qui viennent sur toute la terre habitée. » Et ensuite, il dit : « Quand ces choses commenceront à arriver, regardez en haut, et levez vos têtes, parce que votre rédemption approche (1). » Il me semble qu'il devait en être ainsi de Rahab.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; pour nous, nous attendons tranquillement le Seigneur venant du ciel pour nous conduire dans la maison du Père (2). Mais pour revenir à Rahab, nous voyons que Dieu répondit magnifiquement à sa foi. Non seulement elle fut sauvée de la mort, mais elle fut reçue dans le peuple de Dieu, épousa Salmon, fils de Naasson, le prince de la tribu de Juda, et eut l'honneur insigne, elle, une pauvre Cananéenne, d'être une des ancêtres du Sauveur (3). Telle est la grâce souveraine de Dieu, mon enfant. Elle sauve le plus vil des pécheurs qui croit, l'introduit dans la famille de Dieu, et lui donne une place avec Christ dans le paradis de Dieu (4).

SOPHIE. — C'est bien merveilleux, chère maman. Quel bonheur pour nous ! Mais quelle est la seconde chose dont tu parlais ?

LA MÈRE. — Josué ne dit-il pas quelque chose au peuple au sujet de Jéricho ?

SOPHIE. — Ah ! oui, maman. Elle était mise en in-

(1) Luc XXI, 25-28. — (2) 1 Thessaloniens I, 10 ; Jean XIV, 2, 3 ; Philippiens III, 20.

(3) Ruth IV, 20, 21 ; Matthieu I, 4, 5 ; 1 Chroniques II, 11 ; Nombres II, 3.

(4) Éphésiens II, 1-7 ; Jean I, 12, 13 ; Luc XXIII, 43.

terdit (ou bien devait être anathème). Cela voulait dire, n'est-ce pas, que tout devait être détruit ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; tout devait être détruit comme étant une chose maudite. L'argent et l'or, les vases d'airain et de fer seuls devaient être mis à part et consacrés à l'Éternel, à qui appartiennent toutes choses et qui en dispose selon sa volonté. Mais pour les Israélites, il leur était absolument défendu de prendre quoi que ce fût de ce qui était anathème. Cela les aurait rendus eux-mêmes anathème, et Dieu n'aurait plus pu les bénir. C'était une nouvelle épreuve de leur obéissance. Il en est ainsi de nous, ma chère enfant. Nous avons à nous garder avec soin dans le monde de tout ce que Dieu condamne et qui pourrait nous souiller. L'apôtre Paul dit : « Sortez du milieu d'eux, et soyez séparés, dit le Seigneur, et ne touchez pas à ce qui est impur, et moi, je vous recevrai (1). » L'apôtre Jean exhorte aussi les jeunes gens en ces termes : « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui (2). » Et Jacques dit aux chrétiens de se conserver purs du monde (3). C'est ce que faisait Abraham, qui ne voulait rien accepter du roi de Sodomé (4). Mais que devint Jéricho ?

SOPHIE. — Elle fut brûlée et entièrement détruite.

LA MÈRE. — Oui ; et Josué prononça une malédiction sur l'homme qui voudrait la rebâtir. Car ce que le juste jugement de Dieu a frappé, l'homme ne doit pas le relever.

SOPHIE. — Mais Jéricho fut rebâtie, n'est-ce pas, maman ? Il en est parlé dans les évangiles, et c'est là que le Seigneur rencontra Zachée.

(1) 2 Corinthiens VI, 17. — (2) 1 Jean II, 15.

(3) Jacques I, 27. — (4) Genèse XIV, 21-23.

LA MÈRE. — En effet, Sophie. Les hommes incrédules ne tiennent pas compte des paroles de Dieu, mais ils en porteront les conséquences. Du temps du méchant roi Achab, il y eut un homme qui méprisa la malédiction prononcée par Josué, au nom de l'Éternel, et rebâtit Jéricho, mais il subit le châtement annoncé (1). Il y aurait encore bien des choses intéressantes dans l'histoire de Jéricho, mais nous devons terminer ici notre entretien.

---

## L'Église ou l'Assemblée

### IV. — LES PREMIÈRES PERSÉCUTIONS.

Nous avons vu, mes enfants, comment l'Église s'accroissait rapidement à Jérusalem. Des multitudes croyaient en Jésus et étaient sauvées. Mais c'est ce que Satan, l'ennemi de Dieu et des hommes, ne peut souffrir ; et pour s'y opposer, il souleva contre les apôtres la haine des chefs du peuple juif. Le Seigneur Jésus, avant de quitter ses disciples, les avait avertis, que, de même que Lui avait été haï et persécuté dans le monde, eux le seraient aussi à cause de son nom. C'est à quoi, mes enfants, tout fidèle chrétien doit s'attendre.

Le capitaine du temple, les sacrificateurs et les sadducéens survinrent, pendant que Pierre et Jean parlaient au peuple, et les jetèrent en prison. Pour quelle raison ? Quel mal avaient-ils fait ? Aucun, mais les apôtres annonçaient la résurrection d'entre les morts par Jésus et, vous le savez, les sadducéens,

(1) 1 Rois XVI, 34.

au contraire, disaient qu'il n'y avait pas de résurrection. C'étaient des gens comme il y en a tant de nos jours, qui affirment qu'avec cette vie tout est fini et qu'ainsi l'homme n'est pas plus que les bêtes qui périssent. Quelle triste chose de voir les sacrificateurs, les chefs religieux du peuple, s'associer à de telles gens. C'est qu'ils haïssaient le nom de Jésus.

Dieu se servit de l'aveuglement même des chefs du peuple, pour que les apôtres pussent rendre solennellement témoignage au Seigneur Jésus devant eux. Après les avoir gardés toute la nuit en prison, les chefs, les anciens, les savants scribes, les principaux sacrificateurs, s'assemblèrent et se firent amener Pierre et Jean. Quelle assemblée imposante ! N'auriez-vous pas été intimidés de paraître devant elle ? Et Pierre et Jean, des pêcheurs, des hommes du commun et sans éducation, n'auront-ils pas peur ? Oseront-ils ouvrir la bouche ? Certainement. Ils ne craignent rien, car le Seigneur, pour qui ils souffrent, est avec eux par son Esprit, et avec Jésus on n'a pas peur devant quelque ennemi que ce soit. Pierre et Jean se rappelaient les paroles de leur cher Maître, lorsqu'il leur disait : « Quand on vous mènera devant les synagogues et les magistrats et les autorités, ne soyez pas en souci comment, ou quelle chose vous répondrez, ou de ce que vous direz ; car le Saint-Esprit vous enseignera à l'heure même ce qu'il faudra dire. Je vous donnerai une bouche et une sagesse à laquelle tous vos adversaires ne pourront répondre ni résister. »

Pierre et Jean firent l'expérience de la fidélité du Seigneur. On leur demandait en quel nom ils avaient guéri l'impotent, et Pierre, rempli du Saint-Esprit et de hardiesse, leur répond que c'est au nom de Jésus de Nazareth qu'eux, les chefs du peuple, avaient crucifié, mais que Dieu avait ressuscité d'entre les

morts. Vous voyez, mes enfants, comme Pierre insiste sur la résurrection de Jésus. C'est que c'est là le gage de notre salut, c'est la reconnaissance solennelle de la part de Dieu que Jésus est son Fils. Aussi Pierre ajouta-t-il que c'est Jésus qui est le fondement du salut et son nom, le seul nom donné aux hommes par lequel il nous faille être sauvés. Mes enfants, avez-vous cru en ce nom précieux et êtes-vous sauvés ?

La sainte hardiesse que montraient Pierre et Jean, frappa beaucoup le sanhédrin, c'est-à-dire l'assemblée des chefs du peuple. Ils voyaient que c'étaient des hommes qui n'avaient point fait d'études, comment donc pouvaient-ils répondre ainsi ? Ah, mes enfants, c'est que Pierre et Jean avaient été à l'école de la vraie sagesse, sous un Maître divin ; ils avaient été *avec Jésus*. Et c'est ce que le sanhédrin était forcé de reconnaître. Voulez-vous aussi devenir vraiment sages ? Ecoutez Jésus qui vous dit : « Apprenez de moi. »

Ainsi les chefs du peuple étaient forcés de rendre hommage, malgré eux, à ce nom de Jésus qu'ils détestaient. D'ailleurs, l'homme guéri était là devant eux, de sorte qu'ils n'avaient rien à opposer. Mais rien ne touchait leur méchant cœur endurci. Ils défendirent aux apôtres, avec menaces, de parler au nom de Jésus. Est-ce que Pierre et Jean pouvaient leur obéir ? L'autorité des hommes est-elle plus grande que celle de Dieu ? Evidemment non. Le Seigneur les avait envoyés prêcher en son nom, ils ne pouvaient qu'obéir au Seigneur. Aussi répondirent-ils : « Jugez vous-mêmes s'il est juste de vous écouter plutôt que Dieu. » Puissions-nous, mes enfants, être fidèles comme Pierre et Jean.

Ayant été relâchés, ils se rendirent vers leurs frères, les autres disciples, et leur racontèrent tout

ce que le sanhédrin leur avait dit. Que firent alors ces humbles chrétiens? Furent-ils remplis de crainte? Résolurent-ils d'être plus prudents à l'avenir, et de ne plus parler aussi ouvertement? Non, mes enfants. Ils savaient bien qu'en eux-mêmes il n'y avait aucune force, mais ils savaient que c'était l'œuvre de Dieu dans laquelle ils travaillaient. C'est pourquoi, d'un commun accord, ils élèvent leur voix à Dieu et portent tout devant Lui. Ils lui demandent de leur donner la hardiesse pour continuer à prêcher sa parole et le prient de montrer, par des miracles, la puissance du nom de Jésus.

Dieu répond toujours, mes enfants, aux prières que nous lui adressons avec foi, et il fortifie toujours le cœur de ceux qui s'attendent à Lui. Après leur requête, ils furent tous remplis du Saint-Esprit et annonçaient la parole de Dieu avec courage; beaucoup de miracles s'accomplissaient par le moyen des apôtres; de toutes parts, on leur apportait des malades et des gens tourmentés des malins esprits, et ils étaient tous guéris. Mais ce qui était encore beaucoup plus précieux, beaucoup de personnes croyaient à l'évangile et étaient ajoutées à l'Église, de sorte que l'édifice de Dieu allait toujours grandissant. Ainsi l'effort de Satan pour arrêter la prédication de la bonne nouvelle, n'avait servi qu'à manifester d'autant plus la puissance de la grâce de Dieu.

Mais Satan ne se décourage pas, et lorsque des hommes ont refusé la grâce et le salut, leur haine contre le nom de Christ ne fait que s'accroître. Le souverain sacrificateur et les sadducéens furent extrêmement irrités de ce que leurs menaces n'avaient produit aucun effet et de ce que l'évangile se répandait. Ils firent saisir et mettre en prison, non plus seulement Pierre et Jean, mais tous les apôtres.

Ainsi se réalisait la parole du Seigneur : « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. » Mais Dieu veillait sur ses fidèles serviteurs; il voulait leur donner un témoignage public qu'il était avec eux. Il envoya un ange qui, de nuit, ouvrit les portes de la prison et dit aux apôtres d'aller dans le temple annoncer cette précieuse parole de Dieu qui produit la vie dans l'âme qui la reçoit. Les apôtres n'eurent pas peur de retourner parler en public, là où ils savaient que leurs ennemis les trouveraient aisément. Non; ils avaient Dieu avec eux, et ils se rappelaient que Jésus a dit : « Ne craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps, mais qui ensuite ne peuvent faire rien de plus. » Aussi, dès le point du jour, ils s'empres- sent d'aller dans le temple pour annoncer l'évangile. C'était la joie de leur cœur de faire connaître le Sauveur. Il n'y a pas de bonheur comparable à ce- lui-là, mes enfants, d'être avec Jésus, de vivre pour lui, et d'annoncer ses vertus.

Pendant ce temps, leurs ennemis s'étaient rassem- blés, et avaient envoyé chercher les apôtres à la prison. Mais représentez-vous quel dut être leur étonnement et leur perplexité, quand ceux qu'ils avaient envoyés vinrent leur dire qu'ils avaient trouvé les portes de la prison bien fermées et les gardes aux portes, mais que la prison était vide! Quelle plus grande surprise encore, quand on vint leur dire que les apôtres enseignaient le peuple dans le temple! N'auraient-ils pas dû être frappés dans leur conscience et reconnaître là le doigt de Dieu? Mais comme Pharaon autrefois, ils s'étaient endurcis; rien ne les touchait, et ils firent comparaître devant eux les apôtres, auxquels ils reprochèrent leur pré- tendue désobéissance, en les accusant de vouloir faire venir sur eux *le sang de cet homme* qu'ils n'osent nommer, c'est-à-dire Jésus. Vous le voyez, la crainte



s'emparait du cœur de ces méchants hommes. Ils avaient crié quelque temps auparavant, en demandant que Jésus fût crucifié : « Que son sang soit sur nous et nos enfants. » Maintenant, ils tremblent à la pensée que cela pourrait s'accomplir, et, en effet, mes enfants, quelques années plus tard, le sang de Jésus fut redemandé à cette nation rebelle.

Aux reproches qui leur étaient adressés, Pierre et les apôtres firent cette réponse si simple et si belle que nous devrions avoir aussi dans nos cœurs : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. » Mais Pierre, en même temps, rend encore une fois témoignage à la mort de Jésus que les Juifs avaient crucifié, et aussi à sa résurrection que Dieu avait opérée par sa puissance. Encore une fois, il leur présente Jésus comme établi de Dieu pour être Prince et Sauveur, et donner à Israël la rémission des péchés. Et il leur dit : « Nous sommes témoins de ces choses, » et l'Esprit Saint qui avait été répandu et par qui étaient accomplis tant de miracles, en rendait aussi témoignage.

Les ennemis des apôtres n'avaient rien à répondre. Aussi, dans leur rage, ils auraient voulu les faire mourir. Mais le temps n'était pas encore venu pour eux de donner leur vie pour Jésus, et Dieu, qui tient tout dans sa main, se servit cette fois, pour les délivrer, de la sagesse humaine de l'un d'entre eux, Gamaliel, un savant docteur dont j'aurai encore à vous parler plus tard. Cet homme, honoré de tout le peuple, conseilla au sanhédrin de ne pas s'opposer aux apôtres, parce que peut-être ce qu'ils disaient venait de Dieu, et qu'ainsi ils auraient fait la guerre à Dieu. C'était un conseil de prudence, et Dieu fit que le sanhédrin le suivit. Cependant, les ennemis des apôtres avaient trop de haine dans le cœur pour les laisser aller ainsi. L'homme sans Dieu est rempli

d'injustice et, sans avoir rien trouvé de coupable chez les apôtres, ils les firent battre avant de les renvoyer. Pourquoi? direz-vous. C'était bien mal! Sans doute, mais ils pensaient ainsi les remplir de crainte et obtenir d'eux qu'ils cessassent de parler au nom de Jésus.

Leur attente fut bien trompée. Les apôtres se retirèrent pleins de joie d'avoir été jugés dignes de souffrir pour le nom de Jésus. Ils se rappelaient les paroles de leur divin Maître : « Vous serez bienheureux, quand on vous injuriera, et qu'on vous persécutera, et qu'on dira faussement toute espèce de mal contre vous à cause de moi. Réjouissez-vous et tressaillez de joie, car votre récompense sera grande dans les cieux ; car on a ainsi persécuté les prophètes qui ont été avant vous. » Aussi, bien loin d'être découragés, ils ne cessaient, avec un nouveau zèle, d'annoncer Jésus en public dans le temple, et en particulier dans les maisons.

Ainsi se terminèrent les premiers efforts de Satan et de ses instruments contre l'assemblée. Ils s'étaient attaqués à ceux qui étaient à la tête; nous verrons plus loin, mes enfants, d'autres combats que l'ennemi livra aux disciples du Seigneur. Jésus a dit : « Vous aurez de la tribulation dans le monde, mais prenez courage, moi, j'ai vaincu le monde. » Puissiez-vous, mes enfants, être aussi de bons et fidèles soldats de Jésus-Christ.

## La lettre du soldat.

Chère Madame,

« Ces lignes viennent de celui qui était autrefois le petit Thomas Roy, le garçon orphelin qui était dans votre classe biblique à B.

» Maintenant, je suis un soldat mourant dans un hôpital aux Indes.

» Quand vous recevrez ma lettre, je serai dans ce « pays magnifique, » comme le disait le cantique que nous chantions ensemble.

» Vous serez heureuse d'apprendre que je suis un pécheur sauvé par la grâce de Dieu. Les passages que vous nous faisiez apprendre par cœur ont été bénis de Dieu, par son Esprit, pour mon âme. Un passage surtout m'est particulièrement précieux. C'est celui-ci : « Je suis le chemin, et la vérité, et la vie. » Je suis souvent si heureux en pensant à ce temps où vous nous lisiez la parole de Dieu et où nous chantions :

Près du Seigneur Jésus,  
Où l'on ne se quitte plus.

» Je vous ai écrit ceci pour vous encourager et pour vous prier de ne pas abandonner votre classe biblique, mais de continuer à parler à de pauvres garçons orphelins, du bon Berger qui est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu. »

Tel était le message reçu par une dame chrétienne qui, plusieurs années auparavant, avait tenu des

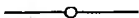
réunions chez elle, l'après-midi du dimanche, pour les garçons du village.

Tous les chrétiens ont quelque chose à faire pour le Seigneur. Ce peut n'être que peu de chose, mais faisons-le. Une simple parole à un camarade, à un compagnon d'étude ou à un ami ; un petit traité donné à un passant, peut être un grain de semence tombé dans une bonne terre, et ce grain portera tôt ou tard du fruit à la gloire du Sauveur.

« Ma parole ne reviendra pas à moi sans effet ; mais elle fera ce qui est mon plaisir et accomplira ce pour quoi je l'ai envoyée. »

Comme une eau qui parcourt une verte prairie,  
 Rafraichit doucement l'herbe qu'elle nourrit,  
 De même ta parole, ô Seigneur, vivifie  
 L'âme qui la reçoit par ton puissant Esprit.

En elle le croyant puise toute sagesse,  
 Tout solide savoir et toute vérité.  
 En elle est son appui, sa force et sa richesse,  
 Elle forme en son cœur l'amour, la sainteté.



Mes brebis écoutent ma voix, et moi je les connais, et elles me suivent, et moi, je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais ; et personne ne les ravira de ma main. Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous, et personne ne peut les ravir de la main de mon Père. (Jean X, 27-29.)





## La désobéissance de Réginald

Combien tout était sombre et triste pour le pauvre Réginald ! Quelle solitude ! Son père était mort, il était fils unique, sans compagnes ou compagnons à la maison, et sa mère était malade.

Mais ce qui lui pesait le plus était ceci : il avait promis de ne point faire aller son petit bateau sur l'étang, durant la maladie de sa mère, et s'il y avait un plaisir dont il jouissait plus que de tous les autres, c'était celui-là. De plus, pensait-il, « je suis maintenant un grand garçon ; je puis bien prendre garde à moi-même, et c'est étrange que maman soit si inquiète pour moi et me demande de ne faire aller mon bateau que sur le petit bassin dans la cour. »

En regardant son petit bâtiment si joli, si coquet, reposant sur le sec, la tentation sembla trop forte

pour lui ; il saisit le bateau et sortit précipitamment.

Il cherchait sa propre satisfaction et non point à plaire à Dieu, qui a dit : « Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses, car cela est agréable au Seigneur. »

N'allez pas vous imaginer qu'il tomba dans l'eau et fut noyé ; un tel malheur ne lui arriva point. Il continua plusieurs jours à désobéir. Mais un matin, comme il était sur le point de sortir, une des domestiques lui dit que sa chère mère allait beaucoup plus mal et que probablement elle n'avait plus que quelques jours à vivre.

Alors lui revint le souvenir de sa promesse, et il se dit : « Que serait-ce si ma mère mourait avant que je ne lui eusse confessé ma désobéissance et qu'elle ne me l'eût pardonnée ? »

Il demanda immédiatement à voir sa mère, mais le docteur avait ordonné un repos complet, et il ne put entrer dans la chambre.

Quel poids pesait sur son cœur, tandis qu'il errait dans le jardin ! Tout à coup une pensée lui vint ; il rentra précipitamment, prit son ardoise, et écrivit ces mots :

« Réginald a été très désobéissant. Il a fait aller son bateau sur l'étang. Pardonne-lui, je t'en prie, et fais-le lui savoir en effaçant ce qui est écrit sur l'ardoise. Je suis extrêmement fâché de l'avoir fait. »

Il monta sur la pointe des pieds jusqu'à la porte de la chambre de sa mère, et s'assit là en attendant que la garde sortit.

— Donnez cela à ma mère, dit-il à voix basse, en lui tendant l'ardoise, lorsqu'après assez longtemps, elle ouvrit la porte.

— Je crains qu'elle ne soit trop malade pour le lire, dit la garde ; mais attendez quelques minutes.

Après un temps qui sembla toute une heure au

jeune garçon, la porte s'ouvrit de nouveau sans bruit et la garde lui remit l'ardoise, en lui disant :

— Votre maman a lu.

Il regarda avec empressement et vit qu'il ne restait rien d'écrit, tout, tout était effacé. Il savait ainsi avec certitude que sa mère avait réellement pardonné à son fils désobéissant. Avec un cœur allégé de son fardeau, il put reprendre tranquillement ses leçons et ses jeux, et, ai-je besoin de le dire ? il n'approcha plus de l'étang durant les longues semaines qui s'écoulèrent encore avant que sa mère commençât à reprendre lentement ses forces.

Je ne saurais vous dire si Réginald a jamais reconnu ses péchés devant Dieu ; mais, laissez-moi vous demander à vous, mon enfant, qui lisez ces lignes, l'avez-vous fait ?

Aussitôt que David eut confessé son péché, en disant : « J'ai péché contre l'Éternel, » la réponse donnée par Nathan le prophète, fut : « Aussi l'Éternel a fait passer ton péché. »

Lorsque Pierre eut compris, par la pêche extraordinaire qu'il venait de faire, qu'il avait devant lui, dans sa nacelle, le Seigneur de la création, il tomba aux pieds de Jésus, disant : « Retire-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur, » et aussitôt vinrent à lui les douces paroles de la grâce : « Ne crains point. »

C'est à cette confession que le Seigneur regarde ; ce qu'il demande, c'est que l'on reconnaisse réellement et sincèrement sa culpabilité devant Lui. Alors suivent la bénédiction et le salut.

Oui, en vérité, le Seigneur est bon et PRÊT À PARDONNER et riche en miséricorde envers tous ceux qui l'invoquent.

Dès que Réginald eut appris l'état de sa mère et que sa désobéissance se fut présentée à son esprit,

il saisit la première occasion de lui faire sa confession et n'eut de repos que lorsqu'il fut assuré de son pardon.

Faites comme lui, mon jeune lecteur ; allez à Dieu, reconnaissez devant Lui vos péchés et le besoin que vous avez de son pardon, et vous trouverez ce pardon et vous serez en paix, car il est écrit : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité. »

---

## Entretiens sur le livre de Josué

### VI. — AÏ, OU LA CHUTE ET LE RELÈVEMENT.

#### (Chapitre VII.)

**LA MÈRE.** — Ce chapitre, ma chère enfant, est bien sérieux. Il nous apprend que le Dieu saint ne peut pas tolérer le péché au milieu de son peuple.

**SOPHIE.** — Je comprends cela, maman, mais je me demande comment Acan a pu désobéir, quand la défense de ne rien prendre de l'interdit avait été faite d'une manière si positive.

**LA MÈRE.** — Lui-même nous trace sa lamentable histoire (v. 21). Il avait vu un beau manteau dont il pourrait se parer, de l'argent et de l'or qui lui procureraient des jouissances. Il avait laissé la convoitise s'emparer de son cœur et en chasser la pensée de Dieu, et alors il avait consommé son péché en prenant une chose maudite — le manteau, et ensuite l'or et l'argent qui appartenaient à l'Éternel. Il pensait peut-être que personne ne l'avait vu. Mais Acan n'est pas le seul qui ait agi ainsi.

**SOPHIE.** — Je le sais, maman. Son histoire me



rappelle celle d'Ève. Elle vit que le fruit était bon à manger, qu'il était agréable à voir, et désirable pour donner de l'intelligence, et elle en prit (1).

LA MÈRE. — Et depuis ce moment, la convoitise est au fond du cœur de tout homme. C'est pourquoi la parole de Dieu nous avertit solennellement, afin que nous ne nous laissions pas aller à la convoitise des yeux, à la convoitise de la chair et à l'orgueil de la vie (2).

SOPHIE. — Mais comment faire, maman. On ne peut s'empêcher d'avoir des désirs.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. Nous avons en nous une mauvaise nature qui convoite et que Satan cherche à exciter en nous montrant la beauté, les plaisirs, les honneurs et l'approbation du monde. Qu'avons-nous à faire? Veiller, prier, et résister au diable qui nous tente (3). Il faut dire avec David : « Détourne mes yeux pour qu'ils ne regardent pas la vanité. » « Garde-moi, ô Dieu fort (4). » En nous-mêmes, nous n'avons aucune force. L'apôtre Jacques retrace aussi le chemin qui conduit de la tentation au péché, lorsqu'on ne veille pas. Lis au chapitre premier de son épître, aux versets 14 et 15.

SOPHIE (*lit*). — « Chacun est tenté, étant attiré et amorcé par sa propre convoitise ; puis la convoitise, ayant conçu, enfante le péché, et le péché, étant consommé, produit la mort. » C'est ce qui est arrivé à Ève et à Acan.

LA MÈRE. — Et c'est ce qui arrive à chacun de nous, si nous laissons la convoitise *concevoir*, c'est-à-dire, si nous la caressons au lieu de la repousser en nous tournant vers Dieu. Maintenant, voyons quelles

(1) Genèse III, 6. — (2) 1 Jean II, 15, 16.

(3) 1 Pierre V, 8; Éphésiens VI, 18; Jacques IV, 7.

(4) Psaume CXIX, 37; Psaume XVI, 1.

furent les conséquences du péché d'Acan. Peux-tu me dire, d'après le premier verset, quelle en fut la première et la plus terrible ?

SOPHIE. — « La colère de l'Éternel s'embrasa contre les fils d'Israël, » et, au commencement, il est dit : « Les fils d'Israël commirent un crime au sujet de l'anathème. » Mais c'est là, maman, une chose qui m'étonne beaucoup. Acan était le seul qui eût péché ; les autres Israélites n'en savaient rien. Pourquoi n'est-ce pas contre lui seul que l'Éternel fut irrité ?

LA MÈRE. — Parce qu'Acan faisait partie du peuple d'Israël, et que Dieu regarde toujours son peuple comme un seul tout. Dieu est saint et juste ; il ne peut voir le mal. Quelqu'un avait péché dans le camp des Israélites, Dieu ne pouvait être avec eux aussi longtemps que le péché n'avait pas été découvert et jugé. Sans cela, Dieu se serait associé au mal.

SOPHIE. — Je comprends, chère maman ; et c'est pour montrer aux Israélites qu'il y avait quelque chose de mauvais parmi eux, que l'Éternel les laisse battre par les gens d'Aï.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, car, sans l'Éternel, les Israélites étaient les plus faibles des hommes. Mais, avant de continuer leur histoire, je voudrais te dire que nous voyons quelque chose de semblable dans le Nouveau Testament.

SOPHIE. — Où donc, maman ?

LA MÈRE. — Dans l'épître de Paul aux Corinthiens. Je veux te rappeler, Sophie, que, comme Dieu habitait au milieu des Israélites, de même, par son Esprit, il habite dans l'Assemblée ou l'Église. Elle est « la maison de Dieu, » « l'habitation de Dieu par l'Esprit (1) ; » et par conséquent le péché ne doit pas y

(1) Éphésiens II, 22 ; 1 Timothée III, 15 ; 1 Corinthiens III, 16, 17.

être toléré. Les chrétiens à Corinthe y étaient l'Assemblée de Dieu (1). Or, dans cette assemblée, un homme avait commis un affreux péché, et l'apôtre presse les Corinthiens d'ôter cet homme du milieu d'eux, parce que sans cela toute l'assemblée aurait été impure (2).

SOPHIE. — Mais, maman, cet homme pouvait se repentir ; que lui faisait-on dans ce cas ?

LA MÈRE. — Il rentrait dans l'assemblée. C'est ce qui arriva à Corinthe. L'apôtre, quand l'homme coupable se fut repenti, exhorte les Corinthiens à lui pardonner et à le recevoir de nouveau (3). Mais chez les Israélites, un homme qui avait péché comme Acan devait être mis à mort. Tu vois encore ici la différence entre la loi et la grâce.

SOPHIE. — Oui, maman ; la loi ne pardonne pas. Oh ! combien nous sommes heureux de connaître la grâce.

LA MÈRE. — Continuons, maintenant, l'histoire de ce qui arriva aux Israélites après qu'Acan eut pris de l'interdit et que la colère de l'Éternel se fut embrasée contre le peuple. Que fait Josué ?

SOPHIE. — Il envoie des hommes vers la ville d'AI pour explorer le pays. C'est comme lorsqu'il envoya des espions à Jéricho, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie, mais ce n'était pas nécessaire, puisque les espions envoyés à Jéricho avaient déjà dit à Josué que l'Éternel avait livré tout le pays entre les mains des Israélites. Et puis, il y a une chose que Josué aurait dû faire tout d'abord, sais-tu laquelle ?

SOPHIE. — Je pense, maman, que c'était d'attendre que l'Éternel lui dise ce qu'il fallait faire.

(1) 1 Corinthiens I, 2. — (2) 1 Corinthiens V, 6-8, 13.

(3) 2 Corinthiens II, 6-8.

LA MÈRE. — C'est bien certain. Il aurait dû consulter l'Éternel. Et que dirent les hommes qu'il avait envoyés à Aï ?

SOPHIE. — Que c'était une ville dont les habitants étaient peu nombreux, et qu'il suffisait pour les vaincre d'envoyer contre eux deux ou trois mille hommes. Je suis très frappée, maman, de ce qu'ils disent. C'est comme si tout dépendait d'Israël. Ils ne parlent pas de l'Éternel, et pourtant c'était Lui seul qui avait fait tomber les murailles de Jéricho.

LA MÈRE. — Je suis bien aise que tu voies cela, Sophie. La première faute, c'était de ne pas attendre la direction de l'Éternel ; la seconde, c'était d'avoir confiance en soi-même, en sa propre force, et la troisième chose mauvaise, c'était le péché encore caché, celui d'Acan. Nous voyons bientôt les tristes résultats de ces manquements. Aï était une ville très faible en comparaison de la puissante Jéricho, et cependant les Israélites sont battus et s'enfuient.

SOPHIE. — C'est que leur grand capitaine n'était pas avec eux, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Non, il ne pouvait pas y être, puisqu'il y avait du péché parmi eux. Dieu les abandonne à leurs propres forces, et ils se trouvent plus faibles que les Cananéens. Si nous nous laissons séduire par le péché, nous sommes sans force contre Satan. Le peuple battu par les habitants d'Aï perdit entièrement courage.

SOPHIE. — Il n'y eut pourtant que trente-six hommes israélites qui furent tués.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie, mais cela montrait que l'Éternel n'était pas avec eux. A Jéricho, pas un n'avait péri. Et qu'allaient-ils devenir devant tous les peuples de Canaan, si une petite ville était plus forte qu'eux ? Mais que fait Josué ?

SOPHIE. — Lui et les anciens d'Israël déchirèrent

leurs vêtements en signe de douleur et d'humiliation, et se prosternèrent devant l'arche de l'Éternel. Ils faisaient bien, n'est-ce pas, de s'affliger ainsi ?

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie, mais Josué aurait dû comprendre immédiatement que, si l'Éternel avait permis cette défaite et si le camp était troublé, c'était à cause de quelque péché (1). Car Dieu est fidèle et ne pouvait abandonner son peuple, à moins que celui-ci n'eût transgressé. Mais Josué manque de confiance et va jusqu'à regretter que l'Éternel eût fait passer le Jourdain aux Israélites. Il semble avoir oublié les paroles de l'Éternel, la vision qu'il avait eue du chef de l'armée, et la puissance de Dieu montrée par la chute des murailles de Jéricho. Voilà, mon enfant, ce que l'Écriture nous fait voir chez les plus grands serviteurs de Dieu, afin que nous apprenions à connaître toute la faiblesse de notre propre cœur.

SOPHIE. — Mais, chère maman, Dieu n'abandonne pourtant pas Israël et Josué.

LA MÈRE. — Non, Sophie. La fidélité de Dieu ne se dément jamais. Mais sa sainteté exige que le péché qui a amené tout ce trouble, soit découvert et jugé. C'est pourquoi il commande à Josué de se relever et d'agir. Il a compassion de sa faiblesse et lui apprend que la défaite des Israélites provient du péché qu'ils ont commis en prenant de l'interdit. Dieu qui connaît toutes choses et dont les yeux ont suivi le coupable dans ses actes, découvre tout à Josué, sauf le nom de celui qui a péché, et il déclare qu'aussi longtemps que l'interdit n'aura pas été détruit, il ne sera pas avec Israël. Au lieu de la parole que l'Éternel avait dite au commencement : « Nul ne pourra subsister devant toi, » Dieu dit : « Les enfants d'Israël ne

(1) Voyez le chapitre VI, verset 18.

pourront subsister devant leurs ennemis. » Quelle chose terrible que le péché ! Il sépare de Dieu.

SOPHIE. — Dieu montre aussi à Josué ce qu'il fallait faire pour trouver le coupable, car de lui-même il ne l'aurait pas pu.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. Dieu n'exige pas de nous ce qui est hors de notre portée. Ce qu'il demande, c'est que nous nous séparions du mal, et alors il nous guide lui-même (1). C'est par le sort que Dieu voulait que le coupable fût découvert, mais auparavant le peuple devait se sanctifier, c'est-à-dire se purifier de tout ce que la loi déclarait souillé, et ensuite rechercher le coupable de la manière que Dieu indiquait.

SOPHIE. — Est-ce que nous pouvons aussi employer le sort pour savoir quelle est la volonté de Dieu ?

LA MÈRE. — La parole de Dieu nous présente quelques exemples de l'emploi du sort pour découvrir ce qui était caché à l'homme (2), mais elle ne nous donne aucune direction générale, et tous les cas que nous rencontrons ont eu lieu avant que le Saint-Esprit fût venu. Nous pouvons donc conclure que ce n'est pas dans la pensée de Dieu que nous usions de ce moyen.

SOPHIE. — Mais ici, maman, Dieu lui-même l'ordonne.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Il aurait pu désigner tout de suite le coupable, mais il voulait que le cœur et la conscience de chacun fussent exercés en sa présence. Quelle scène solennelle ! Tout Israël était rassemblé devant Dieu qui « sonde les cœurs et les reins (3). » Où est le coupable ? Quelle tribu

(1) 2 Corinthiens VI, 16-18.

(2) 1 Samuel XIV, 37-44; Actes I, 23-26.

(3) Jérémie XVII, 10.

sera saisie ? Quelle famille ? Quel homme dans cette famille ? Oh ! comme le cœur du coupable devait battre. Il se disait : « Voilà ma tribu qui est saisie, voilà ma famille ! Oh ! l'Éternel m'a vu, que vais-je devenir ? J'ai péché contre Lui ; je suis devenu anathème ; j'ai attiré la honte et le malheur sur moi, sur ma maison et sur mon peuple ! » Pense, Sophie, quels remords amers !

SOPHIE. — C'est terrible, en effet, chère maman. Mais je suis étonnée que, voyant ce qui se préparait, Acan n'ait pas été se reconnaître coupable.

LA MÈRE. — Hélas ! mon enfant, c'est aussi là un côté du méchant cœur. L'orgueil, la honte, et, jusqu'à la fin, un secret espoir d'échapper, empêchent très souvent le coupable d'avouer son crime. Mais on ne saurait échapper à Dieu. Ses yeux sondent tout, et le moment vient où il dit au pécheur : « Tu es cet homme (1) ! » Oh ! comme les pécheurs devraient se hâter de venir confesser leurs péchés, car alors il y aurait miséricorde pour eux (2) ; combien il est dangereux d'attendre ! Le péché sera un jour dévoilé, mais ce sera trop tard (3).

SOPHIE. — Acan confessa son péché, quand il ne put plus faire autrement.

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Ce n'était pas la confession produite par la conviction profonde du péché dans la conscience. C'était quelque chose comme la confession de Judas (4). Aussi la sentence terrible que l'Éternel avait prononcée, fut-elle exécutée sur le malheureux Acan. Le méchant fut ôté du milieu du peuple par un jugement inexorable. Et le souvenir en fut conservé dans le nom donné au lieu de

(1) 2 Samuel XII, 7. — (2) Psaume XXXII, 5 ; 1 Jean I, 9 ; Proverbes XXVIII, 13.

(3) Proverbes I, 22-33. — (4) Matthieu XXVII, 4.

l'exécution. « Acor » signifie trouble. La sainteté de Dieu ne peut tolérer le mal au milieu de son peuple.

---

## L'Église ou l'Assemblée

### V. — LA VIE DES PREMIERS CHRÉTIENS.

Avant d'aller plus loin dans l'histoire de l'Assemblée, je voudrais, mes enfants, vous parler de la vie des premiers chrétiens. La puissance du Saint-Esprit qui habitait en eux, ne se manifestait pas seulement par le don des langues et par des miracles ; elle agissait sur les cœurs et produisait dans les croyants une vie céleste, qui se montrait au dehors par ses fruits excellents. C'était, pour le monde, un témoignage plus puissant que les miracles qu'opéraient les apôtres. De nos jours, il n'y a plus de miracles, mais les chrétiens, et même les enfants, sont appelés comme autrefois à manifester dans leur conduite les mêmes fruits, puisqu'ils possèdent aussi la vie de Christ, par le Saint-Esprit.

Quatre choses caractérisaient les premiers croyants. La première, c'est qu'ils s'en tenaient uniquement aux enseignements des apôtres. Ceux-ci avaient été envoyés par le Seigneur, pour annoncer ce qu'il avait fait et enseigné pendant son passage ici-bas ; le Saint-Esprit le rappelait à leur cœur ; de plus il leur révélait les vérités du salut, — ce qui concerne le Seigneur Jésus et son œuvre de grâce ; ce que le Saint-Esprit leur enseignait, les apôtres le communiquaient aux fidèles, et ceux-ci persévéraient dans cette doctrine, en laissant de côté les traditions et les enseignements des hommes. Les apôtres ne



sont plus ici-bas, mes enfants; mais Dieu a pris soin que leur doctrine nous fût conservée dans les écrits du Nouveau Testament, et nous avons à nous y attacher comme les premiers disciples, en demandant au Seigneur de nous faire comprendre ces saintes vérités, et de les appliquer à nos cœurs par le Saint-Esprit.

En second lieu, les premiers chrétiens persévéraient dans la communion des apôtres. On est en communion avec quelqu'un, quand on a les mêmes pensées, les mêmes affections et les mêmes sentiments que cette personne. Alors aussi, on agit ensemble en tendant vers un même but. L'apôtre Jean écrivait aux chrétiens : « Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. » C'étaient donc les pensées et les sentiments du Père à l'égard de son Fils bien-aimé, et ceux de Jésus à l'égard de son Père, qui, par le Saint-Esprit, remplissaient l'esprit et le cœur des apôtres, et les disciples qui avaient appris d'eux à connaître le Père et le Fils, avaient les mêmes pensées et les mêmes sentiments qu'eux. C'étaient des pensées divines et des affections saintes qui remplissaient leurs âmes de joie.

Chers enfants, vous pouvez aussi jouir de cette communion et du bonheur qui en résulte, si vous avez reçu Jésus comme votre Sauveur, car Dieu est alors votre Père.

Une troisième chose dans laquelle persévéraient les fidèles, et qui était un témoignage de leur communion mutuelle, c'était la fraction du pain, c'est-à-dire la célébration de la cène du Seigneur. Vous savez, mes chers enfants, que le Seigneur Jésus, avant de monter au ciel et la nuit même où il fut livré, avait institué la cène comme un mémorial de ses souffrances et de sa mort pour la rédemption des siens. C'était le gage de son grand amour pour

eux, amour plus fort que la mort. Les croyants étaient ensemble à la table du Seigneur, comme rachetés par son précieux sang et membres d'une même famille, se souvenant d'un même cœur de Celui qui les avait aimés et sauvés. Les rachetés du Seigneur continuent à célébrer la cène et le feront jusqu'à son retour. Alors ils seront avec Lui, ils le verront Lui-même, il n'y aura plus besoin d'un mémorial. Chers enfants, vous réjouissez-vous à la pensée d'être un jour dans le ciel et de contempler l'Agneau qui a été immolé ?

Enfin, les premiers chrétiens persévéraient dans la prière. La prière, mes enfants, suppose que nous connaissons notre faiblesse, notre impuissance et le besoin que nous avons de la grâce et du secours tout-puissant de notre Dieu. Elle suppose donc notre dépendance de Lui et la confiance en Lui, — la certitude qu'il nous écoute et veut nous exaucer. Dans la prière, on s'approche de Dieu tout simplement pour lui exposer ses besoins ; on le prie, et en particulier, et dans la famille, et dans l'Assemblée. Mes enfants, priez-vous ? Il nous est recommandé de le faire sans cesse, d'exposer nos requêtes à Dieu, et le Seigneur lui-même, qui, lorsqu'il était ici-bas, priait son Père, nous encourage à demander en son nom, nous promettant que tout ce que nous demanderons ainsi, il le fera. Tels étaient les traits caractéristiques de la vie intime des premiers chrétiens et le mobile secret de leur vie au dehors. La puissance de Dieu manifestée par les miracles produisait de la crainte parmi le peuple ; mais la vie sainte des disciples agissait sur les âmes pour les attirer à Christ.

Comme il n'y avait dans le cœur des disciples qu'un seul et même sentiment, une seule et même pensée, un seul et même amour, comme ils réali-

saient le fait qu'ils étaient enfants du même Dieu et Père, et rachetés du même Sauveur, ils étaient heureux de se rencontrer ensemble, de se trouver réunis, de persévérer ensemble d'un commun accord dans le temple, montrant ainsi devant le monde qu'ils étaient *un* dans le Père et dans le Fils, comme le Seigneur Jésus l'avait demandé à son Père. Cette vie d'union et d'amour était un puissant témoignage rendu afin que le monde crût que Dieu avait, en effet, envoyé son Fils ici-bas. Hélas ! mes enfants, cette manifestation visible de l'unité de la famille de Dieu sur la terre n'existe plus ; l'ennemi a réussi à la ruiner ; elle ne sera plus vue que dans la gloire, quand Jésus paraîtra avec ses rachetés et que le monde connaîtra qu'ils étaient aimés comme Jésus lui-même. Mais nous n'en avons pas moins le devoir d'aimer tous les enfants de Dieu. Car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit point ?

L'égoïsme avait disparu du cœur de ces premiers chrétiens ; ce qui était à l'un était aussi à l'autre. L'attachement aux biens de la terre, si puissant chez les Juifs, n'existait plus. Les fidèles avaient des biens plus excellents, des biens célestes et permanents. Ils ne pouvaient supporter la pensée que quelqu'un des membres de la famille de Dieu pût souffrir dans le besoin, quand eux-mêmes étaient dans l'abondance ; ils vendaient donc leurs possessions et leurs biens, et le produit en était distribué aux nécessiteux. L'apôtre Jean disait plus tard : « Celui qui a des biens de ce monde, et qui voit son frère dans le besoin, et qui lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui ? » En ces premiers et heureux temps, l'amour de Dieu avait toute sa place dans le cœur des croyants ; il était en eux dans toute sa fraîcheur et sa puissance,

et ils comprenaient la réalité de cette parole : « Celui qui aime Dieu, aime aussi son frère. » C'était le temps du premier amour. Demandons à Dieu, mes enfants, de le connaître aussi.

... Quel spectacle ce devait être pour les pharisiens avarés, pour les sadducéens amis des plaisirs de ce monde, pour tous ces riches égoïstes, attachés aux biens et aux voluptés de la terre ! Ils voyaient là des gens qui avaient été comme eux amateurs du monde, et qui, maintenant, renonçaient à tout pour venir en aide aux autres. Ils les voyaient n'être qu'un cœur et qu'une âme ; il n'y avait point de nécessiteux parmi eux : celui qui possédait pourvoyait aux besoins de celui qui n'avait pas. Et c'était la puissance du nom de Jésus qui accomplissait cette merveille de grâce, qui produisait ce réel amour. Quelle différence avec ce que l'on voit de nos jours dans la chrétienté !

Et tout se passait avec l'ordre qui convenait à la maison de Dieu. Ceux qui avaient vendu leurs biens, n'en donnaient pas le produit à droite et à gauche, selon leurs propres pensées. Ils venaient le confier aux apôtres, qui étaient alors seuls à la tête de la communauté chrétienne, et ceux-ci, selon la sagesse que Dieu leur avait donnée par le Saint-Esprit, le faisaient distribuer à chacun de ceux qui avaient quelque besoin.

Dieu s'est plu, mes enfants, à nous conserver dans sa Parole les noms de quelques-uns de ceux qui ont servi fidèlement son Fils bien-aimé. Le Seigneur a dit : « Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. » Parmi ceux qui renonçaient à leurs richesses en faveur des pauvres, le Saint-Esprit cite un Lévitte de l'île de Chypre, Joseph, que les apôtres surnommèrent Barnabas, mot qui veut dire « fils de consolation, » Pourquoi fut-il nommé ainsi ? L'Écriture ne

le dit pas, mais les apôtres, en lui donnant ce nom, avaient sans doute vu combien son exemple avait été un encouragement pour l'Assemblée. Nous retrouvons plus tard ce serviteur de Christ ; mais ne vous fait-il pas souvenir d'un autre Lévite qui, voyant un blessé demi-mort sur son chemin, passa outre sans le secourir ? C'était l'image de la loi impuissante pour sauver l'homme perdu par le péché. En Barnabas, nous voyons ce qu'opère la grâce. Il avait appris à connaître Jésus qui, étant riche de la gloire du ciel, avait renoncé à tout pour nous sauver, et comme son divin Maître, Barnabas vend tous ses biens pour secourir les pauvres. Chers enfants, puissiez-vous apprendre à délaissier votre égoïsme naturel, et, sur les traces de Jésus et de ces premiers disciples, faire du bien aux autres selon vos forces.

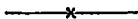
Peut-être, mes enfants, cette question a surgi dans vos esprits : « Les chrétiens de nos jours sont-ils appelés à vendre aussi leurs biens pour en distribuer le prix aux pauvres ? » La parole de Dieu n'établit nulle part cela comme une règle à suivre. C'était spontanément que les premiers chrétiens le faisaient. Dieu a voulu montrer par là d'une manière palpable la puissance du Saint-Esprit dans le cœur, et en même temps le principe qui, à toutes les époques, doit animer la vie des chrétiens. Le même esprit d'amour, de renoncement et de dévouement, devrait être dans nos cœurs, et se montrer dans nos sentiments et nos actes envers les autres. Ce que l'apôtre Jean écrivait est aussi pour nous : « Bien-aimés, aimons-nous l'un l'autre. Enfants, n'aimons pas de parole, ni de langue, mais en action et en vérité. » L'apôtre Paul dit à son disciple Timothée, d'ordonner aux riches, non de vendre leurs biens, mais de n'être pas hautains, de ne pas mettre leur confiance dans les richesses instables, mais en Dieu

qui les donne ; de faire du bien, d'être riches en bonnes œuvres, prompts à donner et libéraux. Nous voyons aussi, en divers endroits de l'Écriture, que plus tard l'on faisait des collectes parmi les chrétiens pour venir en aide aux pauvres, de sorte que ce qui eut lieu à Jérusalem aux tout premiers temps de l'Assemblée, fut une manifestation unique et éclatante de l'effet produit par l'amour divin dans le cœur. Cette manifestation était tout particulièrement nécessaire au milieu d'un peuple charnel et attaché à la terre, comme les Juifs. Il fallait leur montrer qu'à un Christ et un Seigneur céleste, se rattachait un peuple animé d'une vie céleste. La vie de ces premiers disciples était une preuve évidente que Jésus était en haut, et répandait dans les âmes la vie d'en haut. Tout cela était en opposition avec leurs espérances d'un Messie terrestre et des jouissances d'ici-bas. Oh ! mes enfants, demandons à Dieu que cette même vie céleste se montre en nous.

Telle était donc la vie des premiers chrétiens, ayant pour mobile l'amour pour Christ qui les avait sauvés. Il en résultait une joie et une simplicité de cœur qui se montraient dans tous les détails de leur vie journalière, même dans leurs repas. Rien n'est indifférent dans la vie d'un chrétien, mes enfants. Il fait tout avec Dieu et pour Dieu. L'apôtre Paul le dit : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. » Le chrétien rend grâces pour sa nourriture comme lui étant donnée de Dieu ; il la reçoit avec joie de la main de son bon Père céleste, sur lequel il compte pour le pain de chaque jour. Rien n'est doux, mes enfants, comme de jouir de tout avec Dieu.

Un autre résultat de cette vie avec Dieu, était la louange qui débordait de leur cœur envers le Dieu

de toutes grâces. Ils rendaient grâces en toutes choses, comme nous sommes aussi exhortés à le faire. Quel contraste avec leur vie d'autrefois, quand ils étaient accablés sous le lourd fardeau des ordonnances selon les traditions des hommes, et qu'ils ne jouissaient pas de la paix avec Dieu et ne le connaissaient pas comme leur Père ! Maintenant, ils étaient heureux ; tout le peuple le voyait et ne pouvait s'empêcher de les approuver. Leur vie sainte, dévouée et joyeuse, était une prédication dont le Seigneur se servait pour sauver de nouvelles âmes et les amener dans l'Assemblée. Puisse notre vie, mes enfants, ressembler à la leur !



« Ses plus beaux jours sont passés. »

Elle n'avait que quinze ans. C'était une belle jeune fille, aimable, pleine de gaieté et d'entrain, lorsqu'elle fut tout à coup couchée sur un lit de maladie et de souffrances. Complètement paralysée d'un côté et presque aveugle, elle entendit un jour le médecin de la famille dire aux personnes qui la soignaient :

— Pauvre enfant, ses plus beaux jours sont passés.

— Non, non, docteur, s'écria-t-elle vivement, mes plus beaux jours sont encore à venir. Ce sera quand je verrai le Roi dans sa beauté.

Quelle heureuse perspective ! Voir Celui qu'elle aimait, être avec Lui, semblable à Lui pour toujours !

Mon cher jeune lecteur, est-ce aussi pour vous le jour, le plus beau jour, que vous attendez ?

Nos yeux contempleront, sur ta face adorable,  
Du Sauveur, de l'Époux, la suprême beauté ;  
Et nous pourrons sonder le mystère insondable  
De ta grâce sans borne et de ta charité.

## L'amour de Jésus.

- 1    Quel bon Sauveur en Jésus on possède !  
      Quel tendre Ami ! que son amour est doux  
      Au ciel pour nous, toujours il intercède ;  
      Pour nous bénir sa main s'étend sur nous.  
          Le Sauveur nous aime,  
          Nous avons en Lui  
          Un Ami suprême,  
          Le plus sûr appui.
- 2    Il verse en nous la paix pure et profonde,  
      Qu'en ces bas lieux du ciel il apporta :  
      Pour cette paix, que peut donner le monde ?  
      Jésus l'acquie pour nous à Golgotha.  
          Le Sauveur nous aime, etc.
- 3    D'un seul regard il calme la souffrance,  
      Tarit les pleurs et rend le cœur heureux,  
      En y versant l'éternelle espérance  
      D'être bientôt avec Lui dans les cieus.  
          Le Sauveur nous aime, etc.
- 4    Si nous savons combien Jésus nous aime,  
      Si nous goûtons combien son joug est doux,  
      Ne gardons pas ce trésor pour nous-même,  
      Mais redisons sans cesse autour de nous :  
          Le Sauveur nous aime, etc.

(Modifié.)

---





### Les deux écus.

Le soleil éclairait de ses chauds et gais rayons un groupe assis à la porte d'une chaumière.

Il se composait d'une femme veuve, nommée Anne, sur les traits de laquelle se voyaient les traces évidentes d'une maladie récente. De chaque côté d'elle étaient ses deux enfants. La pauvre Anne était active et honnête, et avait travaillé de toutes ses forces pour entretenir elle et ses enfants; mais elle était tombée malade et ses maigres épargnes s'étaient trouvées épuisées avant qu'elle eût recouvré assez de forces pour reprendre son travail.

Les derniers centimes venaient d'être dépensés pour avoir un peu de pain, et elle en partageait à ses enfants le dernier morceau.

Anne ne pouvait s'empêcher de pleurer en coupant le pain en deux. Elle en donna la moitié au petit Henri qui n'avait que quatre ans; et l'enfant, sans

remarquer la tristesse de sa mère, le prit joyeusement. Elle tendit l'autre moitié à une gentille fillette de onze ans qui, voyant les larmes couler des yeux d'Anne, lui mit les bras autour du cou et dit :

— Pourquoi pleures-tu ainsi, maman ? Je ne puis pas manger mon pain quand je te vois si triste.

— Ma pauvre enfant, répliqua la mère, mon cœur est tout troublé quand je me demande ce que je vous donnerai demain.

— Oh ! chère maman, dit l'enfant, Dieu y pourvoira. La mère soupira.

— N'as-tu plus confiance en Lui maintenant ? Tu l'as toujours eue.

— Oh ! oui, mon enfant ; mais mes soucis sont si lourds, que même la pensée de Dieu ne les allège pas. Pauvres enfants ! quand vous vous réveillerez demain matin et que vous aurez faim, je n'aurai rien à vous donner.

— Mais, chère maman, Dieu ne peut-il pas nous envoyer du pain avant demain ? Le maître d'école nous a justement parlé aujourd'hui de sa bonté, et des différentes manières par lesquelles il vient à notre secours. Il nous a aussi dit qu'il ne faut jamais désespérer, parce que c'est un péché ; ensuite, il a lu dans la Bible, à l'endroit où il est raconté comment les Juifs avaient murmuré contre Dieu dans le désert, craignant de mourir de faim, et ne voulant pas croire que Dieu leur donnerait du pain. Et Dieu fut irrité contre eux. Chère maman, veux-tu que je te lise cette histoire ? Peut-être seras-tu plus heureuse après cela ?

La mère passa la main sur les blonds cheveux de sa petite fille en faisant un signe d'assentiment, quoique son cœur fût encore bien lourd et que ses yeux fussent remplis de larmes. Marie courut dans la maison chercher la Bible, trouva bientôt le pas-

sage et s'assit pour lire. Avant que l'enfant eût commencé sa lecture, la veuve dit :

— Oh ! Dieu ne fait plus de miracles.

— Pourquoi n'en ferait-il pas, maman ? N'est-il pas aussi puissant maintenant qu'autrefois ?

Et assise aux pieds de sa mère, Marie se mit à lire. Anne avait joint les mains ; larme après larme coulait sur ses joues, pendant qu'elle écoutait le récit du secours merveilleux que l'Éternel envoyait à son peuple malgré ses murmures. Peu à peu, sa douleur devenait moins amère et elle sentait comme si un poids lui était ôté de dessus le cœur. « Oui, » pensait-elle, « tu es un enfant de Dieu, et il peut venir à ton aide aussi bien qu'aux pauvres Israélites. » Cette pensée remplissait par degrés son âme, et sa figure prenait une expression plus calme à mesure que la lecture continuait. Même le petit Henri se tenait tout tranquille appuyé contre les genoux de sa mère. En vérité, c'était un charmant tableau, que celui de cette mère et de ses enfants cherchant le Seigneur.

A ce moment, un jeune homme sortait du bois situé non loin de la chaumière. A la vue de ce groupe, il resta un moment immobile, puis, prenant rapidement dans sa poche un album et un crayon, il se mit à esquisser la scène qui était devant lui. Personne de la petite famille ne l'avait remarqué. Marie, les yeux baissés, suivait les lignes sacrées, la mère était plongée dans ses pensées, et le petit garçon avait les regards attachés sur le visage de sa sœur, qui semblait rayonner d'un éclat toujours plus vif à mesure qu'elle lisait. Ils restaient là, immobiles tous les trois, et le peintre, car telle était la profession de l'étranger, put travailler à l'aise jusqu'au moment où Marie, parvenue à la fin du chapitre, leva les yeux vers sa mère, et lui dit :

— Dieu ne peut-il pas encore nous envoyer du pain, du miel et des cailles ?

— Oui, mon enfant, répondit Anne en attirant l'enfant sur son cœur. « Toutes choses sont possibles à Dieu. » Son cœur avait retrouvé sa confiance, et elle embrassa tendrement sa petite fille.

Mais ces mouvements ne convenaient pas à l'artiste. Il était justement en train d'esquisser la figure de la jeune lectrice. Il accourut vers elle, et la prenant par le bras, lui dit :

— Oh ! je vous en prie, restez encore tranquille quelques moments.

La mère et les enfants, tout interdits, le regardaient, sans comprendre ce qu'il désirait. Alors, voyant leur étonnement, il prit dans sa bourse un écu tout neuf et dit à Marie :

— Je suis peintre et j'aimerais beaucoup vous avoir dans mon album, juste comme vous étiez assise tout à l'heure. J'ai déjà commencé mon dessin et je vous donnerai un second écu, si vous voulez bien rester tranquille jusqu'à ce que j'aie fini. Voulez-vous me faire ce plaisir ?

La pauvre famille le regardait fixement, ne sachant que répondre. Enfin, pressant ses mains sur son cœur, la mère sentit les larmes remplir ses yeux, larmes non plus de chagrin, mais de joie. Dieu ne leur envoyait-il pas du pain du ciel, pour ainsi dire ? La même pensée pouvait se lire sur la figure rayonnante de Marie.

— Chère maman, disait-elle, Dieu n'est-il pas bien bon ?

L'artiste ensuite la plaça de nouveau assise sur le vieux tronc, aux pieds de sa mère, et tenant sa Bible sur ses genoux. Et comme il lui disait :

— Lisez comme auparavant, cela ira mieux, elle ouvrit la Bible au Psaume CXXVIII et lut : « Célébrez

l'Éternel, car il est bon ; parce que sa bonté demeure à toujours. »

Le peintre termina son dessin et, le leur ayant montré, il leur donna le second écu promis.

Maintenant ils avaient du pain assuré pour plus de deux semaines, et après ce temps, la mère pourrait reprendre son travail.

Combien son cœur était rempli de reconnaissance envers Dieu, que d'actions de grâces elle faisait monter vers Lui. Il avait montré ses tendres soins pour la veuve et les orphelins ; il avait fourni à leurs besoins et la foi d'Anne fut ainsi fortifiée.

Confions-nous toujours en Lui avec simplicité, comme Marie, car « LE DIEU D'ISRAËL EST AUSSI LE NÔTRE. »

Et il est écrit : « Tu garderas dans une paix parfaite l'esprit qui s'appuie sur toi, car il se confie en toi. »

---

## L'Église ou l'Assemblée

### VI. — LA PREMIÈRE INTRODUCTION DU MAL.

Nous continuerons, mes enfants, l'histoire que le Saint-Esprit nous retrace de ces premiers temps de l'Église. L'ennemi, Satan, avait attaqué l'Église par la violence en incitant les chefs du peuple contre les apôtres ; il cherche maintenant à y introduire le mal par le mensonge. Satan est menteur et meurtrier dès le commencement.

Vous vous rappelez ce que je vous ai dit du dévouement et de l'amour des premiers chrétiens, qui, pour soulager leurs frères pauvres, vendaient leurs biens. Le nom de l'un d'eux nous a été conservé dans le livre de Dieu, c'est Barnabas. Mais l'Écriture mentionne aussi le nom de plusieurs hommes et

femmes qui, par leurs péchés, ont attiré sur eux le jugement de Dieu. Car Dieu nous connaît tous, non par nom, mes enfants ; il sonde les cœurs et les reins, et rend à chacun selon ses œuvres. Vous avez dernièrement lu cela dans l'histoire d'Acan, qui troubla le camp d'Israël par son vol et son mensonge ; nous le voyons dans l'histoire de l'Assemblée.

Un certain homme nommé Ananias et Sapphira sa femme, étaient entrés dans l'Assemblée chrétienne. Ils avaient peut-être été entraînés dans ce grand mouvement de réveil qui avait lieu, et frappés par les effets merveilleux de la grâce du Seigneur, sans que leur conscience et leur cœur eussent été touchés. Rien ne les obligeait à vendre leurs biens, mais ils voulurent se donner les apparences d'être aussi bons, aussi dévoués et aussi généreux que les autres, et Ananias apporta l'argent aux apôtres, comme si c'était le prix entier de la vente. Mais il en gardait une partie de concert avec sa femme. Ils faisaient sans doute cela dans la crainte de devenir pauvres, en donnant tout. Dans tous les cas, vous voyez, mes enfants, qu'il y avait dans leur cœur et dans leurs actes, avarice, hypocrisie et mensonge.

Mais Ananias et Sapphira, qui pouvaient tromper les hommes par une belle apparence, avaient oublié une chose. C'était la présence de Dieu dans l'Assemblée, qui est l'habitation de Dieu par le Saint-Esprit. Or, on ne peut tromper Dieu. L'Esprit de Dieu n'était pas présent seulement pour opérer des miracles et pour convertir les âmes, ni pour produire une vie sainte dans les fidèles, mais aussi pour découvrir le mal et le juger dans ceux qui professaient être chrétiens. Il était nécessaire que l'on vit que le Dieu saint était présent dans l'Assemblée, et que tromper les apôtres, c'était mentir au Saint-Esprit et par conséquent à Dieu lui-même,

L'apôtre Pierre discerne par le Saint-Esprit le mensonge et l'hypocrisie d'Ananias ; il les dévoile et montre qui avait entraîné ce malheureux homme à commettre ce grand péché. C'était Satan, le père du mensonge. « Pourquoi, » dit Pierre, « Satan s'est-il emparé de ton cœur pour te faire mentir au Saint-Esprit ? » Quelle terrible révélation pour Ananias ! Son péché est mis à nu devant tous, comme autrefois celui d'Acan. La puissance de Dieu saisit le cœur d'Ananias, le jugement le frappe, il tombe mort. Oh ! mes enfants, notre Dieu, le Dieu de grâce, est aussi le Dieu saint et un feu consumant. Trois heures après, Sapphira, ignorant le jugement de Dieu sur son mari, se présente à son tour dans l'assemblée. A la question directe de Pierre : « Avez-vous vendu le champ autant ? » elle répond sans hésiter : « Oui, » proférant ainsi délibérément un mensonge évident. Vous voyez, mes enfants, quel oubli ou quel mépris de la sainteté et de la présence de Dieu ; vous voyez comment un péché en entraîne un autre plus grave. Mais le jugement ne se fait pas attendre. Pierre prononce la sentence et elle tombe morte à son tour.

Ainsi la présence du Dieu saint dans l'Assemblée était rendue manifeste. Le mal y était découvert et jugé, comme autrefois dans le camp d'Israël. Aussi une grande crainte s'empara de toute l'Assemblée et de tous ceux qui entendaient parler de ces choses.

L'Esprit Saint, comme nous l'avons vu, mes enfants, agissait avec une puissance de grâce dans les cœurs des fidèles et y produisait le dévouement, l'absence d'égoïsme et le renoncement. Ananias et Sapphira, avec hypocrisie et mensonge, avaient voulu faire croire qu'ils étaient animés de ces sentiments, alors que l'amour de l'argent les possédait. Dieu avait jugé ce mal et l'avait ôté de l'Assemblée. Mais Satan est toujours actif contre Christ et ce qui est

cher à Christ. Il avait poussé Ananias et sa femme à mentir et les avait ainsi entraînés dans la mort. Cet effort de Satan contre l'Assemblée avait été détourné par la puissance de Dieu. On voyait que Dieu était au milieu des chrétiens et l'Église augmentait toujours en nombre. Alors l'ennemi, pour troubler et ruiner l'Assemblée, s'il le pouvait, essaya d'un autre moyen. Il chercha à agir sur la mauvaise nature qui est en nous, et à faire naître dans les cœurs des fidèles des sentiments contraires à la grâce, la jalousie et l'envie, par exemple ; des plaintes et des murmures. Oh ! combien nous avons besoin, mes chers enfants, d'être en garde contre les ruses de ce redoutable ennemi, de veiller et prier, car s'il trouve la moindre ouverture, il s'empresse d'en profiter.

La multitude des disciples se composait de Juifs hébreux, nés en Palestine et parlant la langue syrienne, et de Juifs hellénistes, c'est-à-dire des Juifs venus de pays étrangers et qui parlaient grec pour la plupart. Ces derniers se plainquirent de ce que les veuves qui se trouvaient parmi eux, étaient négligées dans les secours qui étaient distribués chaque jour ; et ils murmuraient contre les Hébreux et sans doute contre les apôtres eux-mêmes. Quelle triste chose quand la jalousie s'empare du cœur ! Se plaindre de ses frères, murmurer contre eux, les accuser, ce n'est pas à l'honneur du nom de Jésus, n'est-ce pas ? Ce n'étaient pas des sentiments conformes aux siens ; ce n'était pas la douceur qui n'insiste pas sur ses droits ; c'était un sentiment charnel. Quel remède apporter à ce mal qui menaçait d'introduire des dissensions dans l'Assemblée, et aurait détruit cette belle harmonie entre ceux qui d'abord n'étaient qu'un cœur et qu'une âme ?

La sagesse de Dieu était là, mes enfants, aussi



bien que sa puissance, pour déjouer les ruses de l'ennemi. Les apôtres ne pouvaient pas laisser le service de Dieu dans la prédication de l'évangile, pour s'occuper des besoins matériels de ceux qui avaient cru. Ils avaient besoin de leur temps pour se livrer à la prière et au service de la parole, ces deux choses intimement unies dans la vie de tout serviteur de Dieu, pour que son action soit bénie envers les âmes. L'Assemblée, sur le conseil des apôtres, choisit donc sept hommes remplis de l'Esprit Saint et de sagesse, pour veiller à la distribution des secours aux nécessiteux. Ces hommes furent présentés aux apôtres qui, après avoir prié, leur imposèrent les mains, les recommandant ainsi à Dieu et s'unissant à eux pour l'œuvre qu'ils auraient à accomplir. Nous voyons, mes enfants, quelle place la prière occupait dans la vie des apôtres et des premiers chrétiens, comme aussi dans celle de notre adorable Sauveur. Puisse-t-elle occuper aussi une grande place dans notre vie !

L'Esprit Saint nous a conservé les noms de ces sept hommes, que l'on appelle souvent les diacres, d'un mot grec qui signifie serviteur. Ces noms, qui sont grecs, nous apprennent qu'ils étaient tous des Hellénistes, ce qui montre l'esprit de grâce et de condescendance qui était dans l'Assemblée ; c'était aussi un fruit produit par l'Esprit Saint ; la ruse et l'effort de Satan étaient mis de nouveau à néant. Il allait bientôt montrer sa rage et livrer de nouveaux combats contre Christ et l'Assemblée. Mais n'oublions jamais, mes enfants, qu'en regardant à Christ, nous sommes toujours plus que vainqueurs. Sa puissance, sa sagesse et son amour déjouent et annulent tous les efforts de l'ennemi.

---

## Entretiens sur le livre de Josué

### VII. — RELÈVEMENT DU PEUPLE. PRISE D'AI.

#### (Chapitre VIII.)

LA MÈRE. — Relis, chère Sophie, le premier verset de notre chapitre.

SOPHIE (*lit*). — « Et l'Éternel dit à Josué : Ne crains point et ne t'effraie point. Prends avec toi tout le peuple de guerre, et lève-toi, monte à Ai. Vois, j'ai livré en ta main le roi d'AI, et son peuple, et sa ville, et son pays. »

LA MÈRE. — Tu vois de quelle manière touchante l'Éternel reprend ses relations avec son peuple. Il le rassure et lui promet la victoire. Maintenant qu'ils se sont purifiés du mal, il peut de nouveau les conduire et les bénir.

SOPHIE. — C'est vrai, maman. Les paroles que l'Éternel adresse à Josué sont à peu près les mêmes que celles qu'il lui disait avant le passage du Jourdain (1). Et comme il avait promis qu'il livrerait Jéricho aux Israélites, il le promit aussi d'AI.

LA MÈRE. — Tu peux remarquer, Sophie, la grande différence qui existe entre ce que dit l'Éternel et ce que disaient les espions relativement au nombre de guerriers qu'il fallait envoyer contre Ai.

SOPHIE. — Les espions avaient dit de n'envoyer que deux ou trois mille hommes, et l'Éternel dit : « Prends avec toi tout le peuple de guerre. »

LA MÈRE. — Les espions parlaient à la manière des hommes ; ils ne disaient rien de l'Éternel et de sa force ; ils ne voulaient pas que tout le peuple se

(1) Josué I, 9.

fatiguât; ils étaient remplis de confiance dans l'énergie et l'habileté du peuple et méprisaient Aï comme n'étant qu'un misérable obstacle. Mais Dieu voulait faire comprendre aux Israélites que, dans les batailles qu'il conduisait, chaque homme de son armée devait combattre sans chercher du repos avant que l'œuvre fût achevée. Il voulait aussi qu'ils sussent que, si petit que parût l'obstacle, ils ne pouvaient le vaincre que par Sa force, c'est pourquoi il ajoute : « J'ai livré entre tes mains le roi d'Aï, etc. » C'était l'Éternel seul qui abattait la puissance des Cananéens et rendait Israël capable de remporter la victoire. Il en est de même, chère Sophie, dans le combat du chrétien contre le mal, comme aussi dans toute sa vie. L'apôtre Paul disait : « Combats le bon combat de la foi ; » mais il disait aussi : « Ce n'est pas que nous soyons capables de penser quelque chose comme de nous-mêmes, mais notre capacité vient de Dieu » (1), et en même temps, il encourageait les fidèles par des paroles telles que celles-ci : « Ne nous laissons pas en faisant le bien, car, au temps propre, nous moissonnerons, si nous ne défaillassons point. » « Soyez fermes, inébranlables, abondant *toujours* dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur (2). » Pour en revenir aux Israélites, est-ce que tu ne vois pas aussi un grand contraste dans la manière dont Jéricho et Aï sont prises ?

SOPHIE. — En effet, maman. Pour prendre Jéricho, la ville puissante, les Israélites n'avaient eu autre chose à faire que d'accompagner l'arche, en faisant le tour de la ville, jusqu'à ce que les murailles tombassent; tandis que, pour s'emparer d'Aï, la

(1) 1 Timothée VI, 12; 2 Corinthiens III, 5.

(2) Galates VI, 9; 1 Corinthiens XV, 58.

petite ville, ils ont à se donner beaucoup de peine.

LA MÈRE. — Oui, il faut qu'ils dressent une embuscade où se placent une partie des hommes de guerre ; puis il faut que le reste de l'armée attire les ennemis hors de la ville en faisant semblant de fuir. Tout cela n'est pas bien glorieux. On ne voit pas là le déploiement magnifique et solennel de la puissance de l'Éternel, comme à Jéricho. Il fallait que les Israélites fussent humiliés à cause de leur vaine confiance en eux-mêmes ; il fallait aussi qu'ils apprissent que l'on n'obtient rien sans labour, et enfin que, soit en passant par l'humiliation ou la fatigue, ils avaient à être soumis entièrement aux ordres de leur grand capitaine. Du reste, c'est la voie que nous aussi, nous devons suivre. L'apôtre Paul nous en donne l'exemple : « J'ai appris à être content, » dit-il, « dans les circonstances où je me trouve. Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance (1). » Et il ajoute : « Je puis toutes choses en celui qui me fortifie. » C'est en demeurant humblement soumis au Seigneur que nous trouvons la force et que nous remportons la victoire.

SOPHIE. — Nous le voyons bien, chère maman, par l'exemple des Israélites. Cette fois-ci tout leur réussit, parce qu'ils font tout comme Dieu le leur commande.

LA MÈRE. — En effet. Lorsque tout a été disposé selon l'ordre divin, Josué et ses troupes se mettent à fuir. Les combattants d'AI croient à un nouveau succès, sortent tous après les fuyards et laissent la ville sans défense. Ils se croyaient sûrs de vaincre et, au contraire, ils couraient à leur ruine. Ils ne savaient pas que maintenant Israël agissait par l'ordre de son divin chef. Il en sera ainsi, mon enfant, dans l'avenir. Quand le monde croira qu'un dernier effort

(1) Philippiens IV, 11, 12.

le débarrassera de Christ et de ses saints, une ruine subite tombera sur ses armées (1). Que dit tout à coup l'Éternel à Josué ? Lis au verset 18.

SOPHIE (*lit*). — « Étends vers AI le javelot qui est dans ta main, car je la livrerai entre tes mains. Et Josué étendit vers la ville le javelot qui était dans sa main. »

LA MÈRE. — Le temps de l'attente patiente de ceux qui étaient en embuscade, avait pris fin, ainsi que l'humiliation de la fuite simulée. A l'instant où Josué obéit à l'ordre de l'Éternel, et étend vers AI son javelot, signe du combat contre les ennemis et emblème de leur destruction, à cet instant, Dieu met une même pensée dans l'esprit des deux parties de l'armée d'Israël, bien qu'elles ne pussent se voir et communiquer entre elles.

SOPHIE. — Quelle pensée était-ce, maman ?

LA MÈRE. — C'est que le moment d'agir était venu. Les uns entrent dans la ville laissée sans défenseurs, et y mettent le feu ; les autres font volte-face contre les hommes d'AI. Ceux-ci, se retournant, voient l'embrasement de leur ville et les Israélites vainqueurs qui en sortent pour les prendre à dos. Ils perdent tout courage, même la force de fuir leur manque, et ils sont tués jusqu'au dernier. Seul, le roi d'AI est amené vivant à Josué.

SOPHIE. — Ne penses-tu pas, maman, que Josué étendit ainsi son javelot comme un signal donné, aux uns de s'arrêter, aux autres de sortir de leur embuscade ?

LA MÈRE. — Non, Sophie. Il n'est pas dit qu'il ait averti l'armée qu'il donnerait ce signal, et l'Éternel ne lui ordonne d'étendre son arme que lorsque l'action est déjà engagée. Les deux parties de l'armée

(1) Voyez Apocalypse XVI, 13-16 ; XIX, 11-21.

agissent spontanément sous l'impulsion que l'Éternel leur communique, au moment où Josué étend son javelot. C'était le signe de la destruction totale des ennemis; aussi le garde-t-il étendu contre Aï jusqu'à ce que tous les habitants en aient été détruits. Si cela eût été un signal, il n'aurait pas continué à garder son attitude.

SOPHIE. — Il y avait douze mille personnes dans cette ville. La pensée de cette destruction me fait toujours frémir, chère maman.

LA MÈRE. — Je le comprends, mon enfant. C'était l'exécution du terrible jugement de Dieu contre le mal, et en pensant au sort des pécheurs nous ne pouvons nous empêcher de frissonner. Que sera-ce donc, lorsque le Seigneur Jésus sera révélé du ciel avec les anges de sa puissance, en flammes de feu, exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu, et contre ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de notre Seigneur Jésus-Christ (1) ? La destruction sera encore plus terrible; mais quelles sont les voix que nous entendons dans le ciel à l'occasion de ces jugements ? Lis dans l'Apocalypse, au chapitre XV, au vers. 3; puis au chapitre XVI, vers. 7.

SOPHIE (*lit*). — « Et ils chantent le cantique de Moïse, esclave de Dieu, et le cantique de l'Agneau, disant : Grandes sont tes œuvres, Seigneur, Dieu, Tout-puissant ! Justes et véritables sont tes voies, ô Roi des nations ! Qui ne te craindrait, Seigneur, et qui ne glorifierait ton nom ? car toi seul tu es saint. »  
« Oui, Seigneur, Dieu, Tout-puissant, véritables et justes sont tes jugements ! »

LA MÈRE. — Tu le vois, mon enfant. Quand Dieu châtie, c'est avec une justice parfaite. Mais c'est « son œuvre étrange, son travail inaccoutumé (2). »

<sup>2</sup>  
(1) Thessaloniens I, 7, 8. — (2) Ésaïe XXVIII, 21.

Il se plait à faire grâce (1). Il est patient ; il attend pour user de grâce (2). Mais le jour de la patience et de la grâce prendra fin, et nous pouvons bien frémir et être attristés en pensant au sort terrible des rebelles. Prions-le ce Dieu patient, mon enfant, pendant que dure le jour de grâce, afin que beaucoup d'âmes soient sauvées. Continuons maintenant notre récit. La ville d'AI devait-elle être traitée comme Jéricho ?

SOPHIE. — Oui, maman ; seulement Dieu permit aux Israélites de prendre pour eux les bêtes et les biens qui s'y trouvaient.

LA MÈRE. — Dieu montrait ainsi, d'une autre manière qu'à Jéricho, que tout lui appartient et qu'il en dispose selon sa volonté souveraine. Il y a encore deux choses importantes dans ce chapitre. Que fit-on du roi d'AI ?

SOPHIE. — Josué le fit pendre à un arbre jusqu'au soir, puis, comme le soleil se couchait, il ordonna qu'on descendit son cadavre, et on l'enterra sous un monceau de pierres.

LA MÈRE. — Sais-tu pourquoi Josué fit cela ?

SOPHIE. — Je me rappelle, maman, que Moïse avait ordonné que si quelqu'un avait été pendu à un bois, on devait l'enterrer le jour même (3), parce que celui qui était mort ainsi, était maudit. Et c'est pourquoi Jésus fut attaché à la croix, afin qu'il fût fait malédiction pour nous (4).

LA MÈRE. — Je suis bien aise que tu te rappelles cela, mais Moïse ajoute ceci : « Afin que tu ne rendes pas impure la terre que l'Éternel ton Dieu te donne. » Josué, en faisant enterrer le cadavre du roi d'AI avant le coucher du soleil, montre qu'il regardait la terre

(1) Michée VII, 18. — (2) Ésaïe XXX, 18.

(3) Deutéronome XXI, 22, 23. — (4) Galates III, 13.

de Canaan comme appartenant déjà aux Israélites, bien qu'ils n'en eussent pris encore que deux villes. C'était de sa part un acte de foi et de confiance. Ensuite, Josué fait une seconde chose que Dieu avait commandée aux Israélites par la bouche de Moïse.

SOPHIE. — Il bâtit un autel sur le mont Ébal et offrit des holocaustes et des sacrifices de prospérité. Puis il écrivit là, sur des pierres que l'on dressa, une copie de la loi de Moïse, et ensuite il lut toutes les paroles de la loi, la bénédiction et la malédiction (1). On voit bien, chère maman, que Josué avait à cœur de faire tout ce que l'Éternel lui avait dit (2).

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie, et c'était sa sauvegarde, comme c'est aussi la nôtre de nous attacher à la parole de Dieu. Mais en bâtissant un autel en Canaan, et en y adorant l'Éternel comme le Dieu d'Israël, il prenait, pour ainsi dire, possession du pays au nom du peuple. L'arche de l'alliance était là, témoin et gage de la relation établie entre Dieu et son peuple. Les holocaustes montraient comment le peuple approchait de Dieu : c'était par un sacrifice qui les rendait agréables ; et les sacrifices de prospérité témoignaient de la reconnaissance des Israélites. Enfin la loi plaçait devant eux la condition sous laquelle ils pouvaient garder le pays et jouir de la bénédiction.

SOPHIE. — Et tous avaient connaissance de cette loi, non seulement les hommes, mais aussi les femmes et même les enfants, et les étrangers qui étaient avec le peuple.

LA MÈRE. — Oui, Sophie, tous étaient responsables, car tous avaient part aux grâces que l'Éternel accordait à son peuple.

(1) Deutéronome XXVII, 2, 4. — (2) Josué I, 7, 8.





## Le comptoir devenu une chaire.

Il n'y a pas encore un grand nombre d'années que vivait un brave chrétien, bon, sérieux et zélé, qui agit avec assez « peu de convenance, » comme l'auraient dit quelques personnes, pour parler du Sauveur à un jeune client. Que l'on entende les choses religieuses du haut de la chaire, cela se comprend : n'est-ce pas l'affaire du ministre ? On l'attend aussi d'un directeur d'école du dimanche, quand, l'après-midi, il s'adresse aux enfants. On n'est pas étonné non plus qu'un maître, à la leçon de religion, parle de Jésus, du ciel et de choses semblables. Mais à un comptoir, dans une boutique, est-ce que c'est dans l'ordre ?

Notre brave ami pensait une fois à cela dans un moment de loisir, et il agit selon ses pensées qui étaient de ne pas se laisser arrêter par de telles considérations, et il en résulta tant de bien que nous ne pouvons nous empêcher de désirer que d'autres montrent le même zèle, quand bien même quelques personnes le taxeraient d'intempestif.

— Comment vous nommez-vous ? dit-il par manière d'introduction à son jeune client, qui venait d'acheter pour la grosse somme de dix centimes.

— Jean, fut la réponse.

— Allez-vous à l'école du dimanche ?

— Oui, dit Jean.

— Vous rappelez-vous quelques passages ou quelques cantiques que vous pourriez me dire ?

Le petit garçon tout surpris et intimidé ne pouvait rien se rappeler pour satisfaire à la demande du brave homme.

— Aimerez-vous apprendre un petit cantique, Jean ? continua-t-il.

— Volontiers, monsieur,

— Eh bien, je vais vous le dire, répétez-le après moi ; et, oubliant pour un moment thé, sucre, café et autres marchandises, notre ami s'appuyant sur le comptoir, enseigna à l'enfant ce verset :

Vers un enfant tourne ta face  
Et m'apprends à prier, Seigneur !  
Que ton Saint-Esprit, par ta grâce,  
Renouvelle mon jeune cœur.

Le jeune garçon apprit ligne après ligne le verset, puis il s'en alla. Lorsqu'il revint la prochaine fois, le brave marchand lui dit :

— Eh bien, Jean, voulez-vous apprendre le verset suivant ?

— Je veux bien, répondit Jean.

De nouveau le comptoir fut transformé en chaire, le marchand en prédicateur, et le jeune acheteur fut la congrégation.

Je suis pécheur dès ma naissance,  
Errant et séparé de Toi,  
Perdu sans aucune espérance,  
Si tu ne prends pitié de moi.

Tels furent à la fois le cantique, le texte et le sermon, et la réunion finie, l'auditoire composé d'un seul s'en retourna à la maison.

A une troisième visite, le troisième verset fut appris, et le jeune pécheur entendit l'Évangile :

Mais Jésus, le Sauveur, pardonne ;  
Son sang lave de tout péché ;  
Il donne au ciel une couronne  
A qui de Lui s'est approché.

C'était un magnifique sujet pour le marchand prédicateur :

JÉSUS, LE SAUVEUR, PARDONNE.

Jean n'était qu'un enfant ; ses péchés étaient ceux d'un enfant, mais il avait besoin de pardon :

« SON SANG LAVE DE TOUT PÉCHÉ. »

Quelle bonne nouvelle pour les cœurs souillés ! Puis il était question de couronne dans le ciel. Des enfants malpropres ne sont pas reçus dans la société d'enfants bien élevés et proprement vêtus, de même les âmes souillées par le péché ne peuvent jouir de la compagnie de ceux qui, dans la gloire, sont vêtus de robes blanches. Les souillures doivent être ôtées par le Sauveur, dont « le sang purifie de tout péché. »

Ainsi tout le cantique fut appris, verset après verset, et les vérités qu'il renferme sont aussi pour les jeunes garçons et les jeunes filles d'aujourd'hui.

Enfants, venez, Il vous appelle,  
Sans crainte approchez-vous de Lui ;  
Oui, près de ce Sauveur fidèle  
Vous trouverez paix, force, appui.

A tous ceux qui cherchent sa face,  
Il fait goûter son tendre amour ;  
Jésus les conduit par sa grâce  
Au ciel, son bienheureux séjour.

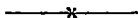
Le résultat de la prédication faite par l'honnête marchand fut grand.

Le court cantique appris par le petit garçon produisit sur lui la première impression sérieuse qu'il eût reçue. Il grandit et devint un jeune homme chrétien qui put enseigner à d'autres le chemin du salut. Il dirigea pendant longtemps une grande classe biblique pour les jeunes gens, dont un grand nombre furent gagnés à Christ. Plusieurs d'entre eux-ci travaillent à leur tour dans l'œuvre du Seigneur, enseignant les âmes et prêchant l'Évangile. Quelle abondante moisson provint ainsi des quelques grains de semence répandus du comptoir de l'humble marchand !

## Le Rédempteur.

- 1 En contemplant la voûte immense  
Où roulent tant d'astres divers,  
La foi découvre la puissance  
Du Créateur de l'univers.
- 2 Mais quel insondable mystère !  
Ce Dieu puissant, le Créateur,  
Voulut descendre sur la terre,  
Pour être notre Rédempteur.
- 3 Il vint comme homme, plein de grâce,  
Et, pour sauver ses ennemis,  
Porta, sur la croix, à leur place,  
Les péchés qu'ils avaient commis.
- 4 Pour sa souffrance expiatoire,  
Dont Lui seul sait la profondeur,  
Son Dieu l'a couronné de gloire ;  
Il siège en haut avec splendeur.
- 5 Et maintenant, il vous appelle ;  
Pécheurs, croyez en son amour :  
Recevez la vie éternelle  
Qu'il veut vous donner dès ce jour.

P. R.



VOUS CONNAISSEZ LA GRACE DE NOTRE SEIGNEUR  
JÉSUS-CHRIST, QUI, ÉTANT RICHE, S'EST FAIT PAUVRE  
POUR VOUS, AFIN QUE PAR SA PAUVRETÉ VOUS  
FUSSIEZ ENRICHIS. (2 Corinthiens VIII, 9.)





## L'Église ou l'Assemblée

### VII. — LE PREMIER MARTYR.

Aujourd'hui, mes enfants, j'ai à vous parler du premier *martyr*. Vous avez déjà entendu ce mot, mais peut-être ne savez-vous pas tous ce qu'il signifie. Il veut dire *témoin*. Le Seigneur Jésus est appelé le témoin fidèle et véritable, parce qu'il a rendu témoignage à Dieu fidèlement et selon la vérité, quand il était sur la terre ; tous les chrétiens,

jeunes ou vieux, sont appelés à être des témoins pour Christ, en confessant son nom et en le servant fidèlement; mais le nom de *martyr* est réservé à ceux qui, par amour pour Christ et par fidélité à son nom, ont enduré les souffrances et même la mort. Et la liste en est nombreuse, mes chers enfants.

Satan, le grand ennemi de Dieu et de Christ et des hommes, est toujours actif pour faire le mal. Les deux moyens qu'il emploie dans ce but, c'est la ruse ou le mensonge, et la violence. Il est menteur et meurtrier dès le commencement, et il trouve le méchant cœur des hommes toujours prêt à accomplir ses desseins. Il cherche à garder les hommes sous sa puissance, mais quand ils lui ont échappé en croyant à l'Évangile, il s'efforce par ses ruses de les faire tomber dans le mal, ou bien il pousse les hommes méchants à persécuter les saints et à les faire mourir. Vous avez déjà vu, mes enfants, que les apôtres avaient été mis en prison et battus pour le nom de Jésus; je vous ai aussi raconté comment Satan chercha à introduire le péché dans l'Assemblée, en séduisant Ananias et Sapphira. Maintenant, je vous dirai ce que le Saint-Esprit nous rapporte de celui qui, le premier, donna sa vie pour le Seigneur Jésus.

C'était Étienne, l'un des sept hommes choisis pour veiller à la distribution des aumônes aux pauvres de l'Assemblée. Il était plein de foi et de l'Esprit Saint, rempli de grâce et de puissance. Il ne se contentait pas de servir les pauvres aux tables, mais accomplissait parmi le peuple des prodiges et de grands miracles, et, le cœur rempli d'amour pour Jésus et pour les âmes des pécheurs, il annonçait l'Évangile. Ainsi la parole de Dieu était reçue et crue par bien des personnes, le nombre des disciples s'augmentait beaucoup, et même un grand nombre

de sacrificateurs étaient convertis. Et c'est là ce qui excita la rage de Satan, qui se servit des Juifs incrédules pour chercher à faire mourir Étienne, comme autrefois ils avaient fait mourir le Seigneur Jésus.

Certains de ces Juifs se mirent à contredire Étienne qui cherchait à amener les âmes à Christ. Mais le fidèle témoin de Christ parlait avec une sagesse divine et non avec des raisonnements humains ; l'Esprit Saint dont il était rempli lui enseignait ce qu'il devait dire. Et qui peut résister à la sagesse et à l'Esprit de Dieu ? Personne ; aussi ses adversaires confondus par ses paroles, se jetèrent sur lui, l'entraînèrent devant le sanhédrin, la grande assemblée des chefs du peuple, et là suscitèrent contre lui de faux témoins qui l'accusaient d'avoir blasphémé contre Dieu et contre Moïse. Vous vous rappelez, mes enfants, qu'on avait fait ainsi pour Jésus, qui avait dit : « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; » car tout disciple accompli sera comme son Maître.

Étienne était là, devant cette assemblée imposante qui avait les yeux arrêtés sur lui. Mais l'Esprit Saint remplissait son cœur de pensées célestes. L'éclat des choses divines se reflétait sur son visage, de telle sorte qu'il semblait à ses adversaires voir le visage d'un ange ; et c'était bien, en effet, un ange que Dieu plaçait au milieu d'eux pour leur apporter un dernier message.

Le souverain sacrificateur l'interrogea, en lui demandant si les accusations portées contre lui étaient vraies. Mais, mes enfants, le serviteur de Dieu ne pense pas à lui-même ; il pense à la gloire du Seigneur et au bien des âmes. Étienne n'essaya pas même de se défendre et de repousser les accusations de ses ennemis. Il rappela aux Juifs leur

histoire depuis le moment où Dieu, le Dieu de gloire, choisit et appela Abraham, leur père. Il plaça devant eux la suite des grâces que Dieu leur avait faites et leurs rébellions constantes contre un Dieu si patient et si bon, et il termina en leur disant : « Vous êtes tels que vos pères ; vous résistez toujours à l'Esprit Saint. Vos pères ont persécuté et tué les prophètes qui avaient prédit la venue du Juste, et vous, vous l'avez livré et mis à mort. Dieu vous avait donné sa loi et vous ne l'avez pas gardée. »

Étienne allait peut-être ajouter à son discours quelques paroles pour les engager à se repentir, mais eux, au lieu d'être touchés de componction, comme ceux qui avaient entendu Pierre le jour de la Pentecôte, résistèrent encore une fois au Saint-Esprit. En entendant les paroles du serviteur de Christ, ils frémissaient de rage, et grinçaient les dents contre lui. Quelle chose terrible, quand le cœur se révolte contre Dieu ! Triste tableau que cette fureur qui se peint sur des visages d'homme, et quel contraste avec ce qui suit. Le Seigneur, dans sa grâce voulut qu'un dernier et solennel témoignage fût rendu devant les chefs du peuple, et en même temps, que son fidèle témoin fût puissamment soutenu dans sa lutte suprême contre ses adversaires. Étienne, rempli de l'Esprit Saint et des pensées du ciel où était son Sauveur bien-aimé, avait les yeux fixés en haut. Et tout d'un coup, Dieu lui ouvre le ciel. Il voit la gloire de Dieu, et, à la droite de Dieu, Jésus lui-même. Étienne ne peut retenir pour lui ce qui fait déborder son cœur ; il faut qu'il rende témoignage non plus à ce qu'il croit, mais à ce qu'il voit, c'est-à-dire à la gloire de Christ. Il s'écrie : « Voici, je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. » Mes enfants, ce qui a toujours soutenu les martyrs, tous ceux



qui ont souffert pour Christ, ce qui seul soutient le chrétien, c'est la contemplation du Sauveur dans sa gloire.

C'était pour les Juifs le suprême appel. Jésus était debout, prêt à venir pour eux, s'ils avaient cru. Mais leurs cœurs s'endurcirent ; ils bouchèrent leurs oreilles pour ne point entendre la voix du serviteur de Dieu. Tous d'un accord se précipitèrent sur lui ; aucun n'éleva la voix en sa faveur, et ils le poussèrent hors de la ville. Là, ils le lapidèrent, c'est-à-dire l'accablèrent à coups de pierre jusqu'à la mort, pour faire disparaître ce témoin qui avait fait reluire devant eux la lumière divine. A quel terrible jugement ce pauvre peuple juif s'exposait ! C'est une chose effrayante de rejeter le Seigneur Jésus et de tomber ensuite entre les mains du Dieu vivant !

Que faisait le premier martyr, tandis que les lourdes pierres venaient meurtrir ses membres ? Se plaignait-il, accusait-il ses bourreaux, demandait-il vengeance ? Non, mes enfants. Il venait de contempler Jésus, et il était transformé à son image. La pensée de Jésus remplissait tout son cœur, et il lui remettait son esprit. Mais en pensant à Jésus et à ceux qui le lapidaient, il se rappelle ce qu'avait fait Jésus, quand on le clouait sur la croix. Cet adorable Sauveur avait dit : « Père, pardonne-leur ; ils ne savent ce qu'ils font. » Et Étienne se soulève sous la grêle de pierres, et, malgré les douleurs que lui causent ses membres brisés, il se met à genoux, et à l'exemple de son divin Maître, il crie à haute voix — tous entendent ce dernier témoignage d'amour : « Seigneur, ne leur impute point ce péché. » Ses dernières paroles sont des paroles de grâce. Oh ! comme il ressemblait à son Sauveur, quelle communion de pensées avec Jésus. Demandons au Seigneur, mes enfants, que nous puissions le connaître

toujours mieux, vivre toujours plus près de Lui, et ainsi Lui ressembler toujours davantage en fidélité, en amour et en grâce.

Après ces paroles, le premier martyr s'endormit. Quel doux repos ! Son esprit alla auprès de Jésus et son corps, que des hommes pieux enlevèrent et ensevelirent, attend dans le sépulcre le moment où Jésus viendra, et où, à sa voix, les morts en Christ ressusciteront. Serez-vous du nombre des bienheureux témoins de Christ, qui iront à sa rencontre dans les nuées en l'air quand il viendra ? Vous n'aurez pas à mourir lapidés comme Étienne, mais tous vous êtes appelés, mes enfants, à être des serviteurs du Seigneur. Si vous voulez régner avec Lui, il faut le servir et souffrir pour Lui.



## Entretiens sur le livre de Josué

### VIII. — LES RUSES DE L'ENNEMI.

*(Josué IX.)*

LA MÈRE. — Tu vois, par ce chapitre, ma chère Sophie, que les victoires des Israélites ne découragent pas leurs ennemis et ne font qu'amener de nouveaux combats. Tous les rois de Canaan, du Jourdain à la Méditerranée et jusqu'au pied du Liban, se liguent contre eux. Ils agissent à la manière des hommes et pensent que, réunis, ils seront plus forts qu'Israël. Ils ignoraient que l'Éternel, le Dieu tout-puissant, était avec son peuple. Le chrétien aussi, mon enfant, à mesure qu'il avance, rencontre de nouveaux ennemis à combattre ; mais Celui qui

est en nous est plus fort que celui qui est dans le monde ; et, si Dieu est pour nous, qui sera contre nous (1) ?

SOPHIE. — Tous les Cananéens ne voulaient pourtant pas s'exposer à être vaincus et exterminés. Les Gabaonites avaient peur d'être traités comme les habitants de Jéricho et d'Aï.

LA MÈRE. — C'est vrai, mais leur manière d'agir montre que, tout en prenant le nom de l'Éternel dans leur bouche, en réalité ils ne le connaissaient pas et croyaient pouvoir échapper à leur sort par la ruse.

SOPHIE. — Mais, maman, qu'auraient-ils dû faire ?

LA MÈRE. — En reconnaissant le danger où ils étaient de subir la sentence de mort prononcée contre eux, ils auraient dû venir se livrer à Josué, lui demander d'implorer pour eux la miséricorde de l'Éternel, qui aurait certainement répondu à leur prière, car il se plaît à faire grâce (2). Tu te rappelles comment Rahab fut épargnée.

SOPHIE. — En effet, maman. Elle demanda qu'on la laissât vivre, et cela lui fut accordé.

LA MÈRE. — Quand un pécheur est convaincu de son état de péché et de ruine, il ne doit pas faire comme les Gabaonites, chercher à échapper au jugement de Dieu par des moyens humains, mais il doit venir confesser ses fautes, et Dieu les lui pardonnera. Jésus a dit : « Je ne mettrai pas dehors celui qui viendra à moi (3). »

SOPHIE. — Ces Gabaonites étaient bien habiles, maman. C'était bien difficile de ne pas être trompé, en voyant leur apparence de voyageurs venant de loin, apparence qui confirmait leurs paroles.

(1) 1 Jean IV, 4 ; Romains VIII, 31. — (2) Michée VII, 18.

(3) Jean VI, 37 ; lisez Luc XVIII, 13, 14 ; 1 Jean I, 9.

LA MÈRE. — Les gens du monde sont, en effet, très prudents dans ce qui les concerne, ma chère enfant. Mais les enfants de Dieu doivent aussi être prudents, quoique d'une autre manière (1). Ils doivent être sur leurs gardes pour ne pas se laisser surprendre par les ruses de l'ennemi (2). Le diable se sert de deux moyens contre les enfants de Dieu : la violence et la ruse. La violence pour les détruire, comme lorsque Sihon et Og, les rois amorrhéens, vinrent combattre Israël ; la ruse, comme lorsque Balaam donna à Balac le conseil d'attirer les Israélites dans l'idolâtrie (3).

SOPHIE. — Mais penses-tu, maman, que c'était une ruse de Satan contre les enfants d'Israël, que cette tromperie des Gabaonites ?

LA MÈRE. — Certainement, mon enfant. Dieu avait positivement dit en parlant des Cananéens : « Tu ne traiteras point alliance avec eux (4), » et voilà qu'un de ces peuples vient, avec des paroles trompeuses, demander que les Israélites fassent alliance avec lui. C'était agir directement contre Dieu, contrecarrer sa volonté, et c'est toujours ce que fait Satan, comme l'indique son nom, qui veut dire « adversaire. » Et le grand effort de Satan est de nous entraîner par ses ruses à agir contre Dieu et sa volonté. Dieu ne veut pas que son peuple, ceux qui lui appartiennent, s'allie avec le monde (5). Satan, au contraire, fait tout ce qu'il peut pour nous associer avec le monde dont il est le chef. Les Cananéens ne devaient pas être tolérés au milieu des Israélites qu'ils auraient entraînés dans leurs péchés ; ainsi les chrétiens qui s'associent avec le monde, courent

(1) Matthieu X, 16. — (2) 1 Pierre V, 8 ; Éphésiens VI, 11-13. — (3) Nombres XXI, XXV, 1, 2 ; Apocalypse II, 14. — (4) Deutéronome VII, 2. — (5) 2 Corinthiens VI, 13-18 ; Apocalypse XVIII, 4 ; Deutéronome VII, 1-4.

grand risque d'être séduits par ses convoitises. De plus, la sentence de jugement était prononcée contre les Cananéens à cause de leurs horribles péchés, et Dieu seul avait le droit d'en épargner quelques-uns, s'il le trouvait bon.

SOPHIE. — Je comprends maintenant, chère maman, que c'était un piège dangereux tendu aux Israélites; mais que devaient faire Josué et les chefs du peuple?

LA MÈRE. — C'était tout simple, Sophie. Relis la fin du verset 14 de notre chapitre.

SOPHIE (*lit*). — « On ne consulta point la bouche de l'Éternel. » Je vois ce qu'ils avaient à faire, maman. C'était de demander conseil à Dieu.

LA MÈRE. — Oui; ils avaient au milieu d'eux la source de la lumière et de la sagesse (1), Dieu lui-même, « qui prend les sages dans leurs ruses (2), » et ils n'avaient qu'à s'adresser à Lui. Mais de même qu'à Aï, ils s'étaient cru *assez forts*, dans le cas des Gabaonites, ils s'estiment *assez sages* pour décider sans consulter Dieu. N'avaient-ils pas bien tort? N'était-ce pas un piège de Satan où ils tombent? L'enfant de Dieu ne doit pas faire un pas sans être dirigé par son Père.

SOPHIE. — Ils n'étaient pourtant pas bien sûrs d'abord de la véracité des Gabaonites, car ils leur disent : « Peut-être que vous habitez parmi nous. »

LA MÈRE. — C'est ce qui les rend d'autant moins excusables. Incertains comme ils l'étaient, au lieu de se fier à des assurances d'hommes qu'ils soupçonnaient et qu'ils ne connaissaient pas, n'auraient-

(1) Nombres XXVII, 18-21. *Urim* veut dire lumières; *Thummim* veut dire perfections. Voyez Exode XXVIII, 30. Le peuple d'Israël avait donc pour le conduire la perfection de la lumière divine. Nous avons la parole de Dieu et son Esprit. — (2) 1 Corinthiens III, 19.

ils pas dû avoir recours à l'infaillible parole de Dieu ? Josué et les chefs d'Israël agissent comme si Dieu n'avait pas été là pour les diriger. Prenons garde, mon enfant, de ne pas faire comme eux, de peur que nous ne soyons entraînés par « l'habileté qu'ont les hommes d'user de voies détournées pour égarer (1). » Que la parole de Dieu soit « une lampe à notre pied, et une lumière à notre sentier (2), » et nous ne risquerons pas de nous égarer.

SOPHIE. — Il me semble pourtant, maman, que la faute que commirent les enfants d'Israël en cette occasion, ne fut pas si grave que celle d'Acan.

LA MÈRE. — Tu as raison dans un sens, Sophie : il n'y avait pas eu d'interdit qui souillait le camp. Cependant c'était un mal, et un grand, puisque par leur manque de sagesse et de dépendance de Dieu, ils laissaient un peuple maudit subsister au milieu d'eux et que, même contre l'ordre formel de Dieu, ils avaient traité alliance avec lui. Dès le chapitre suivant, nous voyons que cette alliance oblige les Israélites à défendre les Gabaonites contre les Cananéens, et attire sur eux un plus grand et plus puissant effort des ennemis. Des siècles après, aux jours de David, les Gabaonites sont une cause de trouble pour Israël (3). Si nous manquons de dépendance envers Dieu, si nous avons confiance en nous-mêmes, nous en porterons la peine. Si nous ne veillons pas et que nous nous laissions entraîner par Satan à nous associer à une chose qui n'est pas selon Dieu, notre âme sera troublée.

SOPHIE. — Josué et les chefs d'Israël durent être bien surpris, lorsqu'ils virent les Gabaonites si près d'eux.

LA MÈRE. — Oui, et sans doute bien humiliés.

(1) Éphésiens IV, 14. — (2) Psaume CXIX, 105.

(3) 2 Samuel XXI.

Avec toute leur propre sagesse, eux, les conducteurs du peuple, n'avaient pas même songé à demander aux Gabaonites où était leur pays, s'il était ou non dans les limites du pays de Canaan. « Celui qui se hâte de ses pieds, bronche (1), » dit Salomon. Et c'est ce que font Josué et les principaux. Ils se laissent prendre par la feinte humilité, les flatteries et les paroles religieuses des Gabaonites. Chère Sophie, combien nous avons besoin de nous rappeler que Satan se déguise même en ange de lumière pour nous surprendre (2).

SOPHIE. — Le peuple lui-même fut bien fâché de voir qu'on épargnait les Gabaonites.

LA MÈRE. — Oui, il murmura contre les principaux. Il sentait que ce n'était pas selon Dieu de conserver des Cananéens dans le pays de l'Éternel, dont eux seuls devaient hériter. Mais Josué et les principaux avaient fait un serment au nom de l'Éternel, et les Gabaonites, tout Cananéens et méchants qu'ils étaient, se trouvaient à l'abri de ce saint nom. L'Éternel aurait été irrité contre Israël si le serment avait été violé (3), et l'on dut laisser vivre les Gabaonites. La violation de ce serment par Saül, bien longtemps après, attira sur Israël trois ans de famine, ce qui nous montre le prix du nom de l'Éternel et quel sûr abri l'on y trouve.

SOPHIE. — Oui, maman, mais les Gabaonites eurent à subir aussi la peine de leur mensonge. Ils furent comme des esclaves assujettis aux plus durs travaux.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. La tache de leur faute resta imprimée sur eux. Mais ils se soumirent, et nous ne voyons pas qu'ils aient jamais cessé

(1) Proverbes XIX, 2. — (2) 2 Corinthiens XI, 13-15.

(3) Nombres XXX, 3.

d'être fidèles. Au contraire, il semble qu'à leur égard aussi, la grâce de Dieu a surabondé là où le mal avait abondé (1). Leur labeur si rude était en partie pour le tabernacle de l'Éternel; cela devait leur rappeler le *nom* qui les abritait contre la mort. Leur ville devint une ville des sacrificateurs (2), les ministres de la grâce; et si, comme on le pense, ce sont eux qui portent plus tard le nom de Néthiniens (donnés), on les voit toujours associés aux Lévites et serviteurs du temple, et revenant de la captivité avec le résidu d'Israël (3). Dieu, mon enfant, est abondant en grâce envers les plus grands pécheurs, et son *Nom* est une haute retraite et un refuge assuré (4). Satan peut dresser ses pièges; nous avons à y prendre garde, mais il fait une œuvre qui le trompe. Dieu est au-dessus de tout, et sa miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement (5).

---

« Jésus-Christ est le même,

hier, et aujourd'hui, et éternellement. »

(Hébreux XIII, 8.)

Hier, c'est le passé; aujourd'hui, c'est le présent; éternellement, c'est l'avenir. Quel précieux texte! Quelle consolation il a apporté à plusieurs âmes. Je désire, mes enfants, qu'il soit aussi pour vous une consolation et une bénédiction.

(1) Romains V, 20. — (2) Josué XX, 17. *Ch. 1, 43*

(3) 1 Chroniques IX, 2; Esdras VII, 7, (43) VIII, 20. On voit par ces passages et d'autres, que les Néthiniens sont tout à fait assimilés au peuple.

(4) Ésaïe XII, 4. — (5) Jacques II, 13.



Je désire que vous regardiez le Seigneur Jésus de trois manières ; que vous jetiez sur Lui un regard *en arrière* ; un regard *en haut*, et un regard *en avant*. Il est le même précieux Sauveur, que ce soit dans le passé, le présent, ou l'avenir. Puissiez-vous regarder ainsi vers Lui de tout votre cœur.

Si donc, vous ne l'avez jamais fait auparavant, je vous invite d'abord à

#### REGARDER VERS JÉSUS CRUCIFIÉ,

vers Jésus *sur la croix*. Cela est de toute importance. Quelle scène merveilleuse et solennelle ; Jésus le saint, l'innocent, l'homme parfaitement pur — le Fils de Dieu — Celui « qui n'a pas commis de péché » (1 Pierre II, 22) ; « qui n'a pas connu le péché » (2 Corinthiens V, 21) ; en qui « il n'y a point de péché » (1 Jean III, 5), le voilà qui meurt de la mort d'un malfaiteur !

Jésus sur la croix nous apprend deux grandes vérités : le *grand amour* de Dieu pour les *pêcheurs* ; la *haine profonde* de Dieu contre le *péché*. « Dieu a tant aimé le monde ! » Si vous n'avez pas encore saisi *combien* Dieu vous a aimés, regardez à Jésus *sur la croix*, là vous verrez l'immensité de cet amour. Dieu n'a pas épargné son propre Fils, afin de pouvoir nous épargner.

Ne vous imaginez pas que Dieu tient peu de compte du péché. Oh ! non. Il le hait tellement que, lorsque son Fils bien-aimé portait sur Lui le péché, il détourna de Lui sa face et l'abandonna. Ne restez donc pas dans votre indifférence, mon cher jeune lecteur. Faites comme les pauvres Israélites mordus par les serpents brûlants, *regardez !* Oui, regardez à Jésus mourant pour les pêcheurs, et votre âme atteinte du mal mortel du péché, sera sauvée.

Viens contempler, pécheur, Jésus sur le Calvaire,  
 Vois le Sauveur sur la croix élevé ;  
 Pour tes péchés il souffre, angoissé, solitaire ;  
 Regarde à Christ et sois sauvé.

Regarde et crois !

La vie et le pardon descendent du Calvaire :  
 Oh ! regarde, regarde à la croix !

En second lieu, je vous invite à

REGARDER EN HAUT VERS JÉSUS COURONNÉ,

vers Jésus sur le *trône*. Il n'est plus sur la croix. Nous le savons. Il a achevé sur la croix l'œuvre nécessaire à la gloire de Dieu et à notre salut, et après sa résurrection d'entre les morts, il est monté au ciel.

Les hommes, des hommes pécheurs, l'avaient mis *sur la croix* ; Dieu, son Père, l'a placé *sur le trône*. Les hommes lui ont donné une couronne d'épines ; Dieu lui a donné une couronne de *gloire et d'honneur*. (Hébreux II, 9.) *Maintenant*, il est assis couronné sur le trône de son Père (Apocalypse III, 21) ; et c'est là que je voudrais que vous le contempriez, comme nous y sommes exhortés : « Regardant à Jésus. » Il est toujours le Sauveur, le même qu'hier ; « il peut sauver entièrement *ceux* qui s'approchent de Dieu par lui, » et « il paraît maintenant pour nous devant Dieu. » (Hébreux VII, 25 ; IX, 24.) Ces mots « *ceux* » et « *nous*, » ne désignent pas tout le monde, mais seulement ceux qui *croient*. Si vous croyez réellement au Seigneur Jésus, vous savez qu'il est là haut pour vous d'une manière spéciale. Il est mort sur la croix *pour* les pécheurs ; et maintenant, il paraît devant Dieu et il intercède auprès de son Père *en faveur* des croyants.

Jésus regarde continuellement d'en haut, pour ainsi dire, sur tous ceux qui l'aiment ; il prend soin d'eux, il les protège et les bénit. Ce qu'il désire,

c'est qu'ils regardent constamment jour après jour en haut vers Lui. Quelle bénédiction pour nos âmes quand nous le contemplons là où il est ! C'est le seul moyen pour nous de « courir avec patience la course qui est devant nous, » la course qui a pour but le ciel. (Hébreux XII, 1.) C'est ce qui donne à nos âmes force et courage.

Avec allégresse  
 Marcher vers le ciel,  
 Regarder sans cesse  
 Notre Emmanuel ;  
 Puiser foi nouvelle  
 Dans ce doux regard,  
 De l'âme fidèle  
 C'est la sûre part.

Frères, frères ! Les cœurs en haut !  
 Jésus nous appelle,  
 Il viendra bientôt.

Oui, c'est la troisième chose vers laquelle je vous invite à regarder :

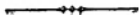
#### REGARDER A JÉSUS QUI VIENT,

à Jésus qui va descendre du ciel. Quelle heureuse perspective pour tous ceux, jeunes ou vieux, qui aiment le Seigneur et sont lavés de leurs péchés dans son précieux sang ! Vous rappelez-vous comment il a quitté la terre ? Au premier chapitre des Actes des apôtres, il est dit : « Une *nuée* le reçut et l'emporta de devant leurs yeux, » et ensuite les anges disent aux disciples : « Ce Jésus (le même), qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, *viendra de la même manière* que vous l'avez vu s'en allant au ciel. » Lisez maintenant au quatrième chapitre de la première épître aux Thessaloniens : « Nous serons ravis ensemble dans les *nuées* à la rencontre du Seigneur en l'air. » Que désigne ce mot « nous ? » Encore seulement ceux qui croient.

Quelle espérance bienheureuse ! Elle est bien meilleure que d'attendre la mort. On entend souvent dire : « Une chose est certaine, c'est qu'il nous faut tous mourir. » La Bible, la sainte parole de Dieu, dit le contraire : « Nous ne nous endormirons pas tous » (1 Corinthiens XV, 51), et dans le chapitre de l'épître aux Thessaloniens dont nous avons parlé, il est dit : « Nous les vivants qui demeurons. » Quelques-uns ne mourront donc pas, et seront vivants quand Jésus viendra. Et pourquoi ne serions-nous pas de ce nombre, puisque nous sommes si clairement exhortés à attendre « la bienheureuse espérance et l'apparition de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ ? »

Maintenant, faites attention à ceci et souvenez-vous-en. Dans un seul regard vers *Jésus crucifié*, il y a la *vie* : c'est un regard de foi ; dans le regard vers *Jésus couronné*, il y a la *paix* et la *puissance* pour vivre en servant Dieu et en lui étant agréable : c'est un regard d'amour ; et enfin, dans le regard tourné vers *Jésus qui vient*, il y a de la *joie* : c'est un regard d'espérance. Ce précieux Sauveur est placé devant nous comme un modèle : « Lequel, à cause de la *joie* qui était devant lui, a enduré la *croix*, ayant méprisé la honte, et est assis à la droite du *trône* de Dieu. »

Saints, levez vos yeux !  
 Le temps est près, voici l'aurore  
 Du jour glorieux  
 Où le Seigneur descend des cieus !  
 Bientôt, oui, bientôt Jésus apparaîtra !  
 Dans quels saints transports  
 Nous serons alors !  
 Nous verrons sa face, il nous transformera ;  
 Que n'y sommes-nous déjà !



## Mon sort est fixé.

Mourir à la fleur de l'âge ! Un beau jeune homme comme lui, mourir ! Oui, il était à sa dernière heure. Mon âme désirait ardemment lui apporter l'eau de la vie, et, pendant près d'une heure, je lui avais cité passage après passage et lui avais demandé instamment de recevoir les paroles de grâce de l'Évangile.

Mais un sombre désespoir semblait s'être emparé de son âme, et, à toutes mes instances pour qu'il crût la parole de Dieu, il répondit : « Mr T., c'est inutile de me parler ou d'essayer de faire quelque chose pour moi. Il n'y a qu'un seul passage de la Bible que je puisse me rappeler, et ce passage se retrace toujours à mon esprit, c'est celui-ci : « L'homme qui, étant souvent repris, roidit son cou, sera brisé subitement, et cela sans remède. » Je ne puis penser à rien d'autre ; c'est exactement mon cas ; je suis cet homme dont il est parlé là, et mon sort est fixé. »

Je le laissai pour le moment, et revins le voir le lendemain. Lorsque j'entrai dans sa chambre, il dit à deux personnes qui s'y trouvaient : « Ayez la bonté de me laisser ; je désire parler à Mr T... » Lorsqu'elles furent sorties, il me dit : « Il n'y a point d'espérance pour moi, mon sort est fixé ; mais comme avertissement pour d'autres, je désire vous dire quelque chose qui s'est passé il y a quelques mois. J'étais alors en santé et mes affaires marchaient bien. Une personne vint me voir et me parla de Christ. Je lui répondis que je ne voulais rien de Christ. Voilà, monsieur, la manière dont j'ai traité Christ lorsque je pensais n'avoir pas besoin de

Lui, et maintenant que je vais mourir et ne puis plus rien faire dans cette vie, ce serait une présomption d'aller m'offrir à Lui. »

En vain j'insistai sur la toute suffisance de la grâce de Dieu pour répondre à tout besoin. Rien ne put lui ôter la pensée qu'il avait « endurci son cœur, » qu'il avait refusé le Sauveur, et n'avait plus qu'à mourir sans espoir. Quelques heures se passèrent, et il sentit la main glacée de la mort se poser sur lui. Avec un accent de terreur, il supplia ceux qui l'entouraient de le transporter hors du lieu où il était.

On l'engagea à rester tranquille, en lui disant qu'il était trop mal pour qu'on pût le transporter. « Oh ! enlevez-moi d'ici, » s'écriait-il, « je ne puis y rester ! » Et comme on lui refusa encore d'accéder à sa demande, il éclata en cris pitoyables, jusqu'à ce que la dernière étincelle de vie fût éteinte et que sa voix se fût perdue dans la mort. Et son âme entra dans l'éternité ; dans l'éternité, lui qui avait rejeté le Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ !

Ce jeune homme avait un très proche parent, un chrétien, qui avait constamment cherché à l'engager à venir entendre l'évangile, mais il avait toujours refusé, préférant le monde et ses plaisirs, et maintenant où était-il ? Que lui avaient donné le monde et le prince de ce monde ?

Cher lecteur, où en es-tu avec Christ ? Voudrais-tu que ton lit de mort fût semblable à celui de ce malheureux jeune homme ? « Aujourd'hui » donc, si tu entends sa voix, n'endurcis pas ton cœur.

« COMMENT ÉCHAPPERONS-NOUS, SI NOUS NÉGLIGEONS UN SI GRAND SALUT. » (Hébreux II, 3.)

---

Maintenant, mes jeunes amis, écoutez un second récit, en tête duquel je veux mettre cette question solennelle que je vous prie de méditer dans le secret de votre cœur et en présence de Dieu.

### Où passerez-vous l'éternité ?

Un jeune homme insouciant et profane était entré dans une salle où un serviteur de Christ avertissait sérieusement ses auditeurs touchant les réalités du monde invisible.

Il les pressait de regarder en face la question de leur avenir au delà de ce monde, afin de décider si ce serait une éternité dans l'étang de feu, là où le ver ne meurt point, ou une éternité avec Christ dans la gloire de Dieu. Il insistait sur le fait que Dieu, qui ne peut mentir, ne mentionne que ces deux places, et que ce serait dans l'une ou l'autre qu'il faudrait vivre à jamais. Il conclut par ces paroles :

« L'éternité, où ? Avec les rachetés dans la gloire ? Ou avec les démons dans le désespoir ? Ce sera avec les uns ou avec les autres. Où passerez-vous l'éternité ? »

La réunion terminée, la congrégation se dispersa, et le jeune homme retourna chez lui et se retira de bonne heure dans sa chambre. Mais il ne pouvait trouver le repos. De quelque part qu'il tournât ses regards, deux mots apparaissaient devant lui tracés avec une netteté effrayante : « L'ÉTERNITÉ, où ? L'ÉTERNITÉ, où ? »

Les lettres qui composaient ces mots lui semblaient ressortir avec un puissant relief, et en un caractère plus grand qu'aucun de ceux qu'il eût jamais vus. Toutes les horreurs d'une éternité passée dans le désespoir avec les démons, saisirent

son âme. Ce n'était plus pour lui le monde invisible. Il lui semblait être penché sur l'abîme ; il plongeait ses regards dans l'effrayante profondeur des ténèbres de dehors, et il entendait les cris de désespoir des damnés résonnant à ses oreilles comme un glas terrible et qui serrait son cœur : « Plus d'espérance, condamnation éternelle. »

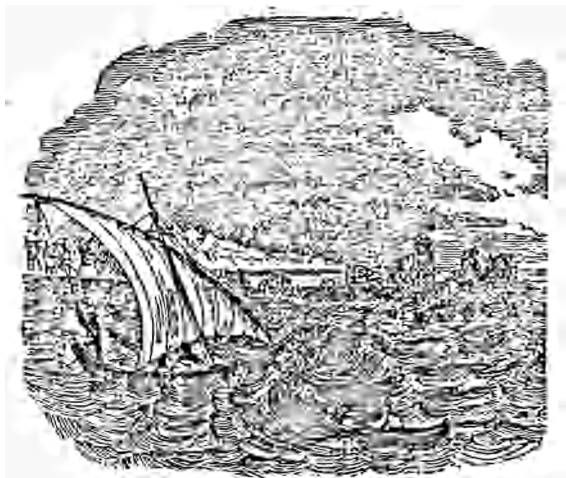
Tantôt il arpentait fiévreusement sa chambre, entièrement réveillé au sentiment de son état de perdition ; puis il tombait à genoux, se relevait et recommençait à marcher avec agitation. Il essayait de penser à quelque passage de l'Écriture qui pût ramener le calme dans son âme, mais aucun ne se présentait à son esprit. Que faire ? Il pensa à Dieu, à la miséricorde qui se trouve dans son cœur, il vint à Lui, se jeta à ses pieds comme un pécheur perdu et impuissant, et il trouva le Père jetant ses bras autour de son cou ; il sentit l'amour de Celui qui reçoit les pécheurs ; et comme le jour suivant on lui demandait : « Où passerez-vous l'éternité ? »

— Avec Christ dans la gloire, répondit-il, la question a été réglée cette nuit.

Cher jeune lecteur, puisse-t-elle être réglée pour vous aujourd'hui.

Mon âme peut déjà moduler le cantique  
 De l'heureux racheté ;  
 Dire avec tous les saints la gloire magnifique  
 D'un Christ ressuscité ;  
 Car ici-bas déjà l'hymne sacré commence ;  
 Mais bientôt dans le ciel,  
 En saints transports d'amour et de reconnaissance,  
 Au séjour éternel,  
 De ce Dieu tout-puissant, seul grand, seul bon, seul sage,  
 Nous dirons les bienfaits ;  
 Prosternés devant Lui, nous Lui rendrons hommage  
 Dans la joie et la paix.





### L'attente.

Qui de nous ne sait pas ce que c'est que d'attendre des parents bien-aimés, des amis chéris absents. Voilà les enfants d'un pêcheur. Leur père est parti par un temps orageux pour gagner le pain de la famille. Ses enfants l'attendent sur le rivage de la mer, tandis que la mère prépare tout pour l'arrivée de son mari fatigué. Les petits ont les yeux fixés sur la pointe de terre qui leur cache l'endroit d'où leur père doit venir. Comme il tarde ! Lui serait-il arrivé malheur par le gros temps qu'il a fait ? Leurs cœurs battent bien fort à cette pensée terrible.

Mais voyez ! Une voile se montre, l'embarcation double la pointe, et bientôt apparaît aux regards ravis des enfants, le père lui-même agitant la main pour montrer qu'il les a reconnus. Puis, à mesure qu'il approche, ils entendent le joyeux appel de sa voix. Comme ils répondent avec bonheur, comme ils

courent vers le lieu du débarquement pour le recevoir, et puis l'accompagnent à leur humble, mais heureuse demeure, où la mère attendait aussi avec anxiété.

Vous avez peut-être aussi attendu plus d'une fois, mon jeune lecteur, le retour d'un père ou d'une mère chéris. En divers lieux et pour diverses raisons, bien des personnes attendent une chose ou une autre. Il n'est pas une créature humaine qui ne soit dans une certaine attente.

Siméon « attendait. » A Jérusalem, la ville du grand Roi, il attendait et veillait, il veillait et attendait. Dieu lui avait fait connaître qu'il ne mourrait point qu'il n'eût vu le Christ du Seigneur. Il savait bien que la parole du Seigneur est sûre, et ainsi ce vieillard juste et pieux attendait que le Seigneur accomplit ce qu'il avait dit. Conduit par l'Esprit de Dieu, il vient au temple, et là est apporté par sa mère, Celui qui avait été promis depuis si longtemps, — « un petit enfant. » Siméon prend dans ses bras « l'enfant Jésus, » et bénit Dieu, disant : « Maintenant, Seigneur, tu laisses ton serviteur aller en paix selon ta parole, car mes yeux ont vu ton salut. » Il avait « attendu » la consolation d'Israël, et maintenant que ses yeux ont contemplé le petit enfant, Christ, Jésus le Sauveur, il est prêt à s'en aller.

*Vos yeux* l'ont-ils vu par la foi ? Ont-ils aussi contemplé le Sauveur, le Christ de Dieu ? L'avez-vous jamais suivi, par le cœur, dans le sentier d'amour et de grâce qu'il a parcouru à travers la honte et la souffrance, jusqu'à la croix où il a mis sa vie pour le salut des pécheurs ? Jésus n'est pas seulement « la Consolation d'Israël, » mais la Consolation de toute âme qui gémit sous le poids du péché. C'est à une telle âme qu'il dit : « Venez à moi... et je vous donnerai du repos. »

Environ cinquante ans après Siméon, vous auriez trouvé à Thessalonique toute une compagnie de personnes qui « attendaient. » Elles attendaient une même chose — c'était la venue de Jésus, leur Seigneur et Sauveur. Elles n'attendaient pas, comme Siméon, sa première venue en grâce, mais sa seconde venue en gloire. Ces Thessaloniens, autrefois pauvres païens, savaient que Jésus était mort pour leurs péchés, et que, les ayant effacés par son sacrifice, il était ressuscité et monté au ciel, où il est assis à la droite de Dieu. Mais ils savaient aussi que Jésus avait promis de revenir, et ils attendaient son retour. Ils s'étaient tournés des idoles vers Dieu, « pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus, qui nous délivre de la colère à venir. »

Que Dieu vous donne, mes chers jeunes amis, d'abord de voir « son salut, » c'est-à-dire Jésus comme votre Sauveur; ensuite, de servir Dieu dans votre conduite de chaque jour, et enfin, « d'attendre » le retour de ce précieux Rédempteur, qui conduira ses bien-aimés rachetés à la place que lui-même a préparée pour eux.

« BIENHEUREUX CES ESCLAVES, QUE LE MAITRE, QUAND IL VIENDRA, TROUVERA VEILLANT. »

## Entretiens sur le livre de Josué

### IX. — LA CONQUÊTE DU PAYS.

*(Josué X et XI.)*

LA MÈRE. — Ces deux chapitres, ma chère Sophie, renferment la suite des victoires que Josué remporta sur les nations cananéennes, du sud au nord du pays, pour en achever la conquête,

SOPHIE. — Je pense, maman, qu'il fallut pour cela bien du temps.

LA MÈRE. — Peut-être une dizaine d'années. Nous lisons au chapitre XI, que Josué fit « longtemps la guerre à tous ces rois-là. » (Vers. 18.)

SOPHIE. — Mais est-ce qu'au bout de ce temps il n'y eut plus du tout de Cananéens dans le pays ?

LA MÈRE. — Il en resta encore ; mais les victoires de Josué sur les plus puissants rois de Canaan, tant au nord qu'au midi, la défaite et la mort de trente et un de ces rois, la destruction de leurs armées et la prise de leurs villes et de leurs biens, avaient abattu toute la force des Cananéens, de sorte que l'on pouvait bien dire : « Josué prit tout le pays. » Israël pouvait s'y établir.

SOPHIE. — Chère maman, n'était-ce pas un danger pour les Israélites, que des Cananéens restassent dans le pays ? Dieu n'avait-il pas commandé de les chasser tous ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie ; l'Éternel avait dit : « Tu les détruiras entièrement (1) ; » mais, en même temps, il avait déclaré qu'il ne les détruirait pas tout d'un coup. Pour en voir la raison, lis dans l'Exode, au chapitre XXIII, les versets 29 et 30.

SOPHIE (*lit*). — « Je ne les chasserai pas devant toi en une année, de peur que le pays ne devienne un désert et que les bêtes des champs ne se multiplient contre toi ; je les chasserai peu à peu devant toi, jusqu'à ce que tu te sois accru et que tu hérites le pays. »

LA MÈRE. — Une guerre continuelle pour exterminer jusqu'au dernier Cananéen, aurait empêché de cultiver les champs et de détruire les bêtes féroces ; mais une fois la puissance des Israélites

(1) Deutéronome VII, 2.

bien établie et la terreur du nom de l'Éternel répandue partout, « le pays se reposa de la guerre, » et les Israélites purent commencer à s'occuper de travaux agricoles et relever les villes détruites. Des Cananéens restaient bien encore dans le pays, mais disséminés, sans lien entre eux, et sans grande puissance. Il y avait d'ailleurs une autre raison pour laquelle Dieu permettait que tous les Cananéens ne fussent pas exterminés à la fois par Josué.

SOPHIE. — Laquelle, chère maman ?

LA MÈRE. — Au chapitre III du livre des Juges, il est dit (vers. 2 et 3) que l'Éternel laissa subsister des nations cananéennes, pour éprouver par elles les Israélites qui n'avaient pas connu les premières guerres de Canaan, c'est-à-dire les enfants de ceux qui avaient fait la conquête, afin qu'eux aussi apprissent ce que c'est que le combat. Mais l'ordre de combattre ces nations pécheresses et de les chasser entièrement, subsistait toujours, ainsi que la défense de faire aucune alliance avec eux. Après la mort de Josué, les enfants d'Israël oublièrent cela, aussi tombèrent-ils souvent dans le mal et attirèrent ainsi sur eux de terribles châtimens de la part de l'Éternel, comme nous l'apprend le livre des Juges.

SOPHIE. — Je vois, maman, que l'Éternel ne voulait pas que son peuple fût jamais lâche ou paresseux, ni qu'il manquât de vigilance. Il devait aussi toujours être obéissant.

LA MÈRE. — Tu as raison, ma fille, et c'est ce qu'il veut aussi de nous. Tu sais qu'il y a dans l'Église des époques particulières de bénédiction, que l'on nomme des *révécils*. L'Esprit de Dieu agit avec puissance pour rappeler aux âmes des vérités oubliées, pour ranimer la vie chez les chrétiens, et appeler des pécheurs au salut. Mais cela n'a pas lieu sans beaucoup d'opposition de la part de Satan et

du monde : il faut combattre. Ensuite, vient un temps plus calme, où l'opposition ouverte du monde semble cesser. Mais le monde est toujours le même ; il agit par ses attraits, et Satan par ses ruses. Dans ces temps de calme, il y a danger pour les chrétiens et surtout pour les jeunes, de se relâcher et de se laisser entraîner dans les plaisirs, les coutumes et les associations mondaines. Il faut donc continuer le combat avec une vigilance d'autant plus grande. Jamais le chrétien ne doit cesser d'être revêtu de toute l'armure de Dieu, contre les artifices du diable et les séductions du monde ; il doit toujours veiller et prier, et s'attacher à la parole de Dieu et au nom de Jésus (1). Examinons maintenant nos chapitres. Quelle fut l'occasion de la nouvelle guerre des Cananéens contre les Israélites ?

SOPHIE. — C'est la paix que les Gabaonites avaient faite avec Josué. Le roi de Jérusalem dit aux autres rois : « Montez vers moi, et aidez-moi, et frappons Gabaon, car elle a fait la paix avec Josué et les fils d'Israël. »

LA MÈRE. — Nous voyons là la première conséquence de la faute commise par Josué et les anciens d'Israël, en ne consultant pas l'Éternel au sujet des ambassadeurs gabaonites. Mais la grâce de Dieu s'élève au-dessus de tout. Les Gabaonites demandent du secours ; Josué ne peut les abandonner, et il monte de Guilgal avec tous les vaillants hommes d'Israël ; mais c'est avec l'approbation de l'Éternel. « Ne crains pas, » lui dit ce Dieu fidèle, « car je les ai livrés en ta main. Aucun d'eux ne tiendra devant toi. » Adoni Tsédek et ses alliés étaient les ennemis d'Israël, et par conséquent de l'Éternel. Aussi l'Éter-

(1) Éphésiens VI, 11-18 ; 1 Jean II, 15, 16 ; 2 Timothée II, 1, 3, 8 ; Apocalypse III, 8.

nel intervient-il directement en faveur de son peuple, comme à Jéricho.

SOPHIE. — Tu veux parler de ces grosses pierres que l'Éternel fit tomber des cieus sur les Amorrhéens en déroute, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie.

SOPHIE. — Penses-tu que ce fussent des pierres ?

LA MÈRE. — C'était, je crois, une grêle très forte. On cite bien des exemples de chutes de grêlons pesant un quart de livre et même plus, capables de tuer un homme. Et Dieu, qui « met en réserve les trésors de la grêle pour le temps de la détresse. pour le jour du combat et de la guerre (1), » peut la faire tomber aussi forte et aussi grosse qu'il le veut.

SOPHIE. — Je me rappelle, maman, qu'en Égypte aussi, l'Éternel fit tomber une grêle bien forte, puisque Moïse avertit le Pharaon et ses serviteurs de faire rentrer les hommes et les bêtes, de peur qu'ils ne fussent tués. Il est dit aussi que les arbres en furent brisés (2).

LA MÈRE. — La grêle, ce fléau destructeur, est toujours, dans l'Écriture, l'expression d'un terrible jugement de Dieu.

SOPHIE. — C'est, sans doute, pour cela, maman, que, dans l'Apocalypse, il est parlé plusieurs fois d'une forte grêle que Dieu fait tomber sur le monde méchant (3).

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Quand maintenant la grêle vient à tomber, c'est une épreuve particulièrement redoutée des agriculteurs, car une forte grêle peut en quelques minutes anéantir toute une

(1) Job XXXVIII, 22, 23. — (2) Exode IX, 18-25.

(3) Apocalypse VIII, 7 ; XI, 19 ; XVI, 21. Voyez aussi Ézéchiel XXXVIII, 22.

récolte. Dieu la permet quelquefois, pour éprouver et avertir les hommes, pendant que dure encore le temps de sa grâce et de son support. Mais que sera-ce, et combien terribles seront ses jugements, quand le temps de sa colère sera venu (1) !

SOPHIE. — Les Amorrhéens devaient bien voir que l'Éternel combattait pour les Israélites ; car il fit dans cette journée une chose encore plus merveilleuse pour son peuple, chère maman. Le soleil et la lune s'arrêtèrent à la voix de Josué, afin qu'Israël pût achever la défaite de ses ennemis.

LA MÈRE. — Et remarque, mon enfant, que c'est à la prière de Josué que l'Éternel agit ainsi dans sa puissance. « Josué parla à l'Éternel, » est-il dit, et plus loin : « Il n'y a point eu de jour comme celui-là, ni avant, ni après, où l'Éternel *écoutât* la voix d'un homme. » Ainsi, c'est la prière qui faisait mouvoir le bras de l'Éternel, du Créateur, pour suspendre le mouvement de la terre. Le peuple choisi de Dieu lui était si précieux, que la nature entière, les astres les plus élevés sont subordonnés à son bien. Et sais-tu, ce que l'Écriture dit de nous, chrétiens ?

SOPHIE. — Non, maman.

LA MÈRE. — L'apôtre Paul écrivait aux chrétiens de Corinthe : « *Toutes choses* sont à vous, et vous à Christ, et Christ à Dieu. » Il dit aussi : « *Toutes choses* travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu (2). » Ne sommes-nous pas autant et même plus privilégiés que les Israélites ? Quelle consolation et quelle sécurité, de savoir que tout ce qui arrive dans ce monde a pour but le bien des enfants de Dieu ! Et quant à la prière, le Seigneur ne nous a-t-il pas dit : « *Toutes les choses* que vous

(1) Apocalypse XI, 16-19.

(2) 1 Corinthiens III, 22, 23 ; Romains VIII, 28.



demanderez au Père en mon nom, il vous les donnera (1) ? » Nous n'aurons pas à demander à Dieu d'arrêter le soleil et la lune dans leur course ; cela convenait pour le peuple terrestre : mais nous pouvons demander avec confiance tout ce qui est selon la volonté de Dieu et concourt à sa gloire (2). Et nous sommes exhortés à ne nous inquiéter *de rien*, « mais en *toutes choses*, à présenter nos requêtes à Dieu (3). » Avec toutes ces paroles encourageantes, mon enfant, nous pouvons marcher paisiblement vers le but, « gardés par la puissance de Dieu (4) » qui est au-dessus de tout.

SOPHIE. — C'est bien vrai, chère maman. J'ai entendu des gens dire que ce miracle de Josué était impossible, qu'il n'aurait pu avoir lieu sans que toute la terre eût été bouleversée. Je ne les ai pas bien compris, mais je me suis rappelée ce que le Seigneur a dit : « *Toutes choses* sont possibles pour Dieu (5). »

LA MÈRE. — Tu as bien fait, ma chère enfant. C'est la seule réponse à donner, c'est la réponse de la foi. Celui qui a établi le soleil et la lune dans les cieux, n'en est-il pas le Maître absolu ? Celui qui a donné à la terre son mouvement de rotation, qui fait que ces astres semblent se lever, décrire leur tour et se coucher, ne peut-il pas arrêter ce mouvement quand et comme bon lui semble, de manière même qu'il n'y ait aucune perturbation sur la terre ? Pouvons-nous limiter la puissance de Dieu ? Serait-il encore Dieu ? Non, non ! Nous pouvons dire avec Jérémie : « Ah ! Seigneur Éternel ! Voici, tu as fait les cieux et la terre par ta grande puissance et par

(1) Jean XVI, 23. — (2) 1 Jean V, 14, 15.

(3) Philippiens IV, 6. — (4) 1 Pierre I, 5.

(5) Marc X, 27.

ton bras étendu ; aucune chose n'est trop difficile pour toi (1). »

SOPHIE. — C'est bien bon, chère maman, de connaître cette toute-puissance de Dieu, quand on sait que l'on est son enfant. Israël devait être bien heureux !

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant ; mais comme nous sommes enclins, quand tout va bien, à oublier ce Dieu tout-puissant et tout bon, et à nous appuyer sur nous-mêmes en nous attribuant quelque force, Josué et Israël doivent retourner à Guilgal où était le camp. Ce n'était pas seulement pour s'y reposer, mais pour s'y rappeler toutes les voies de Dieu à leur égard. Là, Dieu avait ôté l'opprobre d'Égypte de dessus eux ; là, le désert avait pris fin ; là, ils avaient planté le camp après avoir traversé le Jourdain, symbole de la mort, pour être introduits dans le bon pays ; là, ils avaient été circoncis, ils étaient devenus des hommes nouveaux, mis à part pour Dieu, afin de combattre les batailles de l'Éternel. Nous aussi, mon enfant, nous avons à nous rappeler constamment que nous ne sommes point à nous-mêmes, que nous n'avons par nous-mêmes aucune force, et que nous avons à nous tenir pour morts au péché et au monde, et vivants uniquement en Christ pour Dieu. C'est le secret de la victoire sur le mal. L'apôtre Paul disait : « Je ne vis plus, moi ; Christ vit en moi. » C'est pour nous comme Guilgal pour les Israélites.

SOPHIE. — Je désire, maman, me souvenir de ce que tu viens de me dire, quand Satan ou mon mauvais cœur voudront m'entraîner au mal.

LA MÈRE. — En continuant notre histoire, tu vois, Sophié, que Josué fait aux cinq rois cananéens

(1) Jérémie XXXII, 17.

comme il avait fait au roi d'AI. Il les fait pendre, mais, au coucher du soleil, il fait détacher leurs cadavres et ordonne qu'on les jette dans la caverne où ils s'étaient cachés.

SOPHIE. — C'était ce que la loi de Moïse commandait, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, mon enfant ; la terre de Canaan était à l'Éternel, et elle ne devait pas être souillée par une chose maudite. Josué faisait bien de s'attacher à la parole de Dieu, et c'est aussi notre sécurité : nos victoires ne nous en dispensent pas. Tu vois aussi l'encouragement que Josué donne au peuple et aux capitaines. Il ordonne à ceux-ci de mettre leurs pieds sur les cous des rois vaincus, et leur dit : « L'Éternel fera ainsi à tous vos ennemis. » Comment Josué pouvait-il dire cela si positivement ?

SOPHIE. — C'est qu'il avait confiance en l'Éternel.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Eh bien, nous avons aussi notre Josué, Jésus, qui a vaincu notre grand ennemi et a mis sa puissance sous nos pieds (1). Et bientôt le Dieu de paix le brisera entièrement (2). La lutte sera finie ; nous serons avec Jésus dans le ciel d'où Satan aura été précipité (3).

SOPHIE. — Ce sera un grand bonheur, chère maman. En attendant, il nous faut continuer à combattre.

LA MÈRE. — C'est vrai, Sophie. Retenons aussi dans nos cœurs les encouragements que le Seigneur nous donne, comme Josué le fit aux capitaines. « Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force (4), » dit l'apôtre. « Ne crains point, petit troupeau, » a dit le Seigneur (5). Maintenant, que voyons-nous au chapitre XI ?

(1) Lisez 1 Jean IV, 4 ; Jacques IV, 7 ; 1 Pierre V, 9.

(2) Romains XVI, 20. — (3) Apocalypse XII, 7-11.

(4) Éphésiens VI, 10. — (5) Luc XII, 4, 32.

SOPHIE. — C'est une nouvelle ligue de peuples cananéens qui s'assemblent pour combattre Israël.

LA MÈRE. — Et c'est le dernier grand effort des ennemis contre le peuple de Dieu. Avec Adoni Tsédek, c'étaient les nations du midi ; avec Jabin, roi de Hatsor, ce sont celles du nord. Toute la puissance du monde est contre les Israélites ; mais, ainsi que les premiers, les derniers, bien que nombreux comme le sable de la mer, avec leurs chars et leurs chevaux, sont vaincus comme autrefois le Pharaon. L'Éternel les avait livrés entre les mains des Israélites, et Lui-même combattait pour eux, de sorte que le peuple pouvait dire : « Ceux-ci font gloire de leurs chars, ceux-là de leurs chevaux, mais nous, du nom de l'Éternel notre Dieu (1). »

SOPHIE. — Pourquoi l'Éternel commanda-t-il à Josué de détruire les chevaux et les chars des Cananéens ?

LA MÈRE. — L'Éternel ne voulait pas qu'une fois établi dans le pays, son peuple fût conquérant. Il voulait aussi qu'Israël comptât sur la force de son Dieu et non, comme les Égyptiens et les autres nations idolâtres, sur des moyens humains. Israël devait en tout être à part des autres peuples, et la loi de Moïse défendait de faire des amas de chevaux (2).

SOPHIE. — Je comprends bien, chère maman. Mais je remarque encore une chose dans ce chapitre, c'est que Josué brûla Hatsor. Cela ne nous est dit que de cette ville, de Jéricho et d'Aï. Pourquoi laissa-t-on subsister les autres villes ?

LA MÈRE. — Hatsor était la capitale puissante de plusieurs nations ; Dieu ne voulait pas que le centre de la domination ennemie subsistât, et que son

(1) Psaume XX, 7. — (2) Deutéronome XVII, 16.

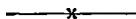
peuple fût tenté de s'y établir. L'arche dans le tabernacle était et devait demeurer le centre, le lieu de rassemblement pour Israël, et Dieu se réservait, une fois les guerres finies, de choisir un lieu pour sa demeure. Mais ce ne pouvait être Hator. Il reste encore une chose intéressante dans notre chapitre.

SOPHIE. — Laquelle, chère maman ?

LA MÈRE. — C'est ce qui est dit des Anakins ou descendants d'Anak.

SOPHIE. — Ah ! je me rappelle. C'étaient des géants qui avaient si fort effrayé les espions envoyés par le peuple. Ils disaient qu'auprès d'eux ils ne paraissaient que comme des sauterelles (1).

LA MÈRE. — Eh bien, nous voyons que leur force et leur haute stature n'empêchent pas Israël de les détruire, de même que les hautes murailles n'avaient pu défendre les villes des Cananéens. Du moment que l'on marche avec Dieu, on ne connaît plus d'obstacles, car il n'y en a point pour Lui. On peut dire avec David : « L'Éternel est ma lumière et mon salut : de qui aurai-je peur ? L'Éternel est la force de ma vie : de qui aurai-je frayeur ?... Quand une armée camperait contre moi, mon cœur ne craindrait point (2). »



## L'Église ou l'Assemblée.

### VIII. — LA PREMIÈRE PERSÉCUTION ;

#### L'ASSEMBLÉE S'ÉTEND AU DEHORS DE JÉRUSALEM.

Jusqu'alors l'Assemblée ne se composait que des Juifs qui avaient cru à Jérusalem. Mais le Seigneur,

(1) Nombres XIII, 29-34. — (2) Psaume XXVII, 1, 3.

mes enfants, voulait qu'elle s'étendit au loin. Avant sa mort, il avait dit : « Et moi, quand je serai élevé de la terre, j'attirerai *tous* les hommes à moi. » Les Juifs avaient rejeté le Sauveur et l'avaient mis à mort. Dieu avait usé de patience envers eux, en réponse à la prière de Jésus : « Père, pardonne-leur, » et il leur avait envoyé des messages par ses apôtres et ses serviteurs qui, remplis du Saint-Esprit, leur annonçaient le pardon et le salut s'ils se repentaient. Plusieurs reçurent la bonne nouvelle et crurent au Sauveur ; mais la nation même, conduite par ses chefs, les sacrificateurs et les anciens, résista au Saint-Esprit et mit à mort le fidèle martyr Étienne, déclarant ainsi, d'une manière formelle, qu'ils ne voulaient pas que Jésus régnât sur eux. Alors ce fut fini pour les Juifs comme peuple ; ils n'eurent plus à attendre que le jugement qui tomba sur eux plusieurs années après, quand Jérusalem fut prise et les Juifs dispersés. Et ils demeurent sous ce jugement et y resteront jusqu'à ce qu'humiliés, ils reconnaissent Celui qu'ils ont rejeté, Jésus, comme Roi d'Israël. C'est quand le Sauveur apparaîtra des cieux.

Maintenant, le salut allait être annoncé aux Samaritains et aux nations, selon la parole du Seigneur : « Vous serez mes témoins à Jérusalem, et dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'au bout de la terre. » La repentance et la rémission des péchés devaient être prêchées à toutes les nations, en commençant par Jérusalem. Un Juif cessait d'avoir des privilèges particuliers. Il lui fallait croire en Jésus tout comme un Samaritain ou un païen, pour être sauvé, et alors les uns et les autres se trouvaient placés sur le même niveau devant Dieu. Ils recevaient le même Esprit, faisaient partie du même corps de Christ, l'Assemblée, et avaient ensemble accès

auprès du Père dans un même esprit. Il n'y avait plus de peuple terrestre, mais un peuple céleste.

Mais comment cela se réalisa-t-il ? Nous allons le voir, mes enfants. La méchanceté des chefs du peuple ne fut pas satisfaite par la mort d'Étienne. La persécution s'étendit à toute l'Assemblée à Jérusalem. A la tête des persécuteurs, se trouvait ce jeune homme nommé Saul, aux pieds duquel ceux qui lapidaient Étienne avaient mis leurs vêtements. Il consentait donc à la mort du saint martyr, et non content de cela, transporté de fureur contre les chrétiens, il les trainait, hommes et femmes, en prison, et s'efforçait de leur faire blasphémer le nom du Sauveur. Telle est l'inimitié du cœur de l'homme contre Dieu et son Fils, et ce cœur, c'est le nôtre.

C'est ainsi que Satan s'efforçait, par la violence, de détruire ou d'entraver l'œuvre de Dieu. Mais cela est-il possible ? Non, mes enfants. Dieu fait servir les efforts même de Satan contre Lui, pour accomplir ses desseins de grâce. Le résultat de la persécution fut de disperser les croyants, sauf les apôtres, dans la Judée et la Samarie et même plus loin, comme nous le verrons. Et que firent-ils ? Pouvaient-ils garder dans leurs cœurs, pour eux-mêmes, sans rien dire, le trésor de la connaissance du Sauveur et de leur espérance céleste ? Non, c'était impossible. De ce qui remplit le cœur, la bouche parle. Si vous aimez le Sauveur, on le verra bientôt à votre conduite, on l'entendra à vos discours. Ces chrétiens dispersés allaient çà et là, annonçant la parole divine. Chacun d'eux, là où Dieu le conduisait, était comme un flambeau faisant briller autour de lui la lumière céleste. Ainsi se répandait la bonne nouvelle du salut, et Dieu faisait tourner à la gloire de son Fils et au bien des âmes, la méchanceté de Satan et des hommes,

Parmi ceux qui quittèrent Jérusalem se trouvait Philippe, l'un des sept choisis avec Étienne pour le service de l'Assemblée. On l'appelle Philippe l'évangéliste, parce que le Seigneur lui avait conféré d'une manière spéciale le don d'évangéliser, c'est-à-dire d'annoncer la bonne nouvelle du salut aux âmes inconverties. C'est le Seigneur Jésus, mes enfants, qui, étant monté au ciel, donne des dons aux hommes et à l'Assemblée. Par son Saint-Esprit, il qualifie les uns pour être apôtres et prophètes, et d'autres pour être pasteurs et docteurs ou évangélistes. Il les appelle et les envoie pour exercer ces dons de grâce. Philippe ayant donc quitté Jérusalem, le Seigneur dirigea ses pas vers la Samarie. C'était le pays situé entre la Galilée au nord, où se trouvait Nazareth, et la Judée au sud, où était la grande ville de Jérusalem. Les Juifs détestaient les Samaritains, et les Samaritains ne pouvaient souffrir les Juifs. Mais vous vous rappelez, que le Seigneur Jésus avait plus d'une fois traversé cette contrée et y avait montré sa grâce comme Sauveur du monde. Une fois, fatigué du chemin, il s'était assis au bord d'un puits dans la Samarie. Une pauvre femme, une grande pécheresse, était venue puiser de l'eau, et le Sauveur lui avait fait connaître l'eau vive et éternelle de la grâce. La femme ayant cru en Lui, courut vers les habitants de la ville pour leur parler de Jésus, qui resta avec eux deux jours et leur annonça le salut. Quelle grâce il y avait en Jésus ! Une autre fois, on n'avait pas voulu le recevoir dans un village samaritain. Ses disciples auraient voulu que le feu du ciel détruisit ces gens qui repoussaient leur Maître. Mais que dit Jésus ? « Je ne suis pas venu pour détruire les hommes, mais pour les sauver. »

Maintenant, Jésus continue son œuvre de grâce envers les pauvres Samaritains méprisés des Juifs,



en leur envoyant Philippe pour leur annoncer la bonne nouvelle du salut. Philippe, par la puissance du Seigneur, guérissait les malades et chassait les démons. Dieu rendait ainsi témoignage à sa parole. Les gens de la ville crurent les bonnes nouvelles touchant le royaume de Dieu et le nom de Jésus-Christ, ils furent baptisés et ainsi reçus dans l'Assemblée chrétienne. Leurs cœurs étaient remplis de joie ; et c'est là toujours, mes enfants, ce qui arrive quand on croit en Jésus : on est rempli d'une joie ineffable et glorieuse.

Les apôtres, à Jérusalem, ayant appris l'œuvre merveilleuse que Dieu opérait en Samarie, y envoyèrent Pierre et Jean. Les Samaritains croyants n'avaient pas encore reçu le Saint-Esprit, ce grand privilège des chrétiens. Le Seigneur, dans sa sagesse, ne voulait pas que les Samaritains, qui avaient de grandes prétentions, se crussent au-dessus des Juifs. Il avait dit autrefois à la femme de Sichar : « Le salut vient des Juifs. » Et c'est à la prière des apôtres et après l'imposition de leurs mains, que le Saint-Esprit vint sur les Samaritains. Ils étaient maintenant unis à Christ et du même corps que les Juifs. Il n'y avait plus de distinction, plus de haine, un même amour remplissait leur cœur. La barrière qui les séparait était ôtée. Autrefois Jean, dans son ignorance, avait demandé que le feu du ciel détruisit les Samaritains ; maintenant, il prie pour eux. Telle est, mes enfants, la différence entre le cœur naturel et le cœur transformé par la grâce. Les apôtres, après avoir annoncé la parole du Seigneur, retournent à Jérusalem et, en passant dans la Samarie, prêchent l'évangile dans plusieurs villages. Comme ils devaient se rappeler le temps où, dans ces mêmes contrées, ils suivaient leur Maître, mais avec des cœurs charnels, sans comprendre son

amour et son esprit de grâce envers les pauvres pécheurs, et où ils Lui demandaient de détruire ceux que maintenant ils étaient si heureux de voir sauvés !

Quant à Philippe, il avait achevé ce que le Seigneur voulait qu'il fit dans la Samarie, et le Seigneur l'envoie annoncer l'évangile autre part. Mais ce n'est plus à des foules, à tout le peuple d'une ville. C'est à une seule personne. Le serviteur du Seigneur est soumis à son Maître ; il obéit, quels que soient ses ordres. Vous pouvez bien penser, mes enfants, que Philippe se plaisait à Samarie, au milieu de tout ce peuple converti par son moyen et qui, sans doute, avait pour lui une grande affection. Mais un ange du Seigneur lui apporte un message. Que venait dire cet ange à Philippe ? « Va-t'en sur le chemin de Jérusalem à Gaza, lequel est désert. » Quel ordre étrange, n'est-ce pas ? Envoyer un évangéliste sur un chemin désert ! A qui prêchera-t-il ? Dieu le savait, et cela suffisait à Philippe. Aussi obéit-il sans questionner ? C'est ainsi qu'ont fait de tout temps les vrais serviteurs de Dieu. Philippe apprit bientôt pourquoi le Seigneur l'appelait là. Il y avait quelqu'un sur ce chemin désert. C'était un homme, un grand seigneur, venu de très loin, d'Éthiopie, à Jérusalem, pour adorer Dieu. C'était, sans doute, un païen qui avait appris à connaître le vrai Dieu par les Saintes Écritures, que les Juifs répandus partout portaient avec eux. Il revenait de Jérusalem, et que faisait-il ? Pensait-il à ses richesses, à son pays, aux amis qu'il allait revoir ? Non, d'autres pensées remplissaient son âme. C'était un homme qui avait de profonds besoins que ses trésors et sa haute position ne pouvaient satisfaire. Il désirait connaître le Dieu qu'il était venu adorer, et pour cela il lisait sa parole. Pouvait-il faire mieux ? Non, assurément. Mais quel-

que chose lui manquait. L'homme animal, c'est-à-dire ce que nous sommes par nature, ne peut comprendre les choses de Dieu si la lumière céleste ne l'éclaire. Le grand seigneur éthiopien qui, sans doute, était loin d'être un ignorant dans le monde, ne comprenait pas ce qu'il lisait. Mais Dieu, mes enfants, répond toujours aux besoins de l'âme et aux désirs sincères du cœur. Il avait conduit l'Éthiopien à lire un chapitre qui parlait de Jésus, et maintenant, sur cette route solitaire qu'il parcourait avec sa suite, se trouvait un messenger de Dieu pour lui faire comprendre ce qui était obscur à son esprit. C'était Philippe, à qui l'Esprit de Dieu dit de se rapprocher du char de l'Éthiopien. Philippe obéit et entendit l'étranger lisant dans le prophète Ésaïe, le beau chapitre cinquante-troisième, qui parle des souffrances et de la gloire du Sauveur. Philippe comprenait bien ce chapitre ; les paroles qu'il entendait plaçaient devant les yeux de son cœur le Maître qu'il connaissait et aimait. Il voulait savoir si l'étranger jouissait du même bonheur que lui, et il lui demanda s'il comprenait ce qu'il lisait. Le grand seigneur n'eut pas honte d'avouer son ignorance au pauvre évangéliste qui parcourait la route à pied. Il n'eut pas honte de le faire monter sur son char et de le faire asseoir à ses côtés. Et le voilà devenu écolier et qui apprend de la bouche de Philippe que Celui qui a été mené à la boucherie comme une brebis, n'est autre que le Fils de Dieu, devenu un homme ici-bas, rejeté, méprisé par les siens, cloué sur une croix, et portant là le poids de nos péchés pour les expier. « Le châtement qui nous apporte la paix a été sur lui, et par ses meurtrissures nous avons la guérison. L'Éternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous. » Oh ! quelles paroles précieuses, mes enfants !

Voilà pourquoi Philippe avait dû quitter la Samarie et son peuple. Voilà pourquoi il était venu sur une route déserte. C'était pour annoncer l'évangile à cet étranger. Et l'évangile fut cru, la lumière jaillit dans le cœur du grand seigneur ; il comprit la parole et la reçut avec joie. Il apprit que le Dieu qu'il était venu adorer était le Dieu qui l'aimait, le Père de Jésus-Christ et son Père. Oh ! quelle joie remplit son cœur. Il fit arrêter le char là où se trouvait de l'eau, il demanda à être baptisé, et fit ainsi profession, devant tous ceux qui l'accompagnaient, de sa foi au Seigneur Jésus. Par la foi, il avait part à la mort et à la résurrection de ce précieux Sauveur ; à sa mort, pour voir ses péchés ôtés, à sa résurrection, pour sa justification ; à sa mort, pour être enseveli quant à ce qui est du vieil homme, à sa résurrection, pour vivre en nouveauté de vie. Il était ajouté lui aussi à l'Église, il était membre du corps de Christ et allait devenir, dans son pays lointain, une lumière pour faire connaître le nom du Sauveur. Ce pays se nomme aujourd'hui l'Abyssinie ; le nom de Jésus y est encore connu et le christianisme professé, bien que mêlé, hélas ! à une foule d'erreurs et de superstitions. Ainsi s'accroissait l'Église. Elle allait s'étendre encore plus parmi les nations, comme nous le verrons. L'Esprit enleva Philippe pour le conduire vers de nouveaux endroits à évangéliser, et l'étranger continua seul son chemin, plein de joie, possédant dans son cœur un trésor devant lequel s'éclipsaient tous ceux de sa souveraine.

---



## Les deux tables ou de la mort à la vie.

Lorsque j'étais encore une très jeune fille, je fis un rêve remarquable, qui, je n'en doute pas, était un message spécial que Dieu m'adressait.

Il me semblait être dans une très vaste salle, ornée de tout ce que la richesse peut procurer. Au milieu s'étendait une longue table couverte de magnifique vaisselle d'argent et de cristaux ; on y voyait des plats chargés des fruits les plus exquis et des coupes remplies des vins les plus fins. Bientôt une multitude de personnes se pressèrent aux portes, et la salle se remplit de centaines de conviés qui prirent place à la grande table. Je m'assis avec eux, bien que me sentant mal à l'aise.

Je ne pouvais me joindre à leur gaieté et à leurs rires qui me semblaient forcés, et la lumière vacillante du gaz qui jetait ses lueurs sur eux, me les faisait apparaître comme des êtres étrangement fantastiques. En les regardant de plus près, j'aperçus quelque chose qui me frappa d'une horreur indescriptible. Sur chaque front était écrit en grandes lettres noires ce mot : « MORT. » Je voulais me lever, mais à mon grand effroi, je m'en-trouvai incapable. Je tournai la tête et vis une petite table que je n'avais pas aperçue d'abord ; au haut bout de la table, était assis quelqu'un que je connus être le Seigneur Jésus lui-même. Quelques personnes étaient avec Lui, mais que leur nombre était petit, comparé avec la foule qui entourait la grande table ! Tous semblaient jouir d'un bonheur intense, et le mot « VIE » était imprimé en lettres rouges sur leur front.

Remplie d'un ardent désir de me joindre à cette petite et bienheureuse société, j'essayai encore, mais en vain, de me lever. Repoussant l'assiette qui était devant moi, je fondis en larmes. Ceux qui m'entouraient me demandèrent pourquoi je pleurais, mais lorsque je le leur eus dit, ils se mirent à rire de plus belle, et m'offrirent du vin et des fruits, pour « me faire oublier, » disaient-ils.

« Comment pourrais-je manger et être gaie, » m'écriai-je en refusant ce qui m'était offert, « lorsque je sais que le mot « MORT » est écrit sur mon front ? Je déteste votre joie et vos rires. » Et couvrant ma figure de mes mains, je pleurai encore plus amèrement.

Un léger mouvement me fit tourner la tête, et je vis que le Seigneur avec le petit nombre de ceux qui étaient avec Lui, se préparait à partir.

Encore une fois, je voulus me joindre à eux, mais

ce fut en vain, et un sentiment du plus profond désespoir s'empara de moi. Sans m'inquiéter d'autre chose que de mon ardent désir de quitter cette place de mort, je criai à haute voix : « O Seigneur, viens à mon aide ! »

Se tournant aussitôt, il me fit signe de la main, et dit : « Mon enfant, viens avec moi. »

A mon inexprimable joie, je sentis que je pouvais me lever, et m'élançant, je courus à son côté. Il se dirigea vers la porte et sortit. Je le suivis, me demandant où il allait. Nous arrivâmes dehors et, avec un profond étonnement, je le vis qui montait vers le ciel, emmenant avec Lui tous ceux qui l'avaient suivi. Il abaissa son regard sur moi et me dit : « Suis-moi. »

J'essayai de le faire, mais je n'avais encore parcouru que peu de chemin, lorsque je retombai à terre, et, poussant un grand cri, je m'éveillai.

Quelques-uns souriront peut être en lisant ce récit et diront : « Ce n'était qu'un rêve. » Mais ce fut plus pour moi, soyez-en sûrs ; car ce rêve me fit pour la première fois penser sérieusement aux besoins de mon âme. Peut-être plusieurs de mes jeunes lecteurs n'ont-ils pas encore cru au Seigneur Jésus, et n'ont pas passé de la MORT A LA VIE. Ne retardez pas plus longtemps de venir à Celui qui donne la vie et qui vous appelle. Celui qui prête l'oreille à sa voix, passe de la mort à la vie ; « celui qui croit au Fils a la vie éternelle. » Mais si vous n'écoutez pas, « comment échapperez-vous, » en négligeant « un si grand salut ? » Venez donc à Lui, confiez-vous entièrement en Lui, et vous verrez comment il répondra à tous les besoins de votre âme.

---

## Entretiens sur le livre de Josué

### X. — CE QUI SUIVIT LA CONQUÊTE.

(Josué XII-XXI.)

LA MÈRE. — Nous parcourrons rapidement les dix chapitres qui suivent ce que nous avons déjà lu, ma chère Sophie (1). Premièrement, que trouvons-nous dans le chapitre XII ?

SOPHIE. — C'est un résumé de toutes les conquêtes faites par les Israélites et des victoires qu'ils ont remportées des deux côtés du Jourdain.

LA MÈRE. — Oui, une fois la conquête achevée, Josué pouvait compter les délivrances que Dieu avait accordées à son peuple ; et qu'est-ce que cela devait produire dans le cœur des Israélites ?

SOPHIE. — Des actions de grâce, assurément.

LA MÈRE. — Sans doute, mon enfant. C'était l'accomplissement de ce qui avait été dit à Moïse ; l'Éternel s'était montré ce qu'il est, un Dieu fidèle et puissant, et Israël, établi dans le bon pays, pouvait compter ses victoires et bénir son Dieu. Un jour viendra pour nous aussi, où, dans le repos du ciel, nous louerons notre Dieu pour tout ce qu'il aura fait pour nous. Maintenant qu'Israël était établi en Canaan, il restait une chose à faire. Lis le verset 7 du chapitre XIII.

SOPHIE (*lit*). — « Distribue ce pays en héritage aux neuf tribus, et à la demi-tribu de Manassé. »

LA MÈRE. — C'est l'Éternel qui donne cet ordre à Josué devenu vieux, avancé en âge. Il restait bien encore un grand pays à posséder, celui des Philis-

(1) Nos jeunes lecteurs sont invités à suivre avec soin dans leurs Bibles, à mesure que nous étudions ces chapitres.



tins au midi et celui des Sidoniens au nord, mais l'Éternel dit : « Moi, je les déposséderai devant les fils d'Israël. » Le pays Lui appartenait, son peuple y était établi, et les ennemis qui y restaient devaient disparaître. Israël pouvait compter sur sa parole. Les tribus de Ruben et de Gad, avec la demi-tribu de Manassé, avaient leur héritage en deçà du Jourdain : il fallait partager ce qui était au delà du Jourdain entre les autres tribus. Vois au commencement du chapitre XIV, quels sont ceux qui furent chargés de faire ce partage.

SOPHIE. — C'est Josué, Éléazar, et les chefs des tribus.

LA MÈRE. — Nous trouvons les noms de ces derniers au chapitre XXXIV des Nombres. Ils avaient été désignés par l'Éternel lui-même, avec Josué et Éléazar. Et quant à la part du pays qui devait être donnée à chaque tribu, le sort en décidait, comme l'Éternel l'avait commandé ; mais qui est-ce qui dirigeait le sort ?

SOPHIE. — C'est l'Éternel, chère maman.

LA MÈRE. — Oui, mon enfant. Salomon a dit : « On jette le sort dans le giron, mais toute décision est de par l'Éternel (1). » Rien ne se fait au hasard, comme le pensent et le disent les hommes ; Dieu conduit tout, et pas même un petit oiseau ne tombe en terre sans sa volonté (2). Quand il s'agit de son peuple d'Israël, l'Éternel voulait tout spécialement que rien ne fût laissé à la décision de l'homme, Lui-même réglait tout, et ainsi tout était parfaitement bien. Lis maintenant au commencement du chapitre XV, et dis-moi à qui échut le premier lot.

SOPHIE. — C'est à la tribu de Juda.

LA MÈRE. — C'était dès lors la tribu royale dans

(1) Proverbes XVI, 33. — (2) Matthieu X, 29.

la pensée de Dieu, celle où devait naître David, et le Fils de David, le Seigneur Jésus (1). Voilà pourquoi elle obtient la première son héritage. Mais au chapitre XIV, nous voyons qu'avant même que le lot soit donné à la tribu de Juda, un des fils de cette tribu est favorisé entre tous, et réclame et obtient son héritage. Sais-tu qui ?

SOPHIE. — C'est Caleb, maman, le courageux Caleb. Il l'avait bien mérité. Les fils de Juda viennent avec lui auprès de Josué, et Caleb rappelle ce qu'il a fait quand les autres espions décourageaient le peuple, mais que lui suivit pleinement l'Éternel et encouragea le peuple à monter hardiment contre les Cananéens. Alors Moïse lui promet de la part de l'Éternel qu'il posséderait en héritage le sol que ses pieds avaient foulé (2); et maintenant, il vient réclamer pour lui ce pays de géants dont il n'a pas eu peur. Comme c'est beau, maman, de voir Caleb encore aussi fort et aussi courageux à 85 ans qu'à 40 ans. C'est Dieu qui l'avait soutenu.

LA MÈRE. — Sans doute, Sophie. Caleb avait été fidèle, et Dieu honore et récompense toujours la fidélité. Il avait attendu patiemment durant quarante ans dans le désert que Dieu accomplit sa promesse. Sa foi n'avait pas manqué, et l'Éternel lui a conservé toutes ses forces pour qu'il puisse jouir du bon pays. Il a la même force et la même vaillance; il réalise ce que dit le prophète Ésaïe : « Ceux qui s'attendent à l'Éternel renouvelleront leurs forces, — ils courront et ne se fatigueront point, ils marcheront et ne se laisseront pas (3). » Comment se nommait la ville que Josué donna à Caleb ?

(1) Genèse XLIX, 8-12; 1 Chroniques V, 1, 2; comparez Apocalypse V, 5.

(2) Deutéronome I, 36. — (3) Ésaïe XL, 31.

SOPHIE. — C'est Hébron. N'est-ce pas, c'est là qu'Abraham avait vécu et qu'il avait enterré Sara (1) ?

LA MÈRE. — Oui, et c'est là aussi qu'avaient été enterrés Abraham lui-même, Isaac et Jacob. Caleb était un vrai fils d'Abraham, croyant comme lui (2), et il reçoit comme récompense de sa foi, la terre même où reposaient les saints patriarches qui avaient cru Dieu et s'étaient confiés en Lui. Nous aussi, ma chère Sophie, nous sommes des enfants d'Abraham, quand nous croyons comme lui, et nous jouissons de la bénédiction d'Abraham, non pas un héritage ici-bas, mais un héritage céleste (3). Est-ce que Caleb put, sans difficulté, entrer en possession de son héritage ?

SOPHIE. — Non, maman. Les villes qu'il demandait étaient celles où il avait vu des géants, qui s'y trouvaient encore, et, de plus, c'étaient des villes fortes avec de hautes murailles. Il fallait combattre pour les prendre. Mais cela ne le décourage pas ; comme autrefois, il a confiance en l'Éternel, et il dit : « L'Éternel sera avec moi, et je les déposséderai, comme l'Éternel l'a dit. »

LA MÈRE. — Bien qu'il soit aussi vigoureux que dans sa jeunesse, il ne met pas sa confiance dans sa force, mais en l'Éternel. Et le Psalmiste dit : « Bienheureux l'homme dont la force est en toi (4) ! » C'est ce qui rend Caleb vainqueur des géants et de leurs trois chefs, Sheshai, Akhiman et Thalmi, comme nous le voyons au chapitre XV. Après cela, le pays se reposa de la guerre.

SOPHIE. — Mais Caleb ne se contenta pas de Hébron, il voulut prendre une autre ville nommée Kiriath-Sépher. Et il promit de donner sa fille Acsa

(1) Genèse XXIII, 2, 19. — (2) Galates III, 7.

(3) Galates III, 6, 7, 14, 29. — (4) Psaume LXXXIV, 5.

en mariage à celui qui s'emparerait de cette ville. Ce fut Othniel, son neveu, qui eut cette gloire. Je pense qu'il devait être heureux d'avoir pour beau-père un serviteur de Dieu fidèle et vaillant comme Caleb ?

LA MÈRE. — Je n'en doute pas, et Othniel était lui-même un homme que l'Éternel appréciait. Nous le retrouvons plus tard dans le livre des Juges. Il fut le libérateur des Israélites qui, à cause de leur infidélité, avaient été livrés au roi de Mésopotamie (1).

SOPHIE. — La fille de Caleb ne fut pas contente de ce que son père lui avait donné quand elle épousa Othniel ; elle lui demanda une bénédiction. Sais-tu ce qu'elle voulait dire ?

LA MÈRE. — Je pense que les terres que Caleb lui avait données étaient sèches et avaient peu d'eau, étant tournées vers le midi, et Acsa en voulait de bien arrosées avec des sources d'eau. Caleb lui accorda avec largesse sa demande : il lui donna les sources du haut et celles du bas. Ainsi Dieu aussi donne à qui lui demande. — A qui fut donné le second lot ?

SOPHIE. — Nous le voyons aux chapitres XVI et XVII, chère maman. C'est aux fils de Joseph, c'est-à-dire à la tribu d'Éphraïm et à la demi-tribu de Manassé. Y a-t-il aussi une raison pour que Joseph hérite avant les autres tribus ?

LA MÈRE. — Oui, Sophie. Le droit d'aînesse avait été donné à Joseph, à la place de Ruben qui s'en était rendu indigne (2), et des deux enfants de Joseph, ce fut le plus jeune, Éphraïm, qui hérita de ce droit d'aînesse (3). Les enfants de Joseph, c'est-à-dire les hommes dont se composaient la tribu d'Éphraïm et la demi-tribu de Manassé, étaient nombreux, mais, malgré leur nombre, ils ne purent pas déposséder

(1) Juges III, 5-11.

(2) 1 Chroniques V, 1, 2. — (3) Genèse XLVIII, 14-20.

les Cananéens. Ils les asservirent bien à payer un tribut, mais les Cananéens restèrent au milieu d'eux. D'où venait ce manque de force chez un peuple nombreux ?

SOPHIE. — Je pense, maman, qu'ils aimaient mieux le repos que la guerre, et qu'ils avaient oublié le commandement de l'Éternel. Peut-être aussi n'avaient-ils plus la même confiance en Lui ?

LA MÈRE. — Tu as raison, Sophie. Ils se plaignirent à Josué de ce que le pays qu'il leur avait donné, n'était pas assez grand pour eux, et Josué leur répondit qu'ils n'avaient qu'à conquérir la partie montueuse et boisée que les Cananéens possédaient encore. Mais les fils de Joseph avaient peur des Cananéens et de leurs chariots de fer.

SOPHIE. — Ils avaient donc oublié qu'ils avaient vaincu Jabin, roi de Hatsor, qui avait aussi des chariots de fer ?

LA MÈRE. — C'est probable, mon enfant. Nous oublions aisément ce que Dieu a fait pour nous. Que pouvait leur dire Josué ? Les encourager à combattre, en leur donnant l'assurance que, s'ils le faisaient, les Cananéens seraient chassés, car c'était la volonté de Dieu. « Tu es fort, » leur dit-il, « tu déposséderas le Cananéen, quoiqu'il ait des chariots de fer. » Si l'on marche dans le chemin de Dieu, selon sa parole, on sera toujours fort. L'apôtre Jean écrivait aux jeunes gens : « Vous êtes forts, et la parole de Dieu demeure en vous, et vous avez vaincu le méchant (1). » Maintenant, Sophie, dis-moi ce que nous apprend le commencement du chapitre XVIII.

SOPHIE. — C'est que les enfants d'Israël se rassemblèrent à Silo et qu'ils y dressèrent le tabernacle. Ils l'avaient donc transporté de Guilgal. Mais voudrais-tu me dire où est Silo ?

(1) 1 Jean II, 14.

LA MÈRE. — Au nord de Jérusalem, dans la tribu d'Éphraïm, au centre du pays. « Silo » veut dire repos. Nous lisons encore une fois à ce sujet, que le pays fut assujetti aux enfants d'Israël. Là où est la demeure de Dieu, là se trouve le repos. C'est pourquoi le Psalmiste soupirait si ardemment après les tabernacles de l'Éternel (1). Et nous, nous trouvons aussi le repos près de Jésus, en attendant le repos de Dieu dans le ciel. Silo était maintenant le centre établi de Dieu pour rassembler son peuple. Ce n'était plus Guilgal, et le camp, et les combats, mais le repos au centre du pays après la grande lutte générale, dans laquelle avait été abattue la force des Cananéens. Cependant, il y avait encore à agir et à lutter. Il restait sept tribus qui n'avaient pas reçu leur héritage. Josué leur dit : « Jusques à quand vous porterez-vous lâchement à aller prendre possession du pays que l'Éternel, le Dieu de vos pères, vous a donné ? » Dieu ne veut pas que son peuple soit paresseux, ni lâche. Pour jouir de ses bénédictions, il faut travailler et combattre. Voilà pourquoi nous aussi, nous sommes exhortés à nous « fortifier dans le Seigneur, » et à nous revêtir de « toute l'armure de Dieu, » pour tenir ferme contre les artifices du diable. « Veillez, tenez ferme dans la foi ; soyez hommes, affermissez-vous, » dit Paul. Et encore : « Perfectionnez-vous (2). » Que commanda Josué pour les sept tribus ?

SOPHIE. — Il dit que l'on choisit trois hommes de chaque tribu pour faire le relevé du pays, puis on fit sept parts et Josué donna à chaque tribu la part que le sort lui assignait.

(1) Psaume LXXXIV, 1-4.

(2) Éphésiens VI, 10, 11 ; 1 Corinthiens XVI, 13 ; 2 Corinthiens XIII, 11.

LA MÈRE. — Ainsi chaque tribu eut sa part assignée de Dieu et limitée par Lui, de sorte que nul ne pouvait se plaindre. Après tous, Josué, le vieux combattant qui avait si longtemps conduit les batailles de l'Éternel, eut aussi son héritage au milieu de sa tribu, celle d'Éphraïm. Ce fut la ville de Thimnath-Sérakh. Il restait encore deux choses à faire ; tu peux les trouver dans les chapitres XX et XXI.

SOPHIE. — Dans le chapitre XX, l'Éternel commanda à Josué de dire aux enfants d'Israël qu'ils choisissent trois villes de refuge pour que le meurtrier involontaire pût s'y enfuir. Tu m'as déjà parlé de ces villes. Kèdesh était au nord ; Sichem, au centre ; et au midi, c'était Hébron, la ville de Caleb. Et, dans le chapitre XXI, les Lévites viennent demander qu'on leur donne des villes pour y habiter, comme l'Éternel l'avait commandé.

LA MÈRE. — Tout était donc établi et ordonné dans le pays de Canaan, selon la parole de l'Éternel. Lis maintenant, mon enfant, les versets 43-45 du chapitre XXI.

SOPHIE (*lit*). — « Et l'Éternel donna à Israël tout le pays qu'il avait juré de donner à leurs pères ; et ils le possédèrent, et y habitèrent. Et l'Éternel leur donna un parfait repos tout alentour, selon tout ce qu'il avait juré à leurs pères ; et il n'y eut aucun de tous leurs ennemis qui subsistât devant eux ; mais l'Éternel livra tous leurs ennemis en leurs mains. Il ne tomba pas un seul mot de toutes les bonnes paroles que l'Éternel avait dites à la maison d'Israël ; tout arriva. »

LA MÈRE. — L'Éternel, le Dieu fidèle, avait accompli envers son peuple tout ce qu'il avait promis. Sa grâce les avait choisis, sa sagesse les avait conduits, sa patience les avait supportés, et sa puissance les avait gardés et établis dans le bon pays. Pour nous

aussi, nous pouvons compter que le Dieu de toute grâce, qui nous a appelés à sa gloire éternelle dans le Christ Jésus, après que nous aurons souffert pour un peu de temps, nous rendra accomplis, nous affermira, nous fortifiera, et nous établira sur un fondement inébranlable (1).

---

## L'Église ou l'Assemblée.

### IX. — LE GRAND PERSÉCUTEUR DEVENU

#### L'APOTRE DES NATIONS. — HISTOIRE DE SAUL.

Le Seigneur voulait que la bonne nouvelle du salut fût annoncée aux nations, jusqu'aux bouts de la terre, afin que ceux qui croiraient fussent sauvés et entrassent aussi dans son Assemblée. Les disciples, que la persécution avait chassés de Jérusalem, s'étaient répandus au loin et avaient annoncé la parole. Quelques-uns même, venus à Antioche, ne s'étaient pas contenté de parler aux Juifs, mais avaient commencé à évangéliser les Grecs, c'est-à-dire ceux qui n'étaient pas Juifs, et le Seigneur avait béni leur parole. Vous vous rappelez aussi, mes enfants, que Philippe avait annoncé la bonne nouvelle à un Éthiopien, qui avait cru au Seigneur Jésus, et avait été baptisé.

C'était le commencement de la grande œuvre de l'évangélisation des nations. Jusqu'alors elles avaient été sans Dieu et sans espérance dans le monde, mais la lumière s'était levée pour elles aussi ; Christ étant mort sur la croix pour le salut de tous, voulait attirer tous les hommes à Lui.

Mais quand Dieu veut accomplir une grande œuvre,

(1) 1 Pierre V, 10, 11.



il se choisit un instrument qu'il prépare dans ce but. Ainsi Moïse fut choisi et préparé pour être le libérateur d'Israël ; dans un temps plus voisin de nous, Luther et d'autres furent, en différents pays, choisis et préparés de Dieu pour accomplir dans l'Église déchue, la grande œuvre de la Réformation. Pour l'évangélisation des nations, Dieu choisit aussi un homme qu'il prépara, auquel il donna les qualités nécessaires et qu'il appela par sa grâce et sa puissance quand le temps fut venu. Cet homme n'était pas un païen converti, mais un Juif ; et pour montrer sa gloire et sa grâce souveraine, Dieu choisit le Juif le plus attaché au judaïsme et le plus ennemi de Christ et de ses disciples.

Vous vous rappelez ce jeune homme nommé Saul, qui était témoin de la mort du fidèle martyr Étienne, et qui y consentait ; qui, ensuite, plein de fureur contre les chrétiens, les poursuivait jusque dans leurs maisons et les traînait en prison. C'est ce terrible persécuteur que Dieu avait choisi dès sa naissance pour faire de lui un de ses serviteurs les plus fidèles, afin qu'il annonçât la foi que d'abord il voulait détruire. J'aimerais vous retracer son histoire, mes enfants, histoire merveilleuse qui nous montre la puissance et l'étendue de la grâce de Dieu agissant dans un homme, histoire liée intimement à celle de l'Assemblée dans les premiers temps, tandis que, par ses écrits inspirés de Dieu, ce fidèle serviteur du Seigneur continue et continuera jusqu'à la fin à instruire et édifier l'Assemblée de Dieu.

Saul était né à Tarse, ville de Cilicie, qui subsiste encore. C'est maintenant une ville de peu d'importance, mais alors c'était une cité grande, populeuse, commerçante, riche et renfermant des écoles célèbres. Bien que Juif, descendu de parents juifs et de la tribu de Benjamin, Saul, par sa naissance, était

citoyen romain. Ce titre conférait de grands privilèges. La personne d'un citoyen romain était sacrée, pour ainsi dire. Il ne pouvait être châtié, ni emprisonné sans jugement; certaines peines, par exemple celles du fouet et de la crucifixion, ne pouvaient lui être infligées, et il avait toujours le droit, en dernier ressort, d'en appeler à l'empereur lui-même.

Nous ne savons rien des parents de Saul, sinon que son père était pharisien. Ils ne restèrent peut-être pas à Tarse, mais vinrent à Jérusalem, car Saul fut, dit-il lui-même, élevé dans cette dernière ville. Il avait une sœur, dont le fils se retrouve à Jérusalem dans une circonstance importante de la vie de Saul, devenu l'apôtre Paul. Ce jeune homme avait entendu parler d'un complot contre la vie de son oncle, et le fit connaître à l'officier qui le gardait. Dieu se servit ainsi de ce jeune homme pour garantir la vie de son serviteur.

Quelques parents de Paul sont encore mentionnés par lui dans l'épître aux Romains. Deux d'entre eux nommés Andronique et Junias étaient des chrétiens éminents par leurs services dans l'Assemblée: « Distingués parmi les apôtres, » dit Paul, en les faisant saluer. Ils avaient été convertis avant lui, et, comme lui, avaient été prisonniers pour le Seigneur. Un autre parent de Paul, qui se trouvait aussi dans l'assemblée à Rome, se nommait Hérodition, mais nous n'avons sur lui aucun détail. Remarquez, mes enfants, comme tout est simple dans les récits divins; le grand but de Dieu est de se faire connaître à nous; de nous révéler le salut et le chemin du ciel; il n'y a donc rien dans ces saints écrits, pour satisfaire la curiosité.

Nous aimerions bien à avoir, par exemple, quelques détails sur la personne de Saul; savoir quel extérieur il avait. Mais cela n'importait pas à l'œuvre

pour laquelle Dieu le préparait. Dieu se sert de ce qui n'a pas d'apparence, de ce qui est chétif et faible, comme il peut se servir de ce qui est grand et beau extérieurement. Il ne nous est rien dit de la taille, ni de la figure, ni des manières du Seigneur, ni d'aucun apôtre. Quant à Saul, il semblerait, d'après ce qu'il dit de lui-même, que son extérieur était plutôt chétif et méprisable, et que sa parole n'avait rien d'attrayant, mais la puissance du Seigneur, pour accomplir son œuvre par le moyen de cet instrument sans apparence, n'en ressort que plus admirablement.

Mais, mes enfants, si l'instrument que Dieu préparait pour annoncer l'évangile au loin parmi les nations, n'avait pas un extérieur qui le recommandât, Dieu lui avait dispensé des dons naturels d'intelligence, auxquels s'ajoutaient des connaissances diverses, en attendant les connaissances et l'intelligence spirituelles, sans lesquelles on ne peut pénétrer dans les choses de Dieu. Saul fut sans doute élevé comme les autres jeunes Juifs, apprenant dans les écoles à lire et à connaître la loi et les Talmuds. Il acquit aussi une certaine connaissance des auteurs grecs, langue qui était parlée dans l'Orient et qui est celle dans laquelle le Nouveau Testament a été écrit. De plus, comme c'était la coutume chez les Juifs, même lorsqu'ils étaient riches et qu'ils avaient étudié pour être rabbis, ou docteurs de la loi, Saul avait appris un métier. Il était faiseur de tentes. Nous le voyons plus tard, tout en annonçant l'évangile, exercer ce métier et pourvoir ainsi à ses besoins et même à ceux de ses compagnons de travaux.

Nous ne savons pas à quel âge il vint à Jérusalem, mais c'est là qu'il fut élevé et poursuivit ses études afin de devenir rabbi, aux pieds, c'est-à-dire sous

les soins et l'autorité de Gamaliel. Celui-ci était un docteur célèbre, vénéré parmi les Juifs, et qui prit le parti de Pierre et de Jean dans le sanhédrin, quand les autres Juifs voulaient les faire mourir. Saul fut donc instruit par Gamaliel selon l'exactitude de la loi et devint zélé pour Dieu. Il se livrait avec application à l'étude, et avançait dans le judaïsme plus que plusieurs de son âge, étant le plus ardent à s'attacher aux traditions que les docteurs de la loi avaient ajoutées à la parole de Dieu, sous prétexte de l'expliquer, et qui souvent l'annulaient, comme le disait le Seigneur Jésus aux pharisiens.

Ce n'était pas seulement par son intelligence et ses progrès dans les études, que le jeune Saul se distinguait ; il avait aussi à cœur de vivre selon les enseignements de la loi en toute bonne conscience, s'appliquant à faire tout ce que la loi et les traditions prescrivaient. Il était donc pharisien, comme ses ancêtres. Les pharisiens étaient, parmi les Juifs, la secte la plus exacte de leur culte, opposée aux sadducéens matérialistes et amateurs des biens de ce monde. Ils conservaient et gardaient avec soin les vérités importantes du jugement, de la résurrection, d'une vie éternelle après celle-ci, et de l'existence du monde invisible des esprits ; d'un autre côté, ils observaient avec un soin extrême toutes les ordonnances de la loi et ce que les traditions des anciens y avaient ajouté. Garder la loi était une bonne chose, mais pour le plus grand nombre, la piété n'était qu'une forme et un moyen de s'attirer de la considération parmi les hommes. C'est pourquoi le Seigneur les appelle des hypocrites.

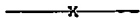
Tel n'était pas Saul. Il était sérieux, sincèrement zélé pour Dieu, et quant à la justice selon la loi, sans reproche. Il était tout entier et de cœur pour ce judaïsme qu'il estimait la vraie religion, il rejetait

loin de lui les vanités et les plaisirs du monde qui l'entourait et ne voulait que servir Dieu. C'était bon dans un sens, mais son zèle était aveugle, il ne se connaissait pas lui-même comme un pauvre pécheur perdu et voulait, pour être sauvé, établir sa propre justice devant Dieu.

Il était sans doute à Jérusalem quand Jésus avait été saisi, condamné injustement et crucifié. Saul avait donc entendu parler de ses miracles et de sa résurrection. Mais aveuglé par son propre cœur, et écoutant les enseignements de ses maîtres, les docteurs juifs, il avait peut-être, comme eux, attribué à Satan les miracles du Seigneur et ajouté foi à la fable que ses disciples avaient enlevé son corps pour faire croire à sa résurrection. Comme ses maîtres, il pensait aussi que Christ avait voulu détruire le temple et abolir la loi, et que les chrétiens seraient cause que les Romains anéantiraient la nation juive. Et Saul, sans examiner si ses maîtres disaient vrai, s'était mis à haïr le nom et la personne de Christ, ainsi que ses disciples. En cela, il ne faisait que suivre la pente naturelle de nos pauvres cœurs, ennemis de Dieu, tout en croyant souvent le servir. Il n'y avait donc rien que Saul ne crût devoir faire contre Christ et les siens. Il avait déjà montré sa haine par sa conduite à la mort d'Étienne qu'il approuvait. Et bien loin que les paroles d'amour du martyr mourant eussent touché son cœur, sa fureur contre les chrétiens n'avait fait que s'accroître. Tel est l'homme dans son état de péché, mes enfants, même l'homme religieux quand il n'a pas la vie de Dieu. Il se montre plus acharné même que le monde contre les enfants de Dieu. L'amour de Jésus n'avait rencontré que la haine chez les Juifs; l'amour et la patience des disciples ne rencontraient que la haine chez Saul et les principaux chefs des Juifs,

Saul avait commencé à persécuter les chrétiens à Jérusalem. Il y mettait toute l'énergie de sa nature, entrant dans les maisons, traînant en prison les hommes et les femmes, donnant sa voix quand on les faisait mourir, les contraignant par la violence, dans les synagogues, à blasphémer le nom de Jésus, et les persécutant outre mesure. Non content d'exercer sa fureur à Jérusalem, il voulut poursuivre les chrétiens même dans les villes étrangères. Dans ce but, il demanda au souverain sacrificateur et aux anciens des lettres pour l'autoriser à saisir dans les synagogues des autres villes, ceux qui confesseraient le nom de Christ, afin de les amener à Jérusalem pour qu'ils y fussent jugés. Tout cela, il le faisait dans l'ignorance, croyant rendre service à Dieu, mais cela ne l'excusait pas. L'ignorance n'excuse jamais le mal. Lui-même, Paul, reconnaît qu'il était un outrageux, un blasphémateur, le premier des pécheurs, et s'accuse avec douleur et humiliation d'avoir persécuté l'Église de Dieu.

Avec toute sa religion et sa justice selon la loi, avec sa bonne conscience, Saul courait tête baissée dans le grand chemin de la perdition, quand le Seigneur, que lui haïssait, vint dans sa grâce, l'arrêter et le sauver. Comment ? C'est ce que nous verrons une autre fois.



**« Bienheureux ceux dont les péchés  
sont couverts. »**

Mes chers jeunes amis, je désire que ces paroles, qui se trouvent dans le quatrième chapitre de l'épître aux Romains, soient vraies de vous tous, car ceux qu'elles concernent sont vraiment heureux, et le seront éternellement.

Il y a des personnes qui cherchent à couvrir elles-mêmes leurs péchés, mais celles-là ne font pas partie des « bienheureux, » dont l'apôtre parle. Au contraire, d'elles il est dit : « Celui qui cache ses transgressions ne prospérera point. » (Proverbes XXVIII, 13.) Est-ce que vous cherchez à *cache*r vos transgressions ?

Une petite fille, nommée Ellie, essaya une fois de le faire. Quelques amis étaient venus faire une visite à ses parents, et, à cette occasion, on lui avait mis ses plus beaux habits pour faire honneur aux visiteurs. En attendant leur arrivée, Ellie demanda la permission d'aller au jardin. Après avoir bien supplié et promis de se promener tranquillement et de ne point aller près d'un étang qui se trouvait dans le jardin, elle obtint la permission désirée.

Pendant quelque temps, Ellie se promena assez tranquillement, mais bientôt, oubliant sa promesse, elle se mit à sauter sur un pied et sur l'autre et arriva aux parterres de fleurs. Là, un magnifique papillon attira son attention, et tout son désir fut d'attraper le joli animal. Elle s'élança après lui, sans remarquer qu'elle s'approchait toujours plus près de l'étang. En faisant un dernier saut pour saisir l'insecte qui lui avait échappé jusqu'alors, ses pieds glissèrent tout d'un coup, et elle tomba en avant dans la boue grasse qui était au bord de l'étang. Hélas ! en se relevant, elle vit avec terreur que tout le devant de sa robe était sali. Que faire ? Pouvait-elle le cacher à sa mère ? Si sa désobéissance était découverte, elle s'attendait à être privée du plaisir de voir les hôtes désirés. Se glissant furtivement vers la maison, elle monta à sa petite chambre, choisit dans son armoire son plus joli tablier, le mit rapidement sur la robe salie, lava ses mains et sa figure, et se hâta de descendre auprès de sa

mère qui l'appelait au salon. Après avoir salué les amis qui étaient arrivés, elle s'assit sur sa petite chaise à côté de sa mère. Tout à coup, M<sup>me</sup> P., se tournant vers sa petite fille, lui dit : « Ellie, comment se fait-il que tu aies mis un tablier ? »

Le visage d'Ellie devint cramoisi ; elle baissa la tête et, toute honteuse, garda le silence. M<sup>me</sup> P. détacha tranquillement le tablier et découvrit devant tout le monde la robe neuve toute souillée de boue. Ellie avait essayé de cacher son péché. Avait-elle été heureuse en le faisant ?

Combien de personnes, depuis Adam, ont cherché à couvrir leurs péchés. Mais c'est en vain. Tôt ou tard, la terrible réalité doit venir en lumière, et les péchés seront mis à nu et à découvert devant Dieu.

Prenez donc, maintenant, votre vraie place devant Dieu, mes chers jeunes amis ; confessez-Lui votre folie et vos péchés, et vous aurez pour partage une riche et éternelle bénédiction.

N'est-il pas désirable d'être du nombre de ces bienheureux, dont les iniquités sont pardonnées et dont les péchés sont couverts ?

Est-ce votre cas, mon cher jeune ami ?

---

### La bonne part

Ma joie est dans l'ombre  
Aux pieds du Sauveur,  
Qui, dans la nuit sombre,  
Éclaire mon cœur.

Le monde éphémère  
N'est que vanité ;  
Sa coupe est amère,  
Fausse est sa beauté.

Là n'est pas ma place,  
Là n'est pas mon cœur :  
Ils sont, par ta grâce,  
Avec Toi, Seigneur.

---





**« J'aime Jésus, et je ne puis rien faire  
de déshonnête. »**

Une femme âgée demeurait dans un district où, pendant un temps, régna une grande détresse occasionnée par la disette et le manque de travail. Cette femme, se voyant bientôt sans aucune ressource, résolut d'aller à P. où elle avait une fille mariée, chez qui elle se proposait de vivre. Elle alla prendre congé du pasteur qui s'efforça de lui persuader de rester en attendant des temps meilleurs, ajoutant que peut-être sa fille se trouvait dans une condition pire encore que la sienne. Mais la voyant bien déterminée à partir, le pasteur lui fit présent du prix de son voyage jusqu'à P., et y ajouta une pièce de deux francs. Elle le remercia avec effusion, lui dit adieu et se mit en route.

Arrivée à la station de P., elle se vit entourée d'une foule de garçons qui lui demandaient de porter sa

malle, ce qu'elle refusa, n'ayant avec sa pièce de deux francs que trois gros sous (de 10 centimes). Un garçon, d'apparence bien pauvre, la supplia de le laisser porter son bagage, disant : « Je vous conduirai n'importe où pour vingt centimes ; permettez-le moi, c'est mon seul moyen pour avoir un peu de pain, et nous mourons de faim à la maison. »

Si pauvre que fût cette femme âgée, l'appel du jeune garçon toucha son cœur. Elle lui accorda sa requête ; il chargea la malle sur ses épaules, et suivit sa conductrice dans une des parties pauvres de la ville. Bientôt elle s'arrêta devant une des maisons et frappa à la porte ; mais ne recevant pas de réponse et trouvant la porte fermée, elle supposa que sa fille était sortie pour quelque commission, dit au garçon de déposer son bagage, le paya de ses services et, s'asseyant sur la malle, attendit le retour de sa fille.

Celle-ci, apprenant à son arrivée que sa mère venait s'établir chez elle, éclata en lamentations : « Pourquoi es-tu venue, » s'écria-t-elle. « Nous mourons de faim. J'étais sortie pour tâcher de trouver un morceau de pain pour les enfants. Je n'ai rien pu avoir. Qu'allons-nous devenir ? »

Sa mère la calma un peu et la pria d'ouvrir la porte.

— Entrons toujours, dit-elle. J'ai dans ma poche une pièce de deux francs ; tu peux la prendre et aller acheter quelque chose pour les enfants. En tout cas, cela ira jusqu'à après-demain.

Elles entrèrent, et la mère tira sa bourse pour y prendre la pièce de deux francs ; mais, à son grand chagrin, elle vit qu'elle n'y était plus. Dans sa hâte, et comme il faisait déjà obscur, elle l'avait donnée en place d'une pièce de deux sous au garçon qui avait porté sa malle.

C'était plus qu'elles ne pouvaient supporter ; elles fondirent en larmes, et restèrent longtemps comme abimées dans leur douleur.

Cependant la mère était une vraie chrétienne, et sa foi en Dieu s'éleva triomphante au-dessus de tout.

— N'importe, dit-elle, nous avons encore vingt centimes ; soyons reconnaissants envers Dieu pour cela et de ce que nous avons un toit qui nous couvre. Prends cet argent, achètes-en du pain pour toi et les enfants ce soir ; moi, je n'ai besoin de rien, je vais aller au lit. Ayons la confiance que Dieu pourvoira à ce qu'il nous faudra demain.

La nuit se passa. Le lendemain, de grand matin, on entendit un coup à la porte. La fille ouvrit ; c'était un jeune garçon qui demanda :

— N'est-ce pas ici qu'hier soir j'apportai une malle ?

— Oui, c'est ici.

— Où est la personne à qui elle appartient ?

— En haut.

— Priez-la de descendre ; il faut que je la voie.

Bientôt notre vieille amie fut là.

— Madame, dit le garçon, savez-vous qu'hier soir, vous m'avez donné une pièce de deux francs à la place de deux sous ? La voici, je vous la rapporte.

— Merci, mon garçon. Je m'étais aperçue de ma méprise, et je te suis bien obligée de me rendre cet argent. Mais j'aimerais savoir ce qui t'a porté à le faire, car tu m'as dit que vous mouriez de faim à la maison.

— *Oui, nous sommes très misérables*, dit le garçon, — et son visage rayonnait à mesure qu'il parlait, — *mais je vais à l'école du dimanche, et j'aime Jésus, et je ne puis rien faire de déshonnéte.*

Quelle réponse ! Auriez-vous agi et parlé de même,

mes jeunes amis, si vous aviez été à la place de ce pauvre garçon ? Est-ce là votre réponse dans les tentations de votre vie de tous les jours ? Dites-vous dans votre cœur : « *J'aime Jésus*, et je ne puis pas négliger mes leçons ; je ne puis pas perdre mon temps ; je ne puis pas désobéir à mes parents ; je ne puis pas fréquenter de mauvais camarades ; je ne puis pas chercher mes plaisirs dans le monde ? »

Oh ! puisse l'amour de Jésus remplir tous nos cœurs !

---

## Entretiens sur le livre de Josué

### XI. — L'AUTEL DE « ED » ÉLEVÉ PAR LES DEUX TRIBUS ET DEMIE.

#### (Chapitre XXII.)

LA MÈRE. — Les quarante mille guerriers des tribus de Ruben, de Gad et de la demi-tribu de Manassé, avaient fidèlement aidé leurs frères des autres tribus à conquérir le pays de Canaan. Ils avaient ainsi obéi à ce que l'Éternel leur avait commandé (1). Maintenant que leurs frères sont établis et en repos, Josué leur dit : « Retournez dans le pays de votre possession, que Moïse vous a donné de l'autre côté du Jourdain. » Et il les bénit et les renvoya, mais non sans leur avoir fait une sérieuse recommandation. Peux-tu me dire laquelle ?

SOPHIE. — Oui, maman ; je veux te la lire : « Seulement, prenez bien garde à pratiquer les commandements et la loi que vous a commandés Moïse, serviteur de l'Éternel, pour aimer l'Éternel, votre

(1) Nombres XXXII, 17, 27, 29 ; Josué I, 12-18, IV, 12-13.

Dieu, et marcher dans toutes ses voies, et garder ses commandements, et pour vous attacher à Lui, et pour le servir de tout votre cœur et de toute votre âme. »

LA MÈRE. — Quelle belle exhortation, n'est-ce pas, Sophie ? Pratiquer ce que l'Éternel, leur Dieu, avait commandé, marcher dans ses voies, l'aimer, s'attacher à Lui, le servir de tout leur cœur, c'était la condition indispensable pour qu'ils jouissent de la bénédiction. En faisant cela, ils montraient aussi qu'ils faisaient bien partie de son peuple. L'obéissance à Dieu est ce qui doit toujours caractériser ceux qui disent Lui appartenir, et c'est la preuve qu'ils l'aiment (1). Les Rubénites et leurs compagnons avaient d'autant plus besoin de prendre à cœur cette exhortation, qu'ils étaient de l'autre côté du Jourdain.

SOPHIE. — Ces guerriers devaient être heureux de n'avoir plus à combattre et de se reposer après ces longues guerres, et aussi d'aller retrouver leurs familles.

LA MÈRE. — Assurément. Ils avaient fait preuve de renoncement et de dévouement, mais Dieu ne les laisse pas sans récompense. C'est ainsi qu'il agit aussi envers tous ceux qui le servent (2). Ces guerriers rapportaient avec eux de grandes richesses qui leur étaient échues comme part du butin fait sur les ennemis de l'Éternel. Et Josué leur recommande de les partager avec leurs frères, qui étaient restés de l'autre côté du Jourdain pour garder et protéger leurs troupeaux, leurs femmes et leurs enfants.

SOPHIE. — C'était bien juste.

LA MÈRE. — Oui, mais notre cœur naturel est

(1) 1 Jean II, 3-5 ; Jean XIV, 21, 23, 24.

(2) Lisez 1 Corinthiens XV, 58 ; III, 8.

égoïste. Il aime à garder et ne désire pas partager ce qu'il regarde comme un fruit de ses labeurs. Ces guerriers auraient pu oublier que les autres avaient aussi travaillé, quoique moins brillamment (1). La recommandation de Josué était donc bien nécessaire. En la suivant, les jalousies qui auraient pu surgir entre ceux qui revenaient et ceux qui étaient restés, se trouvaient coupées dans leur racine. Josué manifestait la sagesse que donne l'Esprit de Dieu qui était en lui (2). Les Rubénites, les Gadites et la demi-tribu de Manassé s'en retournèrent donc dans leurs possessions au delà du Jourdain. Mais, avant de se séparer pour s'en aller chacun dans leurs familles, que firent-ils ?

SOPHIE. — Ils bâtirent près du Jourdain un autel de grande apparence.

LA MÈRE. — La suite de l'histoire nous montre quel était leur but ; mais les autres tribus l'ignoraient, et quand la nouvelle de l'érection de cet autel leur parvint, les enfants d'Israël craignirent que ce ne fût pour y offrir des sacrifices, ce qui aurait été une désobéissance aux commandements de l'Éternel, qui avait son autel à Silo où était le tabernacle (3), et ils s'assemblèrent pour faire la guerre à ceux qu'ils pensaient coupables. Ils se rappelaient comment, pour le péché d'Acan, tout Israël avait souffert, et ils voulaient ôter le mal du milieu d'eux.

SOPHIE. — Mais avant de s'assembler pour faire la guerre, ils auraient dû s'informer auprès de leurs frères pourquoi ils avaient fait cela.

LA MÈRE. — C'est ce qu'ils font, mon enfant. Il ne

(1) Lisez 1 Samuel XXX, 21-25.

(2) Nombres XXVII, 18; Deutéronome XXXIV, 9.

(3) Deutéronome XII, 11-14.

faut jamais condamner quelqu'un sur les apparences. Mais les Rubénites et leurs compagnons n'avaient pas eu raison d'ériger un autel, sans dire à leurs frères pourquoi ils le faisaient. Ils n'avaient non plus aucun ordre de l'Éternel. Nous sommes exhortés à nous abstenir de toute forme de mal. Et nous voyons chez les autres Israélites un grand zèle pour l'Éternel et une grande crainte d'attirer sur le peuple sa défaveur par quelque désobéissance. Que firent les enfants d'Israël avant de monter contre leurs frères ?

SOPHIE. — Ils envoyèrent Phinéas, fils du souverain sacrificateur Éléazar, avec dix princes, un de chaque tribu, pour parler aux Rubénites, aux Gadites et à ceux de la demi-tribu de Manassé.

LA MÈRE. — Te rappelles-tu quelque chose de ce Phinéas ?

SOPHIE. — Oui, maman, c'est lui qui se montra plein de zèle et d'énergie pour l'Éternel, quand les Israélites étaient tombés dans l'idolâtrie (1) ; et je pense que c'est à cause de son caractère décidé pour l'Éternel, qu'il fut choisi pour aller parler aux deux tribus et demie. Mais il me semble que lui et les autres députés les accusent trop vite d'avoir commis un crime et de s'être rebellés contre l'Éternel, au lieu de leur demander d'abord pourquoi ils avaient bâti l'autel.

LA MÈRE. — En effet, peut-être auraient-ils dû le faire. Mais les Rubénites et leurs compagnons n'avaient rien dit à leurs frères, et ceux-ci, en voyant un autel, ne pouvaient supposer autre chose, sinon que c'était pour sacrifier. Or, il ne devait y avoir qu'un autel, comme il n'y avait qu'un seul Éternel, leur Dieu, et un seul peuple. C'est pourquoi les envoyés des fils d'Israël disent : « Ne vous rebellez pas

(1) Nombres XXV.

*contre l'Éternel et contre nous en vous bâtissant un autel, outre l'autel de l'Éternel, notre Dieu.* » De même aujourd'hui, les chrétiens devraient se souvenir qu'ils sont d'un seul corps, étant baptisés d'un seul et même Esprit, et que, par conséquent, il ne peut y avoir qu'une seule table du Seigneur (1). On voit, hélas ! combien cela est oublié. Les députés des enfants d'Israël étaient jaloux que l'unité du peuple fût soigneusement gardée, aussi offrent-ils à leurs frères, si leur terre avait été souillée, de passer de l'autre côté du Jourdain, dans le pays de l'Éternel, où était son tabernacle. Là, ils n'auraient pas la tentation d'élever un autre autel.

SOPHIE. — C'était bien beau et généreux de leur part, car le pays était déjà très petit. Mais comment le pays des deux tribus et demie aurait-il pu être souillé ?

LA MÈRE. — Peut-être par l'érection de l'autel, s'il avait été élevé pour sacrifier. Désobéir à Dieu est une souillure. Remarque, Sophie, le nom qui est donné au pays de l'autre côté du Jourdain. Il est la possession de l'Éternel, donnée à son peuple. Et quel beau privilège avaient ceux qui y habitaient : le tabernacle de l'Éternel était là. Les Rubénites et leurs compagnons, en restant de l'autre côté du Jourdain, avaient perdu cet avantage. Ce n'est qu'en demeurant sur le terrain de Dieu, là où il a mis son nom, que l'on est parfaitement heureux. Toutefois le cœur des Rubénites et de ceux qui étaient avec eux était sincèrement attaché à l'Éternel, comme nous le verrons. Tu peux aussi remarquer combien le souvenir des jugements de Dieu sur les coupables, était puissant dans l'esprit des Israélites. Ils rappellent à leurs frères de l'autre côté du Jourdain,

(1) Éphésiens IV, 4 ; 1 Corinthiens XII, 13 ; X, 17.



deux faits qui montraient que Dieu ne peut tolérer le mal au milieu de son peuple. Peux-tu me les dire ?

SOPHIE. — Oui, maman. L'un, c'est leur chute dans l'idolâtrie au pays de Moab, avant qu'ils ne passent le Jourdain, et l'autre, c'est le péché d'Acan qui avait pris de l'interdit.

LA MÈRE. — Rappeler cela aux Rubénites et à leurs compagnons, c'était leur dire que Dieu ne peut tolérer qu'on se détourne de Lui, et ensuite, que le crime d'un seul attirait le châtement sur tout le peuple, s'il n'était pas jugé. Cela justifiait le zèle des fils d'Israël. Mais que répondent ceux qui étaient accusés ?

SOPHIE. — Ils prennent l'Éternel à témoin, que l'autel n'avait pas été élevé pour y offrir des sacrifices, mais comme un témoignage entre eux et les autres tribus, qu'eux aussi appartenaient au peuple de l'Éternel, et qu'ainsi plus tard, leurs enfants après eux auraient le privilège d'aller offrir leurs sacrifices sur l'autel des holocaustes devant le tabernacle.

LA MÈRE. — Ainsi le cœur de ces Israélites était attaché sincèrement à leur Dieu. Bien loin de vouloir se détourner de Lui, ils craignaient que leur droit à faire partie du peuple de l'Éternel ne leur fût nié. Leur crainte provenait de la position qu'ils occupaient de l'autre côté du Jourdain, mais ils désiraient servir Dieu, comme Josué le leur avait recommandé.

SOPHIE. — Mais comment un autel pouvait-il être un témoin du fait qu'ils faisaient bien partie d'Israël ?

LA MÈRE. — Il arrivait souvent, dans ces temps anciens, que l'on dressait une pierre ou qu'on élevait un monument comme signe et mémorial d'une convention ou d'un traité fait entre deux parties. On le faisait aussi pour rappeler un événement mémo-

nable. Ainsi, Jacob avec Laban dressent un monceau de pierres, comme signe du traité de paix qu'ils avaient fait. Jacob aussi avait élevé une pierre à Béthel, comme souvenir de la vision qu'il avait eue, et Josué élève un monceau de pierres à Guilgal et un autre dans le Jourdain, pour rappeler la merveilleuse intervention de l'Éternel en faveur de son peuple. Josué dressa aussi une pierre en témoignage que le peuple s'était engagé à servir l'Éternel (1). L'autel près du Jourdain témoignait que les Rubénites et les autres avaient accompagné leurs frères et les avaient aidés dans leurs combats, et qu'ils ne formaient avec eux qu'un seul peuple adorant le même Dieu. Nous voyons combien les députés furent satisfaits de la réponse des Rubénites et de leurs compagnons. De part et d'autre, le cœur était droit devant Dieu. Au lieu de s'irriter des craintes de leurs frères, les Israélites de l'autre côté du Jourdain leur répondent avec calme. Ainsi se vérifia la parole du sage : « Une réponse douce détourne la fureur (2). » Phinéas, de son côté, reconnaît leur innocence, il est heureux de voir que l'Éternel est au milieu de son peuple et qu'Israël n'a pas été souillé par l'idolâtrie.

SOPHIE. — Combien cela est beau, maman. Et on est aussi heureux de voir que l'assemblée tout entière des fils d'Israël, ayant appris ces bonnes nouvelles, en bénit Dieu.

LA MÈRE. — C'est bien vrai, mon enfant. La paix était ainsi fermement établie entre les diverses tribus ; l'autel était témoin pour tous que l'Éternel était Dieu. Cela me rappelle, Sophie, ce que nous trouvons dans les Actes des apôtres. L'apôtre Pierre,

(1) Genèse XXXI, 45-54 ; XXVIII, 18 ; Josué IV ; XXIV, 26.

(2) Proverbes XV, 1.

à l'occasion de la conversion de Corneille, avait été accusé à Jérusalem d'être entré chez des gentils et d'avoir mangé avec eux. Mais quand Pierre leur eut répondu simplement comment il avait agi en tout d'après l'ordre du Seigneur, l'Assemblée chrétienne glorifia Dieu d'avoir aussi sauvé les gentils, et la joie et la paix remplirent tous les cœurs (1).

---

## L'Église ou l'Assemblée.

### X. — CONVERSION DE SAUL.

Nous avons vu ensemble, mes enfants, ce que dit la parole de Dieu de l'enfance et de la jeunesse de Saul de Tarse, le persécuteur des pauvres disciples de Jésus. A mesure qu'il les poursuivait, sa haine contre eux s'accroissait, et bientôt, non content de s'acharner après eux à Jérusalem, dans son animosité contre le nom de Jésus et son désir de le faire disparaître de la terre, il résolut de poursuivre les chrétiens dans d'autres villes, où il pourrait s'en trouver.

Parmi ces villes, il y en avait une très grande et importante. C'était Damas, située à une cinquantaine de lieues vers le nord de Jérusalem, ancienne cité plusieurs fois mentionnée dans l'Écriture, même au temps d'Abraham, et qui existe encore maintenant. Elle compte environ 200,000 habitants, dont un dixième professent le christianisme. Là se trouvaient, au temps de Saul, un grand nombre de Juifs qui y avaient plusieurs synagogues, et parmi eux des disciples de Jésus. Comment y étaient-ils venus ? La parole ne nous le dit pas, mais ils pouvaient avoir

(1) Actes XI, 1-18.

fait partie de ceux qui furent convertis le jour de la Pentecôte, ou bien être des Juifs chrétiens qui, après la mort d'Étienne, furent dispersés par la grande persécution qui s'était élevée.

Quoi qu'il en soit, Saul rempli de pensées de violence contre les disciples du Seigneur, et sachant qu'il en demeurerait à Damas, demanda au souverain sacrificateur de lui donner, pour les synagogues de cette ville, des lettres qui l'autoriseraient à saisir les disciples de Jésus qui s'y trouveraient. Et que voulait-il leur faire ? Les amener liés, hommes et femmes, à Jérusalem, afin qu'ils y fussent punis. Vous pouvez penser si sa demande fut bien accueillie par ces chefs du peuple qui avaient haï le Seigneur et l'avaient fait mourir, et qui venaient de mettre à mort son fidèle témoin Étienne, comme pour dire à Jésus : « Nous ne voulons décidément pas que tu règues sur nous. »

Saul partit donc avec ses lettres. Représentez-vous-le, mes enfants, poursuivant son voyage en roulant des pensées de vengeance contre ces misérables Nazaréens qui, pensait-il, voulaient détruire la loi et s'opposaient à Dieu ; voyez-le blasphémant en lui-même contre Christ, qu'il regardait comme un imposteur, haïssant ainsi Dieu qu'il croyait servir. Mais n'avait-il pas eu le cœur touché en voyant la mort si glorieuse d'Étienne ? Non. N'avait-il pas compassion de ceux qu'il persécutait et qui souffraient avec tant de patience tous les outrages ? Non. Telle est la dureté, tel est l'aveuglement du cœur naturel. Saul, avec toute sa sincérité, sa droiture, sa moralité, sa religion, tout en croyant être agréable à Dieu, courait tête baissée vers la perdition, puisqu'il rejetait Christ. Et il en est de même maintenant : avec la plus belle profession religieuse, si l'on n'a pas Christ, on est perdu.

Mais Dieu avait des pensées de grâce à l'égard de Saul, et Jésus, qu'il haïssait, le suivait du haut du ciel avec amour : le Seigneur voulait, non le perdre, mais le sauver.

Saul s'avancait sur la route de Damas avec son escorte ; peut-être était-ce des hommes que le souverain sacrificateur lui avait donnés pour l'aider à accomplir son dessein. Il approchait de la ville, lorsque, vers midi, tout à coup, avec la soudaineté d'un éclair, une lumière plus éclatante que la splendeur du soleil, brilla du ciel autour de lui et de ceux qui l'accompagnaient. Tous et Saul avec eux, saisis de crainte, tombèrent par terre, sous l'impression puissante de cette manifestation divine. Qu'était-ce donc ? Nous allons le voir, mes enfants. Du sein de cette gloire se fait entendre une voix. Quelqu'un se trouvait dans cette lumière céleste qui éclipsait celle du soleil. « Saul ! Saul ! » dit la voix, « pourquoi me persécutes-tu ? » C'était quelqu'un qui connaissait Saul, quelqu'un qui voyait ce qui était dans le cœur de Saul, et qui suivait tous ses mouvements contre les disciples de Jésus. Saul savait que cette voix venait du ciel ; il savait aussi que l'Éternel habite dans la nuée, dans l'obscurité ; mais qui était celui qui habitait dans cette splendeur, dans cette gloire qui l'anéantissait, lui, Saul ? Il l'ignorait ; mais qu'il devait être grand et puissant ! Saul, abattu, prosterné contre terre, demanda : « Qui es-tu, Seigneur ? » Il reconnaissait que celui qui lui parlait était digne de ce nom de Seigneur. Et quelle dut être sa surprise, le saisissement de son âme, en entendant la voix lui dire : « Je suis JÉSUS LE NAZARÉEN, que tu persécutes ! » Celui qui lui parlait du sein de la gloire divine, c'était le crucifié, le Nazaréen méprisé, celui que Saul pensait ne pouvoir assez haïr. Il n'était donc pas resté dans le sépulcre ; Dieu l'avait donc ressuscité d'entre les

morts ; il était donc dans la gloire ; ce qu'Étienne avait dit avant de mourir était donc vrai ! Celui qui parlait était donc le Fils de Dieu, le resplendissement de sa gloire, et c'était Lui que Saul poursuivait de sa haine ! Quelle révolution dans le cœur et tout l'être du pauvre pharisien gisant dans la poussière. Tout ce dont il pouvait se glorifier devant les hommes, sa moralité, son zèle pour la loi, sa propre justice, tout était brisé, anéanti. Il était le premier des pécheurs, puisqu'il s'était opposé au Fils de Dieu, à Dieu lui-même. Et ces chrétiens, si misérables et si méprisables à ses yeux, étaient si précieux au Fils de Dieu dans la gloire, Lui étaient si étroitement unis, qu'ils ne faisaient qu'un avec Lui, et que les toucher seulement, c'était porter atteinte à Christ ! Quelle révélation merveilleuse de ce qu'est Christ, et de la place qu'occupent ceux qui lui appartiennent ! Et ce sont des vérités précieuses pour nous aussi, mes enfants, que celles qu'apprenait Saul en ce moment solennel, et que plus tard il prêcha. Christ est le Sauveur dans la gloire, et les fidèles lui sont unis comme membres de son corps.

Mais Jésus, qui a abattu l'orgueil de Saul et l'a convaincu de son état de péché, a autre chose à lui dire. Il a maintenant à lui parler de grâce, mais cela viendra plus tard, quand d'autres exercices de cœur et de conscience auront montré la réalité de l'œuvre accomplie dans l'âme du pharisien. Saul prosterné, humilié, reconnaissant les droits de Jésus sur lui, demande avec soumission : « Que dois-je faire, Seigneur ? » Le Seigneur ne le lui dit pas, mais lui commande de se lever, et d'aller à Damas. Là, quelqu'un de ceux qu'il avait méprisés devait l'instruire, lui, le disciple de Gamaliel. Le Seigneur veut se servir maintenant d'un instrument pour parler à Saul. Celui-ci ne regimba pas contre les aiguillons, son cœur

était soumis : il ne résista pas à la vision céleste. Il se leva, mais l'éclat de la gloire divine avait ôté à ses yeux, quoique ouverts, la faculté de voir les choses extérieures. Elles ne devaient pas le distraire de la contemplation des choses intérieures. Ceux qui étaient avec lui, le conduisirent par la main. Le voilà dépendant, lui, l'homme indépendant qui ne suivait que ses propres pensées ; le voilà faible, lui, l'homme fougueux et impérieux ; il est brisé de toutes manières. Il est conduit à Damas, et là, durant trois jours, sans voir, ni manger, ni boire, en dehors du monde extérieur, il reste seul avec Dieu, repassant en lui-même la révélation merveilleuse qu'il avait eue, sous le poids de son péché, s'humiliant et priant. Quelle douleur, quelle repentance il devait éprouver ! Quelles angoisses dans son âme, en se voyant dépouillé de tout ce qu'il croyait être devant Dieu ; il s'estimait juste, et sa justice n'était que des haillons souillés. Comment échapper ? Comment être sauvé ?

Dieu, mes enfants, répond toujours à ces besoins d'une âme repentante, à ces prières d'un cœur brisé. Jésus s'était fait connaître à Saul, dans sa gloire, pour lui montrer son péché et son néant ; maintenant, il va se faire connaître à lui dans son amour, afin de gagner son cœur. Et c'est ainsi que Dieu fait toujours.

Il y avait à Damas un disciple nommé Ananias. Rien ne nous est dit de sa position sur la terre, rien ne nous est raconté de sa vie, avant ni après l'événement qui le met en rapport avec Saul de Tarse. Nous voyons seulement qu'il vivait dans l'intimité de Jésus qu'il connaissait. C'est le privilège de tout chrétien, le vôtre aussi, cher enfant, qui avez saisi Jésus pour votre Sauveur. Le Seigneur s'adresse à Ananias, et celui-ci, sans éprouver nulle crainte,

sans être jeté par terre comme Saul, en entendant cette voix divine, répond : « Me voici, Seigneur. » Qu'il est doux de connaître la voix de Jésus, et qu'il est bon d'être prêt à lui obéir ! Et le Seigneur charge son fidèle disciple d'aller chercher le pécheur repentant, et, en lui rendant la vue, de lui annoncer le message de miséricorde. « Il prie, » ajoute le Seigneur en parlant de Saul. Un homme qui prie et dont Dieu reconnaît la prière, est cher à son cœur. Quel privilège pour Ananias d'être choisi pour porter un tel message ! Mais il ne connaît Saul que comme le terrible persécuteur des saints, et il redoute d'aller le trouver. En toute simplicité, il expose ses craintes au Seigneur qui, plein de condescendance pour la faiblesse de son disciple, le rassure en lui disant : « Va, car j'ai choisi cet homme pour porter mon nom devant les nations, et les rois, et les fils d'Israël, et je lui montrerai combien il doit souffrir pour mon nom. » Ananias obéit à son divin Maître, et va, messenger de la grâce, annoncer au pécheur brisé la bonne nouvelle du pardon, de la part du même Seigneur qui lui était apparu dans sa gloire, et avait arrêté le persécuteur. « Saul, frère, » lui dit-il, « le Seigneur Jésus qui t'est apparu, m'a envoyé pour que tu recouvres la vue et que tu sois rempli de l'Esprit Saint. » Ananias lui impose les mains, et aussitôt Saul voit l'envoyé du Seigneur. Mais en même temps qu'il a la vue du corps, il a aussi la vue de l'âme qui lui fait discerner dans le Seigneur de gloire, le Sauveur crucifié pour ôter ses péchés, — le Fils de Dieu qui l'a aimé et s'est livré pour lui. A l'avenir, il pourra dire et proclamer : « Cette parole est certaine et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont moi je suis le premier. » Saul est baptisé et entré dans cette Église de Dieu,



qu'il persécutait et voulait détruire, et dont il va être le serviteur zélé. Il reçoit le Saint-Esprit, qui, tout en rendant témoignage avec son esprit qu'il est enfant de Dieu, le remplit de puissance pour le service qu'il aura à remplir. Il se joint aux disciples qui étaient à Damas et qu'il voulait jeter en prison, et prêche avec force dans les synagogues que Jésus est le Fils de Dieu.

Quel changement ! C'est le miracle de la grâce de Christ, pardonnant au plus grand pécheur, et gagnant le cœur le plus éloigné de Lui, pour en faire le disciple le plus fidèle, le serviteur le plus dévoué.

Nous ne sommes pas des Sauls, mes enfants, mais tous nous avons besoin de connaître le Fils de Dieu qui nous a aimés et s'est livré pour nous ; tous nous devons croire en Lui pour être sauvés ; tous nous pouvons jouir du privilège d'être ses disciples et ses serviteurs.

JE SUIS CRUCIFIÉ AVEC CHRIST ; ET JE NE VIS PLUS, MOI ; MAIS CHRIST VIT EN MOI ; — ET CE QUE JE VIS MAINTENANT DANS LA CHAIR, JE LE VIS DANS LA FOI, LA FOI AU FILS DE DIEU, QUI M'A AIMÉ ET QUI S'EST LIVRÉ LUI-MÊME POUR MOI.

Voilà la devise de Paul, puisse-t-elle être la vôtre ?



### Un répit de plus.

Les parents d'une petite fille lui parlèrent longtemps un soir du Seigneur Jésus. Ils lui montrèrent son amour en mourant pour des pécheurs, et lui dirent qu'il allait bientôt revenir pour prendre ceux qui croyaient en Lui, afin de les avoir auprès de Lui pour toujours. Ils lui dirent aussi qu'alors la porte de la grâce serait fermée, et ils pressèrent

leur chère enfant de venir à Jésus avant qu'il fût trop tard, et afin d'être prête à quelque moment qu'il vint.

On alla se coucher, et, après quelque temps de sommeil, l'enfant se réveilla et fut saisie par le silence qui régnait dans la maison. Elle écouta, espérant entendre le son de quelque voix familière à ses oreilles, mais rien, rien que le son monotone du balancier de la grande horloge dans l'escalier. Tout à coup, la conversation du soir lui revint à l'esprit, et elle se rappela les avertissements et les exhortations de ses parents. « Se pourrait-il que le Seigneur fût venu? Papa et maman seraient-ils allés avec Lui, et moi, aurais-je été laissée? »

Saisie de crainte à cette pensée, elle se leva et courut à la porte de la chambre de sa mère.

« Maman, chère maman ! » appela-t-elle tout doucement.

Point de réponse. Seul le tic-tac du balancier rompait le silence de la nuit. De nouveau, elle appela plus haut : « Maman, chère maman ! »

Point de réponse encore. Elle se sentit alors presque certaine qu'elle avait été laissée pour le jugement, et que sa dernière chance de salut était passée.

La terreur remplit son cœur, et elle se mit à agiter la poignée de la serrure.

— Qui est là ? demanda une voix à l'intérieur de la chambre.

— Oh ! c'est moi, maman, répondit l'enfant, et je suis si heureuse que tu sois encore là !

Elle entra dans la chambre et raconta à sa mère ses terreurs. La mère n'eut pas besoin cette fois de la presser de venir, sans tarder, aux pieds de Jésus ; l'enfant était trop reconnaissante du répit que le Seigneur lui avait accordé afin de se préparer

à Sa venue. Elle crut et fut sauvée. Elle attend Jésus non seulement sans crainte, mais avec joie.

Le Seigneur vient *bientôt*, mes enfants. Le *dernier* message de grâce aura été proclamé, la dernière prédication de l'évangile aura eu lieu, la dernière invitation de venir à Jésus aura été adressée aux pauvres pécheurs. Quel sort terrible pour ceux qui l'auront refusée !

Chers enfants, vous avez encore ce moment de répit — le moment présent. Demain, ce soir, peut être *trop tard*. Recevez aujourd'hui le message que Dieu vous adresse dans son amour, afin que vous puissiez vous joindre de cœur à ceux qui disent : « Amen, viens, Seigneur Jésus, » en réponse à sa promesse :

« OUI, JE VIENS BIENTÔT. »

---

### Les boucles d'oreilles de Marie.

Un évangéliste était allé annoncer la bonne nouvelle du salut dans une petite ville d'un district minier de Cornouailles, et la parole du Seigneur avait été bénie pour plus d'une âme.

Dans ces endroits, les femmes et les jeunes filles sont employées dans les mines. Nombreuses furent les plaisanteries lancées par plusieurs d'entre elles à l'occasion de ces prédications et de ceux qui avaient été convertis.

— Marie, dit l'une des jeunes filles à celle qui était leur boute-en-train, veux-tu aller voir ce que c'est, et tu nous le diras lundi matin ?

— C'est convenu, répondit Marie.

Le soir où la prédication avait lieu, Marie s'y rendit pour l'amusement qu'elle comptait avoir ; mais les paroles qu'elle entendit l'impressionnèrent si vivement, que le lendemain elle retourna à la réunion. Grande fut l'anxiété qui saisit l'âme de cette

jeune fille, jusqu'alors si étourdie, en entendant de nouveau l'appel sérieux et pressant du prédicateur. Elle ne trouva point de repos cette nuit-là, jusqu'à ce que, par la foi, elle put dire : « Il m'a aimé et s'est livré pour moi. » (Galates II, 20.)

Le lundi matin étant venu, Marie retourna à son travail habituel. Une seule chose l'embarrassait, — qu'allait-elle dire à ses compagnes ?

— A-t-elle été à la réunion ? demanda l'une des jeunes filles à une autre, de manière que Marie l'entendit.

— Oui, fut la réponse.

— Et elle a été convertie, ajouta une seconde.

— Quelle bêtise ! dit une troisième ; elle ne l'a pas été. Ne voyez-vous pas ses boucles d'oreilles ?

Ces paroles furent pour Marie l'occasion de rendre témoignage à Christ. Otant d'une main une des boucles d'oreilles et la posant sur un bloc, devant elle, de l'autre elle saisit un marteau et la mit en pièces. Elle fit de même avec l'autre.

Le Seigneur lui donna ainsi, dans sa grâce, de pouvoir Lui rendre silencieusement témoignage. « Ceux qui m'honorent, je les honorerai ; mais ceux qui me méprisent seront en petite estime. » (1 Samuel II, 30.)

A toi seul j'appartiens, Jésus, mon divin Maître !  
 Tu t'es livré pour moi, misérable pécheur ;  
 Que vivre pour toi seul, toujours mieux te connaître,  
 Soit désormais le désir de mon cœur.

Longtemps j'ai méconnu ta tendresse profonde,  
 Et me suis égaré, cherchant de vains plaisirs ;  
 Que me font maintenant les faux biens de ce monde ?  
 Vers toi, Jésus, tendent tous mes désirs.

Oh ! qu'heureux est celui qui près de Toi repose,  
 Qui jouit de ta grâce et de ta douce paix !  
 Ton amour lui suffit, que faut-il autre chose ?  
 Seigneur, je t'aime, et Toi tu me connais.





### Le jeune tambour mourant.

Deux ou trois fois dans ma vie, Dieu, dans sa miséricorde, a touché mon cœur, et deux fois avant ma conversion, j'ai été sous une profonde conviction de la réalité des choses divines.

Pendant la guerre de la sécession, aux États-Unis d'Amérique, j'étais chirurgien dans l'armée du Nord. Après la bataille de Gettysburg, plusieurs centaines de soldats blessés avaient été transportés dans mon ambulance. Vingt-huit d'entre eux avaient des blessures si graves, qu'ils réclamaient mes soins immédiats ; plusieurs durent subir l'amputation d'une jambe ou d'un bras, et quelques-uns celle des deux membres. Parmi ces derniers se trouvait un tout jeune homme, qui n'était au service que depuis trois mois, et qui, trop jeune pour être soldat,

avait été enrôlé comme tambour. Quand mon aide et un de mes infirmiers voulurent lui administrer du chloroforme avant l'amputation, il détourna la tête et refusa positivement d'être endormi. L'infirmier lui ayant dit que c'étaient les ordres du docteur, il dit : « Priez le docteur de venir près de moi. » Lorsque je fus près de lui, je lui dis :

— Jeune homme, pourquoi refusez-vous de prendre le chloroforme ? Quand je vous ai trouvé sur le champ de bataille, vous étiez dans un tel état que je ne pensais presque pas qu'il valût la peine de vous relever. Mais lorsque vous avez ouvert vos grands yeux bleus, j'ai pensé que vous aviez quelque part une mère dont, en ce moment, le cœur se portait vers son enfant. Je n'ai pas voulu vous laisser mourir là, et j'ai donné l'ordre de vous transporter à l'ambulance ; mais vous avez perdu tant de sang, que vous êtes trop faible pour supporter une opération sans être chloroformé. Vous feriez donc mieux de suivre mon avis.

Il posa sa main sur la mienne, et, me regardant en face, il dit :

— Docteur, un dimanche après-midi, à l'école du dimanche, j'avais alors neuf ans et demi, je donnai mon cœur à Christ. J'appris alors à me confier en Lui ; depuis ce moment, je l'ai toujours fait et je sais que je puis le faire aussi maintenant. Il est ma force et mon appui ; il me soutiendra pendant que vous me couperez mon bras et ma jambe.

Je lui demandai alors s'il me laisserait lui donner un peu d'eau-de-vie. Me regardant encore en face, il répondit :

— Docteur, quand j'avais à peu près cinq ans, ma mère, un jour, s'agenouillant près de moi et mettant son bras autour de mon cou, me dit : « Charlie, je demande au Seigneur Jésus que jamais tu ne connais-

ses le goût même des liqueurs fortes ; ton père a été un ivrogne, il est mort ivrogne, et j'ai promis à Dieu que, si sa volonté était que je t'élève, tu avertirais les jeunes hommes de se détourner de cette coupe amère. » J'ai maintenant dix-sept ans, et je n'ai jamais rien bu de plus fort que du thé et du café ; je suis, selon toute probabilité, sur le point d'entrer en la présence de mon Dieu, voudriez-vous m'envoyer là, après que j'aurais bu de l'eau-de-vie ?

Je n'oublierai jamais le regard de ce jeune homme. A cette époque, je haïssais Jésus, mais je respectai la fidélité de l'adolescent envers son Sauveur, et quand je vis combien il l'aimait et se confiait en Lui, même dans cette extrémité, quelque chose toucha mon cœur, et je fis pour lui ce que je n'avais fait pour aucun autre soldat, je lui demandai s'il désirait voir son chapelain.

— Oh ! oui, monsieur, répondit-il.

Quand le chapelain R. fut venu, il reconnut aussitôt le jeune homme pour un de ceux qu'il avait souvent rencontrés dans la tente où se tenaient les réunions de prières, et, lui prenant la main, il dit :

— Je suis fâché, Charlie, de vous voir dans un si triste état.

— Oh ! tout va bien, répondit Charlie. Le docteur a voulu me chloroformer, mais j'ai refusé ; il m'a offert de l'eau-de-vie, mais j'ai aussi décliné son offre ; et maintenant, si mon Sauveur m'appelle, je puis aller vers Lui avec toute ma connaissance.

— Il est possible que vous ne mouriez pas, Charlie, répondit le chapelain ; mais si le Seigneur en avait jugé autrement, y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous après que vous serez délogé ?

— Chapelain, dit l'enfant, prenez, je vous prie, sous mon oreiller, ma petite Bible ; vous y trouverez l'adresse de ma mère. Envoyez-la lui, en lui écri-

vant que, depuis le jour où j'ai quitté la maison, je n'ai laissé passer aucune journée sans lire une portion de la parole de Dieu, et sans prier Dieu de bénir ma chère mère, que ce fût en marche, sur le champ de bataille, ou à l'ambulance.

— Puis-je faire encore autre chose pour vous, mon cher garçon ? demanda le chapelain.

— Oui ; écrivez, s'il vous plaît, au directeur de l'école du dimanche de Sands street, à Brooklyn, et dites-lui que je n'ai jamais oublié ses paroles affectueuses, ses prières et ses bons avis ; ils m'ont suivi à travers tous les dangers des combats, et, maintenant, dans mes dernières heures, je demande à mon précieux Sauveur de bénir mon cher vieux directeur. C'est tout.

Se tournant vers moi, il dit :

— A présent, docteur, je suis prêt, et je vous promets que vous n'entendrez pas même un gémissement, lorsque vous m'ôterez mon bras et ma jambe, si vous ne me donnez pas de chloroforme.

Je le lui promis, mais je n'eus pas le courage de faire l'opération avant d'être sorti et d'avoir pris quelque stimulant pour affermir mes nerfs.

Tandis que je coupais les chairs, Charlie Coulson ne fit pas entendre un gémissement, mais lorsque je pris la scie pour séparer les os, le jeune homme mit le coin de son oreiller dans sa bouche, et tout ce que je pus entendre fut : « O Jésus, précieux Jésus, tiens-toi près de moi maintenant. » Il avait tenu sa promesse, pas un gémissement n'était sorti de sa bouche.

Je ne pus dormir cette nuit-là. De quelque côté que je me tournasse, je voyais ces yeux bleus, ce doux regard, et, quand je fermais les paupières, ces paroles : « Précieux Jésus, tiens-toi près de moi maintenant, » résonnaient sans cesse à mes oreilles.



Entre minuit et une heure, je me levai et allai visiter l'ambulance, chose que je n'avais jamais faite auparavant, à moins d'y être formellement appelé, mais j'avais un vif désir de voir le jeune homme.

A mon arrivée, l'infirmier de service m'informa que seize soldats, dont le cas était désespéré, étaient morts et avaient été transportés à la morgue.

— Comment est Charlie Coulson ; est-il au nombre des morts ? demandai-je.

— Non, docteur, répondit l'infirmier, il dort aussi paisiblement qu'un petit enfant.

Lorsque j'approchai du lit où il était couché, un des infirmiers me dit que, vers neuf heures, deux membres de l'union chrétienne des jeunes gens étaient venus à l'ambulance pour lire la Bible et chanter un cantique. Le chapelain R. les accompagnait. Il s'agenouilla près du lit de Charlie Coulson, et offrit à Dieu une fervente prière, après quoi, encore à genoux, ils chantèrent l'hymne

« O Jésus, ô toi qu'aime mon âme, »

à laquelle Charlie joignit sa voix. Je ne pouvais comprendre comment ce garçon, presque un enfant, pouvait chanter après de si cruelles souffrances.

Cinq jours après l'amputation, le cher enfant me fit chercher, et c'est alors que, de sa bouche, j'entendis pour la première fois annoncer l'Évangile.

— Docteur, me dit-il, mon heure est venue ; un autre soleil ne se lèvera pas pour moi, mais, grâce à Dieu, je suis prêt à partir, et, avant de mourir, je désire vous remercier de tout mon cœur pour votre bonté envers moi. Docteur, vous êtes un Juif ; vous ne croyez pas à Jésus ; voulez-vous rester auprès de moi et me voir mourir, me confiant en mon Sauveur jusqu'au dernier moment de ma vie ?

J'essayai de rester, mais je ne le pus point; je n'avais pas le courage de demeurer auprès d'un jeune chrétien et de le voir mourir, se réjouissant dans l'amour de ce Jésus que j'avais été enseigné à haïr. Je quittai précipitamment la chambre. Environ vingt minutes après, un infirmier vint me trouver dans mon cabinet particulier, où j'étais assis la tête entre mes mains, et me dit :

— Docteur, Charlie Coulson désire vous voir.

— Je sors d'auprès de lui, répondis-je, et je ne puis le revoir.

— Mais, docteur, il dit qu'il doit vous voir encore une fois avant de mourir.

Je résolus alors de retourner auprès de lui, de lui dire une parole d'affection, et de le laisser mourir, bien déterminé à ce qu'aucune parole de sa bouche pût le moins du monde m'influencer pour autant qu'il s'agissait de son Jésus. En entrant dans l'ambulance, je vis que la mort était proche, et je m'assis auprès de son lit. Il me demanda de lui prendre la main et me dit :

— Docteur, je vous aime, parce que vous êtes un Juif; le meilleur ami que j'aie trouvé dans ce monde était un Juif.

Je lui demandai qui était cet ami.

— Jésus-Christ, répondit-il, Jésus-Christ, à qui je désire vous présenter avant de mourir; et voulez-vous me promettre, docteur, de ne jamais oublier ce que je vais vous dire?

Je le lui promis, et il dit :

— Il y a cinq jours, pendant que vous m'amputiez mon bras et ma jambe, je demandais au Seigneur Jésus-Christ de convertir votre âme.

Ces paroles m'allèrent profondément au cœur. Je ne pouvais comprendre comment, au moment où je lui causais la souffrance la plus intense, il pouvait

oublier tout ce qui le touchait, et ne penser qu'à son Sauveur et à mon âme inconvertie. Les seules paroles que je pus lui dire, furent : « Eh bien, mon garçon, tout sera bientôt pour le mieux pour vous. » Je le quittai, et douze minutes plus tard, il s'endormit en paix dans les bras de Jésus.

Des centaines de soldats moururent dans mon ambulance durant la guerre, mais le seul convoi que je suivis fut celui de Charlie Coulson, le jeune tambour, et je fis plusieurs milles à cheval pour le voir enterrer. Je l'avais fait revêtir d'un uniforme neuf et placer dans un cercueil d'officier, sur lequel on avait étendu le drapeau des États-Unis.

Les dernières paroles de ce cher enfant m'avaient profondément impressionné. J'étais riche à cette époque, s'il s'agit d'argent, mais j'aurais donné tout ce que je possédais, oui, jusqu'à mon dernier sou, pour avoir à l'égard de Christ les mêmes sentiments que Charlie; mais sentir ainsi ne peut s'acheter avec de l'argent. Hélas ! j'oubliai bientôt tout le petit sermon du jeune soldat chrétien, mais lui, je ne pouvais l'oublier. Je sais maintenant que j'étais alors sous une profonde conviction de péché, mais je combattais contre Christ avec toute la haine d'un Juif orthodoxe, et cela dura dix années, jusqu'à ce qu'enfin la prière du jeune mourant fût exaucée, et que Dieu convertit mon âme.

Environ dix-huit mois après ma conversion, j'assistais un soir à une réunion de prières à Brooklyn. C'était une de ces réunions familiales, où les chrétiens se plaisent à rendre témoignage à l'amour de leur Sauveur. Après que plusieurs eurent parlé, une dame déjà d'un certain âge se leva et dit : « Chers amis, c'est peut-être la dernière fois que j'ai le privilège de rendre témoignage à Christ. Mon médecin m'a dit hier que mon poumon droit était

presque entièrement détruit, et que le gauche était fortement atteint; de sorte qu'en tout cas, j'ai peu de temps à être encore avec vous; ce qui reste de moi appartient à Jésus. Oh! quelle joie pour moi de savoir que je rencontrerai mon garçon auprès de Jésus dans le ciel! Mon fils n'était pas seulement un combattant pour son pays, mais aussi un soldat de Christ. Il fut blessé à la bataille de Gettysburg et tomba entre les mains d'un docteur juif, qui lui amputa un bras et une jambe. Cinq jours après, mon fils mourut. Le chapelain du régiment m'écrivit une lettre en m'envoyant la Bible de mon fils. Il me disait que mon Charlie, à ses derniers moments, avait fait chercher le docteur juif, et lui avait dit: « Docteur, avant que je meure, je veux vous dire qu'il y a cinq jours, tandis que vous m'amputiez mon bras et ma jambe, je priais le Seigneur Jésus-Christ de convertir votre âme. »

Quand j'entendis les paroles de cette dame, je ne pus rester assis plus longtemps. Je quittai ma place, traversai la chambre, et lui prenant la main, je lui dis: « Que le Seigneur vous bénisse, ma chère sœur; la prière de votre enfant a été entendue et exaucée. Je suis le docteur juif pour lequel votre Charlie a prié, et son Sauveur est maintenant aussi le mien. »

« Et plusieurs qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour l'opprobre, pour être un objet d'horreur éternelle. » (Daniel XII, 2.)

« Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » (Jean III, 16.)

« Et vous savez où je vais, et vous en savez le chemin. » (Jean XIV, 4.)

« Car quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. » (Romains X, 13.)

« Quiconque entend ! » Écoutez le message  
Qu'un Dieu d'amour fait annoncer à tous :  
Il retentit de rivage en rivage ;  
Pécheurs perdus, ce message est pour vous.

« Quiconque veut, » qu'il accoure et qu'il prenne  
Des mains du Père et la vie et la paix ;  
« Quiconque a soif, » aux eaux vives qu'il vienne,  
Il trouvera le bonheur à jamais.

---

## Entretiens sur le livre de Josué

### XII. — DERNIERS JOURS ET

#### DERNIÈRES EXHORTATIONS DU SERVITEUR DE DIEU.

LA MÈRE. — Nous voici arrivés à la fin de cette belle histoire de Josué, introduisant les Israélites dans la terre promise. Il était devenu vieux ; il savait qu'il allait les quitter, et il voulait donner au peuple qu'il avait conduit, un dernier témoignage, une dernière exhortation. Cela ne te rappelle-t-il pas un autre serviteur de Dieu, faisant aussi ses adieux à ceux qu'il avait enseignés ?

SOPHIE. — Je pensais d'abord à Moïse, chère maman, mais je crois que tu veux plutôt parler de l'apôtre Paul, quand il fait ses adieux aux anciens de l'assemblée d'Éphèse.

LA MÈRE. — En effet, Sophie, et l'on peut dire qu'il les faisait à l'Assemblée tout entière. Son discours, comme celui de Josué, rappelle les grâces que Dieu avait faites à l'Assemblée, signale les dangers auxquels elle serait exposée et renferme les directions pour y échapper (1). Mais occupons-nous

(1) Lisez Actes XX, 17-38.

de nos chapitres. Nous y voyons que Josué rassemble deux fois tout Israël avec ses conducteurs, pour leur adresser ses exhortations. La première fois, il commence par leur rappeler ce que l'Éternel avait fait pour eux, en les introduisant dans la terre de Canaan malgré leurs ennemis. Dieu avait combattu pour eux, et Josué leur avait partagé le pays. Mais tout était-il fini ?

SOPHIE. — Non, maman, il restait encore des nations à déposséder. Mais Josué leur assure que l'Éternel les chasserait aussi de devant eux, et qu'ils prendraient possession de leurs pays. L'Éternel l'avait dit, et il ne peut mentir.

LA MÈRE. — Oui, Dieu est fidèle ; si Josué devait leur manquer, Dieu ne les laisserait pas. C'est ainsi que l'apôtre Paul, mis en prison et éloigné des Philippiens, leur dit : « Comme vous avez obéi en ma présence, beaucoup plus maintenant en mon absence, travaillez à votre propre salut avec crainte et tremblement : car c'est Dieu qui opère en vous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir (1). » Ainsi, nous avons toujours à obéir, à combattre et à travailler, mais c'est Dieu qui opère en nous.

SOPHIE. — C'est une bien grande consolation, chère maman, et c'est ce qui encourage et fortifie ; aussi, je vois que Josué dit aux Israélites : « Fortifiez-vous. »

LA MÈRE. — L'Éternel lui avait adressé la même parole au commencement de son ministère (2), et maintenant qu'il a fait l'expérience de la fidélité de Dieu, il exhorte les Israélites à faire comme lui. Nous sommes aussi pressés par l'apôtre à nous fortifier dans la puissance du Seigneur (3), pour demeurer

(1) Philippiens II, 12, 13.

(2) Josué I, 6, 7, 9. — (3) Éphésiens VI, 10.

fermes dans la lutte contre le mal. Nous n'avons aucune force par nous-mêmes, mais la force de Dieu est pour nous. Seulement, qu'ajoute Josué après avoir dit : « Fortifiez-vous ? »

SOPHIE. — Il leur dit d'être fidèles à garder et à pratiquer ce qui est écrit dans le livre de la loi de Moïse.

LA MÈRE. — C'était leur sauvegarde. L'Éternel l'avait aussi recommandé à Josué, et c'est ce que l'apôtre Paul dit aussi aux anciens de l'église d'Éphèse. « Je vous recommande, » dit-il, « à Dieu et à la parole de sa grâce (1). » Bien d'autres passages nous exhortent à garder et à pratiquer la parole de Dieu (2). Et cela nous est nécessaire à cause des dangers qui nous entourent. Quel est celui contre lequel Josué met en garde les Israélites ?

SOPHIE. — C'est de ne pas entrer parmi ces nations qui restaient et de ne pas servir leurs dieux, de ne pas même les nommer.

LA MÈRE. — Ils devaient garder leur place de séparation entière de tout le mal qui les entourait ; et, ma chère enfant, c'est ce que nous avons aussi à faire à l'égard du monde au milieu duquel nous vivons. « N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde, » disait l'apôtre Jean. Et Paul exhorte les Éphésiens à ne pas même nommer les choses malséantes (3). Combien les jeunes chrétiens ont à être en garde contre le langage frivole ou même licencieux, contre les lectures profanes, et contre les divertissements du monde ! Josué, en disant aux Israélites de rester séparés de ce qui pouvait les conduire à l'idolâtrie, leur montre en même temps à qui ils devaient s'attacher.

(1) Actes XX, 32. — (2) Luc VIII, 21 ; Jacques I, 22.

(3) 1 Jean II, 15-17 ; Éphésiens V, 3, 4.

SOPHIE. — C'était à l'Éternel, leur Dieu, qui les avait si merveilleusement aidés, qui avait été avec eux dans leurs combats.

LA MÈRE. — S'attacher à Dieu est, en effet, ce qui garde le cœur. Aussi Josué leur dit : « Prenez bien garde à vos âmes pour aimer l'Éternel, votre Dieu. » Tant que les Israélites avaient devant leurs yeux et dans leur âme la grandeur, la bonté, la puissance de l'Éternel, quel attrait pouvaient avoir les dieux des nations ? De même, aussi longtemps que nous avons devant nous l'amour, la grâce et l'œuvre de Jésus pour nous, nous serons préservés des influences fatales du monde. Ainsi Jésus nous exhorte, en disant : « Faites-vous un trésor dans les cieux, ... car là où est votre trésor, là sera aussi votre cœur (1). » Mais Josué leur dit : « Prenez garde. » Ils avaient à veiller pour n'être pas surpris. Et c'est ce que le Seigneur dit aussi à ses disciples et à nous-mêmes : « Prenez garde à vous-mêmes (2). » Nous avons à être comme des sentinelles attentives, veillant pour que rien ne s'introduise en nous qui détournerait nos cœurs de Christ. Qu'est-ce que Josué dit encore aux Israélites pour les engager à être fidèles ?

SOPHIE. — Que s'ils s'alliaient aux nations païennes et servaient d'autres dieux, la colère de l'Éternel s'embraserait contre eux et qu'il les détruirait.

LA MÈRE. — C'est ainsi que se termine le premier rassemblement du peuple pour entendre les solennels avertissements de Josué. C'est toujours la voix de la loi, disant : Fais cela, et tu vivras ; sinon tu périras. La loi ne donne pas une nouvelle nature et des affections nouvelles pour s'attacher à Dieu ; elle ne donne pas de la force pour garder sa parole. La grâce seule,

(1) Luc XII, 33, 34.

(2) Luc XXI, 34.



en Christ, nous fait de nouvelles créatures (1). Aussi les Israélites firent-ils la triste expérience de ce qu'est l'homme sous la loi. Mais passons au chapitre XXIV, où nous trouvons la dernière convocation du peuple. Elle est solennelle, plus que la première. Il est dit, en parlant d'eux tous : « Ils se tinrent devant Dieu. » Dieu était témoin dans cette assemblée. Alors Josué, au nom de l'Éternel, trace devant le peuple, depuis le commencement, le tableau de toutes les voies de grâce de l'Éternel envers eux.

SOPHIE. — Et ce qui me frappe d'abord, chère maman, c'est que leurs pères et même Térakh, le père d'Abraham, étaient des idolâtres.

LA MÈRE. — Oui, Sophie; bien peu après le déluge, Satan avait conduit les hommes à adorer de faux dieux, et c'est bien frappant de voir ces patriarches, alors que Sem, témoin du déluge, vivait encore, s'être laissés entraîner dans cette aberration. Mais tel est le cœur de l'homme, après comme avant le déluge, mauvais en tout temps. Par l'histoire de Laban, nous voyons qu'il avait des idoles que Rachel emporta, et qui demeurèrent dans la famille de Jacob (2), et par le verset 14 de notre chapitre, nous voyons, hélas ! que les Israélites les avaient conservées, sans doute comme on fait de nos jours, sous prétexte de vénération pour le culte de leurs pères. C'est du sein de cette idolâtrie que l'Éternel, dans sa grâce, appela et fit sortir Abraham, pour être le père d'un peuple à part des nations, et dont Lui, l'Éternel, serait le Dieu.

SOPHIE. — Et c'est Lui, maman, qui prit soin d'Isaac et de Jacob, et du peuple en Égypte; qui délivra les Israélites en leur faisant passer la mer

(1) 2 Corinthiens V, 17.

(2) Genèse XXXI, 19, 30, 34; XXXV, 2, 4.

Rouge, qui les conduisit à travers le désert, et les établit enfin dans le pays de Canaan. Comme l'Éternel avait été bon, patient et miséricordieux envers eux.

LA MÈRE. — C'est bien vrai, Sophie; sa grâce envers ce peuple avait été merveilleuse. Elle avait même tourné en bénédiction la malédiction que Balak voulait que Balaam prononçât contre eux : « Il vous bénit expressément, » dit Josué. L'Éternel, en Canaan, avait marché devant eux pour détruire leurs ennemis. Sans lui, qu'auraient-ils pu faire ? Rien ; ce n'était pas leur épée et leur arc, leur propre force, qui les avaient mis en possession des villes qu'ils n'avaient pas bâties, et des arbres qu'ils n'avaient pas plantés. L'Éternel, dans sa miséricorde, avait tout opéré pour eux, et les avait comblés de bénédictions.

SOPHIE. — C'est pour cela, maman, qu'ils auraient été bien ingrats de ne pas servir l'Éternel seul. Les idoles n'auraient pu leur faire tout ce bien.

LA MÈRE. — Josué les exhorte à craindre l'Éternel et à le servir en vérité et en intégrité, c'est-à-dire sans partage et sans cœur double. Pour cela, il leur fallait se séparer des dieux de leurs pères qu'ils avaient encore au milieu d'eux. L'Éternel est un Dieu jaloux, on ne peut le servir et garder des idoles ; c'est une abomination devant Lui. Et pour nous, le Seigneur nous dit que l'on ne peut servir deux maîtres ; que nous ne pouvons servir Dieu et Mammon ; c'est-à-dire Dieu et le monde et ses convoitises (1). Dieu veut un cœur décidé ; il n'admet point de partage. Que si les Israélites ne voulaient pas servir l'Éternel, ils avaient de quoi choisir : il y avait assez d'idoles, soit celles de leurs pères, soit celles des Amorrhéens. Quand on ne veut pas servir Dieu,

(1) Luc XVI, 13.

il y a assez de voies de péché, de vanité, de faux plaisirs ; c'est la voie large, on y trouve tout ce que l'on veut, sauf Dieu, mais elle aboutit à la perdition (1). Pour Josué, son choix était fait, son cœur était décidé ; il connaissait et aimait l'Éternel : « Pour moi et ma maison, » dit-il, « nous servirons l'Éternel ; » fassent les autres comme ils veulent.

SOPHIE. — Quelles belles paroles, maman ! J'aimerais bien avoir un cœur décidé comme Josué.

LA MÈRE. — Celui que Josué aimait et avait choisi pour son Dieu, est toujours le même, et si tu le lui demandes, il te fera la grâce d'être décidée comme Josué, et de pouvoir dire comme Paul : « J'estime toutes choses comme une perte, comme des ordures, afin que je gagne Christ (2). »

SOPHIE. — Mais le peuple voulait aussi servir l'Éternel.

LA MÈRE. — C'est vrai, mon enfant. Mais, tandis que Josué avait toujours été un fidèle serviteur de Dieu, depuis le jour où nous le voyons paraître sur la scène (3), un homme en qui était la vie de Dieu, le peuple par ses rébellions fréquentes, n'avait que trop montré ce qu'il était, « un peuple de col roide, » comme Dieu le lui dit à plusieurs reprises. Les Israélites, touchés par le souvenir de ce que l'Éternel avait fait pour eux, avaient bien, en ce moment-là, un sincère désir de servir le Dieu qui les avait conduits et gardés. Mais ils auraient dû se rappeler leur faiblesse et leurs manquements, et ne pas compter sur eux-mêmes. Aussi, que leur dit Josué, après leur déclaration de vouloir servir l'Éternel ?

SOPHIE. — Il leur dit : « Vous ne pourrez pas

(1) Matthieu VII, 13. — (2) Philippiens, III, 7, 8.

(3) Exode XVII, 9 ; XXIV, 13 ; XXXIII, 11 ; Nombres XIV, 6, etc.

servir l'Éternel ; car il est un Dieu saint, un Dieu jaloux. » Cela m'a bien étonné en le lisant, chère maman.

LA MÈRE. — Josué les met à l'épreuve ; il veut qu'ils sondent leur cœur ; ils ne se connaissaient pas ; ils croyaient avoir de la force et de la bonté en eux-mêmes. Josué leur dit : « Il est un Dieu saint, » il ne peut pas tolérer le péché, êtes-vous capables de répondre à cette exigence de sa sainteté ? « Il est un Dieu jaloux, » il ne souffrira pas, sans le punir, que votre cœur se tourne vers les idoles. Voyez à quoi vous vous engagez. Leurs pères déjà avaient dit : « Tout ce que l'Éternel a dit, nous le ferons (1). » Et quelques jours après, Dieu leur ayant dit : « Tu ne te feras pas d'images taillées, » ils font le veau d'or pour l'adorer. Ils auraient dû apprendre et reconnaître leur incapacité pour faire le bien.

SOPHIE. — Je crois comprendre, maman. Ils auraient dû d'abord chercher leur force en Dieu, et lui demander de les garder.

LA MÈRE. — Cela me rappelle l'histoire de ce scribe, qui dit au Seigneur (2) : « Je te suivrai où que tu ailles. » Jésus ne lui dit pas de ne point le suivre, mais il répond : « Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » C'est comme s'il lui avait dit : Examine bien si tu pourras me suivre dans ce dénûment absolu. Le scribe exprime un bon sentiment, mais les bons sentiments ne suffisent pas, il faut la vie et la force de Dieu et la dépendance de Lui. Mais que fait le peuple, après que Josué les a avertis solennellement qu'ils étaient témoins contre eux-mêmes, que c'était bien de leur libre choix qu'ils voulaient servir l'Éternel ?

SOPHIE. — Ils répètent encore deux fois qu'ils

(1) Exode XIX, 8. — (2) Matthieu VIII, 19, 20.

serviront l'Éternel et lui obéiront. Et Josué leur dit encore une fois d'ôter les dieux étrangers qui étaient au milieu d'eux. C'était la première preuve d'obéissance, n'est-ce pas ?

LA MÈRE. — Oui, c'est ce qui devait prouver la sincérité de leur cœur. Laisser le mal, se séparer du péché, est la première chose que Dieu réclame (1). Ont-ils ôté les idoles du milieu d'eux ? ou ont-ils cru pouvoir servir l'Éternel en les gardant ? Cela n'est pas dit, mais la suite de l'histoire des Israélites nous montre avec quelle facilité ils se sont toujours détournés de l'Éternel pour servir les faux dieux.

SOPHIE. — Que signifie la pierre que Josué dressa ?

LA MÈRE. — D'abord, remarque que tout ce que Josué dit au peuple fut écrit dans le livre de la loi de Dieu. Ce livre était gardé dans le sanctuaire. Ensuite, cette pierre était dressée auprès du sanctuaire, de sorte qu'en la voyant, les Israélites devaient toujours se dire : « Nous avons promis de servir l'Éternel, et cela est écrit dans le livre de la loi de Dieu. » Leur conscience devait être exercée par ce témoin muet. Les Israélites étaient ainsi tenus sous une obligation d'obéissance, et s'ils désobéissaient et servaient d'autres dieux, ils ne pouvaient s'en prendre qu'à eux-mêmes, lorsque le châtiment de Dieu les atteignait. La pierre dressée était un témoin contre eux, s'ils devenaient transgresseurs.

Josué, serviteur de l'Éternel, avait accompli sa tâche. Il mourut dans son héritage et y fut enterré. Il était de la tribu d'Éphraïm, à qui appartenait le droit d'aînesse, comme Caleb, son fidèle compagnon, était de celle de Juda, la tribu royale. En l'un avait

(1) Ésaïe I, 16; Actes II, 40.

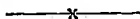
été l'Esprit pour conduire le peuple ; en l'autre avait brillé la foi qui s'empare des promesses.

SOPHIE. — Que c'est beau, chère maman, de voir ces hommes de Dieu marcher si fidèlement ! En lisant leur histoire, on désire marcher comme eux.

LA MÈRE. — Dieu nous l'accordera, mon enfant, si nous regardons à Lui. La foi de Joseph est aussi rappelée. Il avait cru à la parole de Dieu qui disait que les enfants d'Israël ne resteraient pas en Égypte, et il avait recommandé qu'il emportassent ses os quand ils en sortiraient. C'est ce qu'ils firent (1), et nous le voyons maintenant reposer dans la terre que Jacob, son père, avait achetée, au milieu des descendants de son fils Éphraïm. En effet, Sophie, cette histoire de Dieu et des siens est merveilleuse. Qu'il nous donne d'avoir aussi cette foi ferme en ses paroles. Quelle est la dernière chose qui nous est rapportée dans ce beau chapitre ?

SOPHIE. — Qu'Éléazar, fils d'Aaron, mourut aussi.

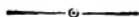
LA MÈRE. — Ainsi les principaux serviteurs de Dieu, témoins de la sortie d'Égypte, des scènes du désert et de l'entrée en Canaan, avaient disparu ; une autre ère commençait pour Israël établi en Canaan, et un autre livre nous racontera s'ils gardèrent leur promesse de servir l'Éternel.



La terre roule, entraînant avec elle  
 Les jours, les mois et les ans des mortels ;  
 Et chaque instant, du Seigneur qui l'appelle,  
 Voit accomplir les décrets éternels.  
 Chaque soleil, du jour de ta venue,  
 Hâte l'aurore, ô Jésus, mon Sauveur !  
 Bientôt tu vas paraître sur la nue :  
 De ton attente, oh ! viens remplir mon cœur.

(1) Genèse L, 24-26 ; Exode XIII, 19.

# TABLE DES MATIÈRES



	Pages
Quel heureux nouvel-an pour moi . . . . .	3
« Je viens, Jésus » . . . . .	19
L'histoire du ministre . . . . .	21
« Échapper en enfer » . . . . .	33
La petite Anna et le cordonnier . . . . .	37
Le sursis refusé . . . . .	39
« Quiconque » . . . . .	56
« Je ne puis pas supporter cette grande lumière » . . . . .	59
« Après bien des jours » . . . . .	61
Fragment . . . . .	79
La lettre du soldat . . . . .	99
La désobéissance de Réginald . . . . .	101
« Ses plus beaux jours sont passés » . . . . .	119
Les deux écus . . . . .	121
Le comptoir devenu une chaire . . . . .	137
« Jésus-Christ est le même hier, et aujourd'hui, et éternellement » . . . . .	152
Mon sort est fixé . . . . .	157
Où passerez-vous l'éternité? . . . . .	159
L'attente . . . . .	161
Les deux tables, ou de la mort à la vie . . . . .	181
« Bienheureux ceux dont les péchés sont couverts » . . . . .	198
« J'aime Jésus, et je ne puis rien faire de déshonnête » . . . . .	201
Un répit de plus . . . . .	217
Les boucles d'oreilles de Marie . . . . .	219
Le jeune tambour mourant . . . . .	221

## L'Église ou l'Assemblée :

	Pages
I. — Ce qu'elle est . . . . .	15, 30
II. — Son commencement . . . . .	50
III. — Les premières prédications . . . . .	74
IV. — Les premières persécutions . . . . .	92
V. — La vie des premiers chrétiens . . . . .	112
VI. — La première introduction du mal . . . . .	125
VII. — Le premier martyr . . . . .	141
VIII. — La première persécution. L'assemblée s'étend au dehors de Jérusalem . . . . .	173
IX. — Le grand persécuteur devenu l'apôtre des nations. Histoire de Saul . . . . .	192
X. — Conversion de Saul . . . . .	211

## Entretiens sur le livre de Josué :

I. — Dieu confirme Josué dans sa charge et l'encourage. (Chap. I.) . . . . .	7
II. — L'histoire de Rahab. (Chap. II.) . . . . .	25
III. — Le passage du Jourdain. (Chap. III, IV.) . . . . .	41
IV. — Les Israélites campent à Guilgal. (Chap. V.) . . . . .	64
V. — Jéricho. (Chap. VI.) . . . . .	81
VI. — Aï, ou la chute et le relèvement. (Chap. VII.) . . . . .	104
VII. — Relèvement du peuple. Prise d'Aï. (Chap. VIII.) . . . . .	130
VIII. — Les ruses de l'ennemi. (Chap. IX.) . . . . .	146
IX. — La conquête du pays. (Chap. X, XI.) . . . . .	163
X. — Ce qui suivit la conquête. (Chap. XII-XXI.) . . . . .	184
XI. — L'autel de « Ed » élevé par les deux tribus et demie. (Chap. XXII.) . . . . .	204
XII. — Derniers jours et dernières exhortations du serviteur de Dieu . . . . .	229

## POÉSIES

L'apparition du Seigneur (avec musique) . . . . .	55
Jésus seul . . . . .	80
L'amour de Jésus . . . . .	120
Le Rédempteur . . . . .	140
La bonne part . . . . .	200
Strophes diverses 100, 138, 139, 154, 155, 156, 160, 220, 229, 240	

